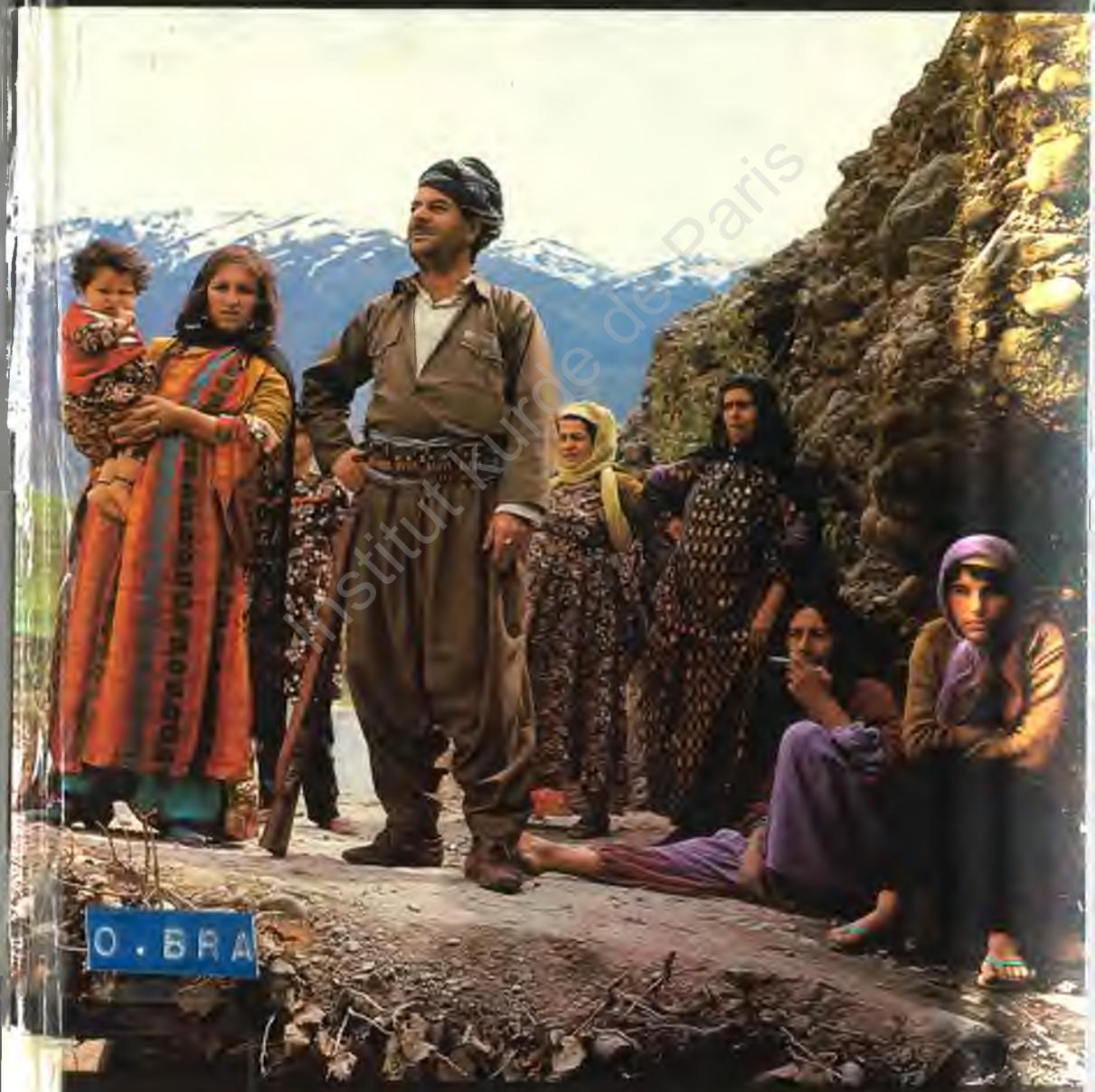


dans le brasier **KURDE**



Emmanuel BRAQUET

Institut kurde de Paris

GEN 305-

July 1977

A large, stylized handwritten signature in black ink, appearing to be 'Remzi Bucak', written over a faint watermark.

FONDS
M. REMZI BUCAK

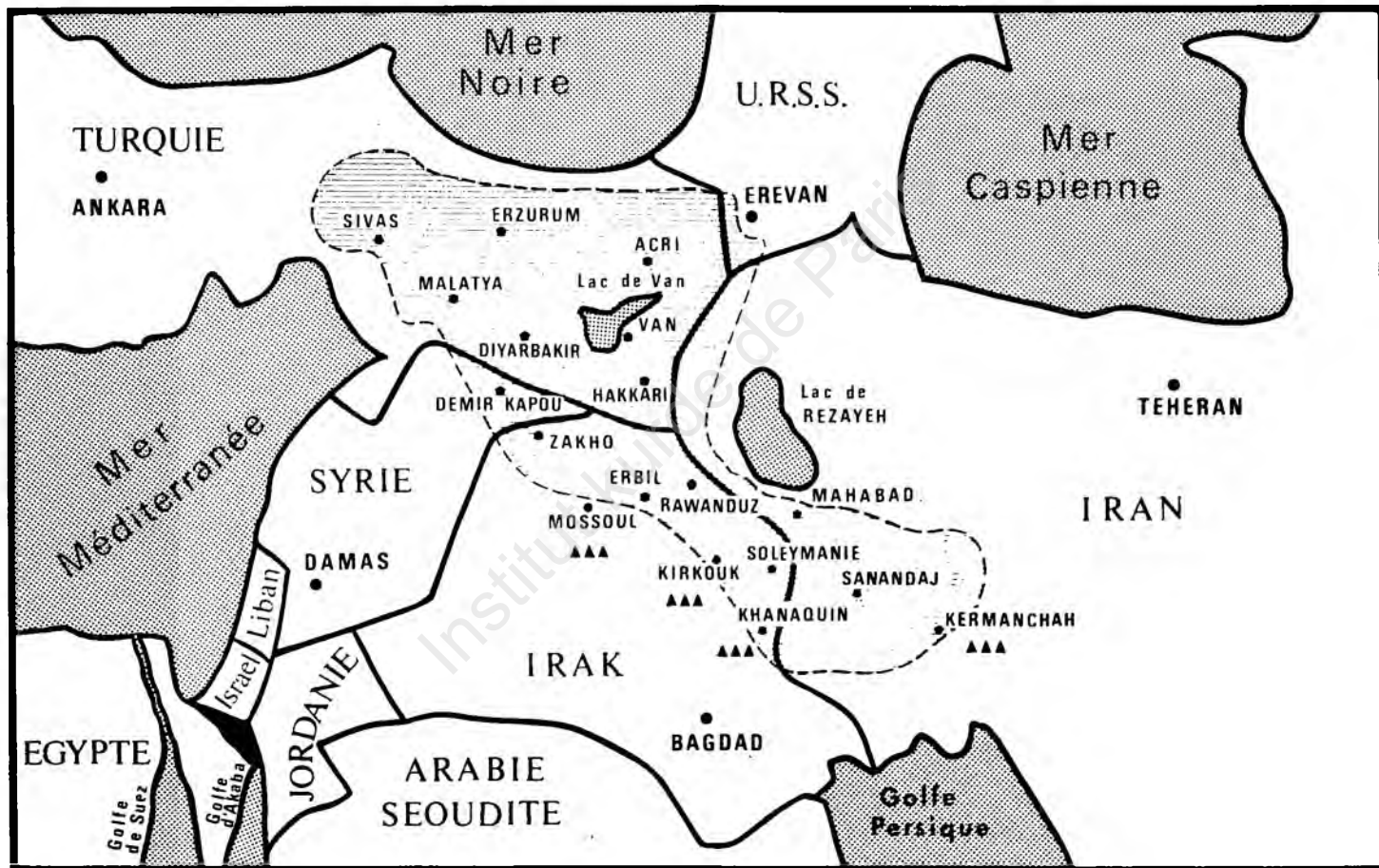
INSTITUT KURDE DE PARIS

ENTRÉE N° 2316

Institut kurde de Paris

1

Institut kurde de Paris



LIV. 305

28/11/2016

Emmanuel BRAQUET 410 BRA DAN

**dans
le brasier
KURDE**

Institut kurde de Paris

impressions éditions FOT

zone d'activité sud · avenue eugène hénaff · 69120 Vaulx-en-Velin



Emmanuel BRAQUET, à 33 ans, fête sa dixième année de grands voyages, d'expéditions et de reportages filmés ou écrits.

Depuis 1966, dès la fin de ses études à l'Institut Français de Photographie, il parcourt le monde, passionné par les coutumes et les traditions des peuples, tout en accordant une grande importance à l'étude politique et sociale des pays visités.

En 1968, après un voyage en ARGENTINE et en URUGUAY, il devient l'assistant de Jacques CORNET, cinéaste à « CONNAISSANCE DU MONDE ». Il tourne en sa compagnie un film sur l'Afghanistan, puis un autre sur l'Iran. Il collabore à plusieurs revues et journaux français.

En 1972, il entreprend la réalisation de son premier film sur les « KURDES », un sujet difficile en raison de la politique de répression pratiquée envers cette minorité par les Etats de TURQUIE et d'IRAK.

Correspondant de guerre pour le compte du « Figaro » lors des révoltes d'IRAK en 1974/75, ses articles sont repris à l'étranger. Il assure aussi dans ce cadre une collaboration avec l'O.R.T.F.

Avec ce sujet « LES KURDES », qui n'avait jamais été traité et présenté à la tribune de « CONNAISSANCE DU MONDE », Emmanuel BRAQUET fait une entrée remarquable dans le club fermé des jeunes réalisateurs de grands reportages.

Le 26, MAI, 1977
New York, N.Y.

A large, stylized handwritten signature in black ink, slanted downwards from left to right. The signature is partially obscured by a diagonal watermark.

Institut kurde de Paris

**A Rachid et Hossein...
guerriers-paysans du Rêve Kurde**

Institut kurde de Paris

Couverture : Une famille kurde.

Photos : Emmanuel BRAQUET - Patrick MOREAU - Alain BALAS - Marc VINCENT

PROLOGUE

Hommes de guerre, vous portez sur vos visages, et jusque dans vos sourires, le masque hideux et tragique de la mort. Elle vous appartient, elle colle à votre peau, même si vous ne l'avez pas choisi comme compagne. Mais la mort ne vous demande pas de la choisir. Elle vous élit.

Hommes d'armes, partout où l'on se bat, nous sommes devenus vos accessoires. Nous, les informateurs avides de sensationnel, toujours à l'affût des soubresauts ou des pulsions des peuples.

Nous payons un lourd tribut à la dame à la faux. Et, s'il meurt aujourd'hui plus de journalistes que de généraux dans un conflit, n'est-ce pas tout simplement parce que les premiers cités portent leur métier aux dimensions de l'Absolu, alors que ces derniers ont, depuis longtemps, renoncé aux exigences de leur vocation de jeunesse...

Guerres officialisées, institutionnalisées, sanctifiées, certifiées justes, pour la bonne cause, lorsque l'affrontement des idéologies le permet ; ou sales petites guerres ignorées, mini-génocide d'éthnies qui luttent pour leur survie, pour conserver un particularisme ou conquérir la liberté...

Guerres propres, modernes, efficaces, ou guerre de gueux et de seigneurs du Moyen-Age ; il y a toujours un témoin pour assister aux cris de joie des vainqueurs ou pour accompagner l'agonie des vaincus.

Après avoir effectué quatre séjours dans les différentes parties du Kurdistan, en Iran, en Turquie et en Irak, je me contente d'apporter un témoignage vécu. Je ne me penche pas sur le peuple kurde comme un entomologiste sur un insecte. Récit de voyage, puis de guerre, ce livre prend parfois l'aspect d'un réquisitoire. Comment l'éviter vis-à-vis de ceux qui accomplissent un crime et de ceux qui s'en font les complices ?

Institut kurde de Paris

I

POURQUOI ?

Naoperdan, 14 avril 1974.

« Airplanes... airplanes! »

Le cri de Chahaba me réveille en sursaut.

« Airplanes... Airplanes! ».

Notre cuisinier en chef tape frénétiquement avec une grosse cuillère en bois sur la marmite suspendue en permanence depuis 48 heures dans le hall de la grande bâtisse – un des rares bâtiments en pierre du secteur – pour nous prévenir que des avions irakiens sont signalés. Il est trois heures du matin et je n'ai pas du tout envie de contempler le ciel kurde dans lequel scintillent des milliers d'étoiles. Je cherche l'interrupteur... un déclic ; mais rien, aucune lumière. C'est vrai ! J'ai oublié que le black-out le plus complet règne depuis le début du combat.

En bas, le bruit de gong improvisé s'arrête. « Kak * » Chahaba, courageux mais pas téméraire, a dû rejoindre l'abri à cinquante mètres de notre « hôtel ». Cuisinier le jour, il est préposé à la surveillance la nuit. Il ne dort que d'un œil, allongé sur une couverture dans le hall, la cuillère à la main à proximité du récipient faisant fonction de tam-tam.

« Ecouter », voilà son rôle nocturne. Ecouter le bourdonnement des gros moustiques d'acier, à peine audible, et qui s'amplifie pour se transformer en une musique mortelle en déversant leurs bombes et semant

(*) « Kak » signifie frère ou monsieur, d'une manière familière : l'ami.

la mort sur tout le pays kurde. Au mois d'avril 1974, au Kurdistan, ces diptères se nomment « Tupolev 21 » ou « Soukhöy 7 »...

« Mon pantalon !... mais où est mon pantalon !... »

Les Kurdes dorment tout habillés, prêts à bondir dans les abris. Mais prisonnier d'une éducation moralisatrice bourgeoise, je me sens obligé pour dormir de me dépouiller de mes vêtements. Une sorte de besoin de renouveau. Etre différent pour la nuit, comme la nuit est différente du jour. Et maintenant que l'alarme est donnée, je n'arrive pas à admettre qu'il va me falloir courir tout nu pour trouver protection dans le souterrain.

Mes vêtements sont là, au pied du lit, bien pliés sur la chaise. Après les avoir enfilés, je me précipite hors de la chambre. Et toujours cette nuit d'un noir d'encre !...

L'évacuation s'effectue sans aucune lumière. Nous sommes tous là, sur le palier, essayant de gagner le plus rapidement possible le rez-de-chaussée, et la porte de sortie. Des matelas encombrant le couloir, car les Kurdes arrivent de partout pour cette nouvelle guerre, et dès qu'une personnalité - écrivain, professeur, médecin, officier, gouverneur de province, ancien ou futur ministre - rejoint le P.C. de Naoperdan, le Grand Quartier Général de la Révolution Kurde, on l'envoie à quinze kilomètres de là, à l'hôtel, plutôt que de lui faire passer la nuit dehors comme c'est le cas pour ces milliers de paysans venus s'enrôler des quatre coins du Kurdistan.

En tant qu'observateur de cette guerre, j'ai droit moi aussi à une chambre, à un vrai lit avec des draps presque propres et des couvertures. Peu de journalistes, de membres des « mass-média », s'intéressent aux problèmes des Kurdes, et ceux qui se présentent ici sont reçus à bras ouverts.

« Philippe ! Philippe ! ».

J'appelle mon compagnon, un jeune Français de 24 ans, arrivé la veille pour effectuer une étude anthropologique de huit mois sur le peuple kurde. Il a bien choisi son moment ! Aucune réponse... Philippe dort avec ses habits... Son premier souci a été d'acheter des vêtements kurdes au bazar, afin de s'identifier totalement au peuple qu'il est venu étudier... Comme s'il avait besoin de justifier son acte, il n'a cessé de m'expliquer ses motivations, son désir de se fondre, la nécessité pour cela de changer de peau...

Je risque de le revoir dans l'abri, pieds nus comme moi, je l'espère. Je ne voudrais pas être le seul « pied blanc » tout à l'heure quand, à la lueur des lampes à pétrole, nous nous dévisagerons avec un sourire et un grand soupir de soulagement, joyeux d'avoir - une fois de plus -

échappé aux bombes meurtrières.

Depuis la reprise des combats, voici deux semaines, les alertes se succèdent à un rythme inquiétant, mais durant la journée l'hôtel est vide, chacun vaquant à ses occupations, et ceux qui restent n'ont aucun problème pour rejoindre l'abri.

Mes yeux, peu à peu, s'habituent au manque de lumière. Mon esprit lui aussi s'éclaircit... Les brumes du sommeil se dissipent vite. La paralysie, due à l'émotion, ne dure qu'une seconde. L'instinct de vie décuple nos mouvements.

Ce n'est pas la première fois qu'un vol de bombardiers est signalé en pleine nuit. Mais jusque-là personne ne bougeait. Pas de marmite suspendue dans le hall. Pas de cuisinier-sentinelle ! Non. Quelle chance y avait-il pour qu'une bombe, lâchée en pleine nuit de quatre ou cinq mille mètres, tombe sur ce bâtiment isolé sur un contrefort de la montagne, à quinze kilomètres de Naoperdan ? Vraiment pas la moindre possibilité ! Et puis, récemment, un bombardier est passé. Personne ne l'a entendu... A-t-il largué sa cargaison au petit hasard ? Savait-il qu'ici précisément se trouvait un lieu particulièrement intéressant puisque beaucoup de représentants du peuple kurde et des observateurs étrangers y séjournent et y dorment ? Impossible de l'affirmer, mais une bombe d'une tonne a explosé à trois cents mètres, juste de l'autre côté de la rivière qui serpente en contrebas, au fond de la vallée, au milieu des peupliers. Je dormais ; tout le monde dormait profondément. Il devait être une heure du matin. Nous avons écouté, à vingt-trois heures, « La voix du Kurdistan », la radio kurde. Yonan, notre interprète, nous traduisait au fur et à mesure les bulletins de victoire des guerriers kurdes, les « pesh-mergas », au front, là-bas, à deux jours de marche.

Une grande satisfaction se lisait sur les visages des présents dans le hall de l'hôtel car, ce soir-là, les combattants « prêts à mourir » (traduction littérale de pesh-merga) avaient abattu un « Mig 21 » et tué vingt-neuf soldats irakiens. Puis, après avoir commenté les nouvelles et demandé des précisions, j'étais allé me coucher. De ma chambre, me parvenaient des bribes de conversations. Le black-out total n'était pas encore décrété. J'avais commencé à rédiger les faits de la journée. A minuit, après l'extinction des lumières, les voix s'étaient tuées, et le grand silence de la nuit avait alors enveloppé l'hôtel.

Le fracas de l'explosion et la dégringolade des vitres de la chambre m'ont fait sauter du lit. Et puis les portes qui claquent, les cris, la course dans les couloirs, la descente dans les escaliers, le rez-de-chaussée traversé en trombe par quelques dizaines d'hommes aussi surpris que moi, pas encore tout à fait réveillés... Et enfin l'abri,



l'abri sauveur ! L'alerte passée, nous avons pu constater les dégâts : toutes les vitres de l'hôtel brisées, du verre partout. Le lendemain matin, nous nous étions rendus à l'endroit où avait explosé la bombe : un cratère d'une dizaine de mètres de diamètre, bordé de terre fraîche retombée autour de l'excavation. Sous le souffle de l'explosion, l'auvent d'une ferme s'est affaissé à une centaine de mètres de là ! Depuis ce moment, le black-out est complet dès vingt et une heures, les fenêtres de l'hôtel dissimulées par de grands rideaux jaunes ou noirs ; et nous écoutons « La voix du Kurdistan » dans la pénombre, à la lueur d'une bougie. L'angoisse s'est installée, invisible et palpable.

Maintenant, je descends l'escalier, la main gauche tenant fermement la rampe, et la droite agrippée à la large ceinture d'un Kurde qui me tire et me fait dévaler l'étage... Au rez-de-chaussée, le hall est jonché de fauteuils renversés dans lesquels nous nous heurtons. Les Kurdes qui dormaient dedans n'ont guère pensé aux occupants des chambres qui doivent obligatoirement traverser ce lieu pour atteindre la cour au fond de laquelle se trouve l'abri. A l'extérieur, un officier indique le chemin à suivre avec des gestes autoritaires. Le vombrissement des avions devient très net. Des bombardiers sans aucun doute. Les chasseurs « Mig » ne sont pas employés la nuit et laissent entendre un son strident, agressif, de véritable oiseau de proie. Les « Tupolevs », eux, ronronnent doucement en bons pères tranquilles porteurs d'une mort atroce.

J'atteins l'abri au moment où le vacarme de l'explosion retentit vers la vallée, vers Naoperdan ou Chouman. Encore quelques mètres... je contourne les sacs de sable disposés devant l'entrée du refuge, et je pénètre dans le long boyau qui nous sert de protection. Je suis un des derniers à m'y introduire. Le jour de mon arrivée, un responsable m'avait fait visiter cet endroit en précisant : « Ce sera sans doute nécessaire ! ».

Des éclairages blafards de lampes à pétrole projettent des ombres démesurées le long des parois voûtées, suggérant des formes grotesques. La galerie mesure une cinquantaine de mètres de longueur pour trois mètres de largeur à ses débuts. Elle se resserre ensuite en un goulet assez étroit, laissant la place à deux hommes de front. En face de moi, des pelles et des pioches, déposées intentionnellement. Une projection de quelques mètres cubes de terre suffirait à boucher l'orifice et nous pourrions, grâce aux instruments entreposés, déblayer sans crainte de

périr asphyxiés. Tout le long de ce boyau, les ouvriers ont installé des bidons carrés qui permettent de s'asseoir, ce que je fais aussitôt.

Les visages sont crispés. Quelques sourires de temps en temps pour se reconforter, pour faire bonne figure. Des commentaires que je ne comprends pas. Chacun réajuste sa tenue. Le chirurgien de l'hôpital, le seul actuellement en service au Kurdistan, lace ses chaussures et m'adresse un large sourire en constatant la nudité de mes pieds. Yonan engage une longue discussion, ponctuée de grands gestes, avec un déserteur kurde de l'armée irakienne, capitaine d'aviation, et qui doit maudire ses collègues arabes, là-haut dans le ciel !

Je distingue mon ami Philippe, l'ethnologue, à sa longue barbe. Il paraît plus ennuyé d'avoir été réveillé, qu'effrayé par le danger que représente un bombardement !

Une voix domine les autres, réclame le silence. Nous écoutons tous le ciel. La nuit ne nous lance que le braiment d'un âne ! Le danger a bien l'air d'être écarté et les discussions reprennent le dessus, accompagnées de rires égoïstement joyeux. Dans la vallée, des humains sont morts : ici la joie de vivre est revenue. Tout le monde veut parler, expliquer, commenter. Un immense soupir de soulagement collectif ! Une grande ruche.

Prudemment, quelques hommes sortent de l'abri, stationnent un instant derrière les sacs de sable, prêts à rentrer de nouveau au moindre écho suspect. Ils nous font signe que tout va bien. Un à un, nous quittons la grotte, des groupes se forment. Une alerte, une de plus ! La vie a retrouvé ses droits d'autant plus affirmés que la sensation de la mort éprouvée à chaque passage d'avions irakiens me la fait ressentir comme un somptueux cadeau, le plus beau qui m'ait été offert. Mes mains tremblent encore. J'ai froid. Le froid de la peur...

- Oui, avoue-le, Manu, tu as eu peur cette fois encore. Tu as du mal à t'y faire à ces maudites bombes. Tu es parti sans réfléchir, sur un coup de tête, comme d'habitude ! Et maintenant, tu es là, quelque part dans le Kurdistan irakien, vers Naoperdan, visiteur clandestin, complice d'un combat qui ne te concerne pas...

Dans la mesure où ma plume risque d'être plus utile et dévastatrice qu'un fusil kurde, je suis devenu un mercenaire de cette cause... Et, s'il est dur de mourir pour sa guerre, il est idiot de mourir pour celle des autres ! Une bombe lâchée de 5.000 mètres accomplit sa funeste besogne aveuglément. Kurde ou cinéaste, elle ne choisit pas. Elle doit anéantir où elle frappe.

Moi qui ne fume pas, je me surprends en train d'allumer une cigarette. Une de plus ! Ce matin, j'ai acheté le paquet au bazar. D'excellentes

cigarettes irakiennes, en provenance de Bagdad. O ironie du sort ! Bagdad nous effraie, et Bagdad nous reconforte ! Oui, mais le tabac est kurde.

... Et si c'était vrai qu'il faut être motivé pour se battre et accepter l'idée de la mort avec sérénité. Si effectivement tous ces événements ne me concernent pas. Si j'ai peur, si je pense à ma femme, à mon fils, alors je trahis ce peuple, tous ceux qui m'ont accueilli à bras ouverts, et ma place n'est plus ici !

Oh ! si je meurs, les vivants s'empareront de mon passé pour dire que le destin a accompli son œuvre !

« Ce qu'il y a de terrible dans la mort, c'est qu'elle transforme la vie en destin »... Même si cette mort à Naoperdan n'est pas ma mort, même si elle sonne faux, ils fouilleront dans mon passé pour démontrer que mes trente deux années d'existence m'ont lentement acheminé vers ce bombardement !

Institut kurde de Paris







II

SIMPLE QUESTION DE CIRCONSTANCES

Trente-deux ans... c'est court... et c'est déjà long ! suffisamment long pour faire une vie bien remplie, mais trop court pour qu'elle cesse ! Je n'ai pas la résignation du sage antique qui sort de la vie ainsi que d'un banquet. Le festin de ma vie n'est pas encore achevé. Le sage que je ne suis pas a encore faim... très faim.

Des images oubliées, enfouies dans un passé lointain, défilent en une succession d'étoiles lumineuses. Pourquoi toute cette période de ma vie me revient-elle soudain à l'esprit ? Pourquoi ce retour en arrière ? Nostalgie tardive ? Regrets d'affronter les nuits kurdes et ses dangers, où l'aventure présente le visage de la mort !... Besoin sécurisant de retrouver la sérénité en évoquant les nuits de ma jeunesse. Mais cette période de ma vie ne satisfait pas la question qui me taraude depuis le début de ce voyage, depuis le début de ma frousse : « Que suis-je venu foutre dans cette maudite galère !... ».

Notre devenir est déjà contenu dans l'enfance ! Etais-je fait pour ce métier de globe-trotter ou suis-je victime de mes illusions, de mes lectures, de mes impulsions ? N'est-ce pas une monstrueuse erreur que de me trouver ici en ce début d'avril 1974 ? Une fois l'aventure entrevue, vais-je la renier ? Il faut que d'autres images viennent se projeter sur l'écran pour me rassurer.

Après l'échec prévu au baccalauréat, sanctionnant huit années d'inertie, mon engagement dans l'armée, volontaire « Algérie » ... la recherche

du baroud, la quête de l'amitié virile, la découverte de contrées lointaines. En guise de rêve, je n'ai eu que le loisir de visiter longuement les garnisons de Saumur et de Lyon ! Je ne croyais pas au démembrement aussi prompt de notre Empire. Grâce à sa présence, je pensais que le métier des armes apaiserait ma bougeotte ! Le cessez-le-feu en Algérie cinq mois après mon entrée à l'École de Cavalerie, l'arrêt d'envoi de volontaires vers cette province où le déchaînement des passions est à son paroxysme, la triste vie de garnison, rien de très enthousiasmant à vingt ans, pour satisfaire un trop plein de vitalité ! A quoi bon rester dans cette armée new-style, fonctionnarisée, où la plupart des chefs en place ont acquis leurs galons dans l'antichambre des bureaux ministériels ! Les autres sont en prison... ou morts sur le terrain... Adieu l'armée et sans regret !

*

*

*

« Les avions... Les avions ! ».

Toutes les têtes se lèvent vers le ciel, dans une commune direction, en un mouvement parfaitement synchronisé. La frayeur panique s'est dissipée dans le même temps que le voile de la nuit se déchire. Un instinct de conservation nous projetait, haletants, vers un trou à rats dépositaire de tous nos espoirs de survie, de notre lâcheté, de notre égoïsme farouche.

Personne cette fois ne daigne réintégrer l'abri, sauf moi. Est-ce pour ne pas rompre avec un passé si miraculeusement présent, ou pour prolonger la chance extraordinaire qui me permet d'être aujourd'hui un spectateur de cette guerre ? Mais, suis-je seulement un spectateur ? A partir de quelle limite ne devient-on pas acteur ? Le journaliste de notre époque se contente-t-il d'un rôle passif ? Et sa plume, et ses documents ne risquent-ils pas d'être plus incendiaires qu'un obus... Consciemment, ou inconsciemment, ne prenons-nous pas parti pour ceux dont nous partageons les engagements et les aspirations ?

La chance, la dernière de me réaliser, mes parents me l'offrent avec un séjour de deux ans à Paris, dans une école de photos.

- " et si ça ne marche pas, tu travailleras à la pharmacie, et tu passeras ton diplôme de préparateur !... ".

Paris !... Le milieu des jeunes artistes à la recherche du talent, de la gloire... Combien de Rastignac parmi eux ? Je n'en serai pas un... Je n'ai pas les dents assez longues et l'échine assez souple.

Un soir, je traîne dans le grand hall de la fac de droit... Une petite note sur un panneau d'affichage : « cherchons coéquipier pour départ en Afghanistan ».

Quel enthousiasme pour préparer mon premier grand voyage ! Un emploi du temps chargé pour mettre de côté le viatique indispensable. Tôt le matin, je distribue des buvards à la porte des lycées pour le compte d'une importante librairie du boulevard Saint-Germain ; à dix heures, me voici modèle nu aux Arts-Déco, pour me transformer, dès dix-huit heures, en barman au « Raspail vert », un café tenu par un " Pays ", lieu de rendez-vous des étudiants du quartier et des têtes pensantes de l'intelligentsia montparnassienne. Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir le fréquentent en voisins !...

L'achat des pellicules photos avec le trésor de guerre ainsi constitué. Les portes d'une vieille - ô combien - 2 CV se referment sur quatre garçons qui croient réaliser l'expédition du siècle !

J'imagine déjà le retour, les photos chocs, les grands journaux me quémandant une déclaration, un article. Le succès, la consécration après deux longs mois dans un lointain royaume d'Asie ! J'ai compris à l'automne que la chance se mérite, qu'il faut la provoquer, surtout quand on ne possède aucune relation dans ce monde clos de la presse.

Je ne pourrai jamais oublier cette période. Elle est récente, tous les faits sont gravés dans ma mémoire car leur enchaînement m'a amené jusqu'ici dès lors que ma décision fut irrévocable : je serai photographe et je ferai du reportage ! Combien ai-je dû courir de journaux, de salles de rédaction ? Combien ai-je essuyé de refus, de « merci, on vous écrira, laissez votre adresse ». Les huissiers, aussi aimables que des portes de prison, annonçant : « le rédacteur est en conférence ». Incroyable, le nombre de conférences auxquelles doivent assister les rédacteurs, je les plains ! Les plus francs de ces derniers me font savoir sans ménagement : « ça ne nous intéresse pas ! ». Ils n'ont même pas pris la peine de regarder les photos, de parcourir - ne serait-ce que d'un œil distrait - les articles.

L'impression de tourner en rond, le désespoir des fins de journées dans un café avec un sandwich et un " express " pour me sustenter. Et pourtant, je suis sûr de posséder un sujet valable. J'ai vécu trois semaines à Kabul avec les hippies au début de l'exode massif vers l'Orient, sur la route de la drogue - les prémices d'un phénomène -. Des photos de drogues-parties, une histoire à raconter, surtout dans les journaux à prétention sociologique, les revues et hebdomadaires

dans le vent de la contestation. Et tous ces "précurseurs" ne daignent pas consulter mes documents.

Et le « Figaro », pense-t-il à moi ce soir ? Un peu grâce à lui si je suis en ces lieux ! L'article sur les beatniks, mon premier article, ce quotidien l'a publié. Jamais je n'aurais songé à ce journal respectable en sortant d'un luxueux hebdomadaire, mais son enseigne m'a accroché les yeux. L'avenue à traverser... Au point où j'en suis !...

Pour la première fois depuis le commencement de mes démarches dans toutes les salles de rédaction, un monsieur se donne la peine de me recevoir, de me faire asseoir, et prend le temps d'écouter ma petite histoire... Ne l'aurait-il pas accepté, ce papier, que son accueil aurait suffi à me reconforter. A chacun de mes voyages, je collabore maintenant avec ce journal.

Mais un article ne permet guère de vivre sur ses lauriers... Le kaléidoscope tourne de plus en plus vite : la recherche d'un emploi, l'époque des manifestations contre la guerre au Vietnam, les impressionnants défilés de la Bastille à la République, les grèves un peu partout, les flics qui cognent... les photos prises, tirées, développées... La cavale dans la nuit pour arriver avant l'édition de dernière heure...

Notre stupeur quand, avec un ami photographe aussi fauché que moi, à la direction de « L'Humanité », on nous demande, par l'intermédiaire du concierge « si nous sommes inscrits au Parti » ! Depuis, jamais je n'ai rencontré un journal, aussi engagé soit-il, où l'on m'ait questionné sur ma coloration politique avant de prendre un reportage ! A un moment de notre vie où l'argent n'avait pas d'odeur, où il fallait vendre nos photos à tout prix, que nous importait le secteur idéologique d'une revue ! Mais je dois reconnaître aujourd'hui, que les journaux classés à droite, les « bourgeois », nous ont toujours reçus avec plus de cordialité et de prévenance que ceux qui ont la prétention de détenir le monopole du cœur !

Le temps passait... vite. J'avais hâte de pouvoir me consacrer à un travail suivi et de voir s'éloigner le spectre de l'ennui derrière un comptoir de pharmacie ! Je devins assistant-réalisateur du jour au lendemain. Cette chance, recherchée depuis deux ans, me souriait enfin.

Un cinéaste partait en Afghanistan pour réaliser un long documentaire... Je revenais de ce pays. Il ne le connaissait pas et avait besoin d'un équipier.

Et, à l'occasion d'un séjour trop rapide dans le Kurdistan iranien en juillet 1968, j'ai compris que je reviendrai car déjà j'étais envoûté. Ce n'était plus qu'une question de temps ; de circonstances...

III

LES KURDES : UNE RÉPUTATION SURFAITE

Le Kurdistan m'avait donné rendez-vous dans un supermarché... Mon regard a été attiré par une marque de café nimbée de rouge et de doré, entièrement vêtue du charme et de la séduction publicitaire, et proposant en prime un livre pour l'achat de chaque paquet : « Le Kurdistan ou la mort ». Surprenante publicité, et manière cavalière d'écouler les invendus ! J'achetais le café pour savourer le bouquin.

La vie moderne et trépidante m'avait fait oublier trop vite ce peuple de montagnards au long turban en guise de couvre-chef, au pantalon bouffant, aux moustaches drues et au faciès buriné par une vie au grand air. L'ouvrage de René Mauriès fit resurgir des visions, stimula mon imagination. Il n'en fallut pas plus pour éveiller en moi un passé vieux de huit ans mais que les aléas du « struggle for life » avaient mis au rancart.

Kurde : guerrier sauvage ; Kurde : barbare pillard ; Kurde : un peuple féroce. Une réputation de violence teintée de sang accompagne depuis longtemps le nom de ce peuple.

Pour beaucoup d' « aventuriers », les Kurdes appartiennent à la grande famille des barbares... Les Huns, les Tartares, les Mongols... Un jugement sans fondement sérieux mais qui, depuis un siècle, n'a cessé d'exercer son attrait sur l'imagination débordante de ceux qui, coûte que coûte, veulent faire exister ce peuple légendaire et fascinant.



Lorsqu'on les rencontre le soir venu dans les replis de la montagne, après une journée de piste, de sueur, de fatigue, nimbus d'idées reçues et fausses, on les voit tels qu'on les veut... Tels qu'on les admire... Mais surtout pas tels qu'ils sont : généreux, francs, comme ces quatre gaillards, là, devant nous, les mains chargées de fruits, pour les offrir à l'étranger en signe de bienvenue un soir d'été 1969. Et nous, victimes des préjugés, nous nous apprêtions à commettre une méprise tragique en dissimulant un grand couteau de cuisine pour le brandir au moindre geste vindicatif de leur part. Ces visages aux barbes naissantes, aux traits taillés à la hache nous paraissaient hostiles. Ils renfermaient pourtant des trésors de bonté et de délicatesse auxquels bien peu de peuples, dits civilisés, peuvent prétendre. Comme un sourire peut tout expliquer, tout faciliter, tout signifier !

Mais nos multiples rencontres n'avaient pas toujours été placées sous le signe de la bienveillance. A Sivas, un commerçant avait craché sur mon véhicule, le masque déformé par une haine inexplicable. Une autre fois, près d'Agri, nous nous étions fait subtiliser notre matériel photo et du linge propre - le sale ayant été soigneusement laissé à sa place ! -.

Et ma dernière approche, au pied du mont Ararat, en Turquie, l'été 1970, n'avait pas été plus heureuse : nous nous retrouvons avec un groupe de Français à la tombée de la nuit, dans ce coin perdu, aux confins de la Turquie et de l'Iran. Il est trop tard pour affronter les lentes formalités douanières. Nous décidons de dresser là notre camp. Nous éprouvons tous le besoin de nous regrouper pour reconstituer une parcelle de notre civilisation...

Le sentiment d'appartenir à une communauté culturelle identique acquiert ici un sens, dans ce décor de paysage tourmenté, sous un ciel plombé, au milieu d'une population supposée hostile. Nos voitures forment un cercle dans le plus pur style des caravanes du Far-West. Pourquoi toutes ces précautions ? Pourquoi cette appréhension ? Tout bêtement, nos amis d'un soir ont entendu dire, eux aussi, par des voyageurs avides d'épate et de gloriole que les « guerriers kurdes » dévalisent les touristes attardés. Les plus audacieux de ces vantards n'hésitent pas à affirmer qu'ils violent même les femmes !... et de raconter l'horrible histoire de cet Américain, en voyage de noces, stoppé par un barrage placé par les bandits... Le viol de la jeune femme... L'assassinat du couple... Or, ce soir-là, quatre femmes sont avec nous !

A cinq heures du matin, Richard, qui s'était constitué un abri à l'aide d'une bache fixée à la voiture et maintenue au sol par deux jerricans et

un sac de vêtements, est réveillé par la toile qui le heurte en un incessant va-et-vient. Il ne reste qu'un jerrican !

Alerte générale... Vaines recherches. Le visiteur indélicat doit être caché dans un des nombreux replis du terrain, tandis que notre ami ne possède plus qu'un pyjama pour terminer un voyage à peine commencé ! L'arrivée au poste de police de Dogubayazit. La superbe nonchalance du chef de poste qui ne comprend rien à ce que nous lui expliquons et résoud le problème en nous envoyant auprès du colonel de la caserne voisine. Celui-ci parle très bien anglais, réquisitionne trois jeeps, une douzaine de soldats armés jusqu'aux dents et nous voilà partis vers le village à proximité duquel a eu lieu le vol. Dans l'esprit des militaires, seuls des paysans kurdes ont pu commettre ce larcin.

La visite de deux ou trois maisons avec le chef du village très digne, s'avère inutile. Mais je n'oublierai jamais notre départ sous une dizaine de paires d'yeux dissimulant mal leur colère et leur mépris...

Et ce serait donc ça, « les farouches guerriers kurdes », les brigands de grands chemins, tout juste capables de dérober quelques vêtements ? Je crois plus simplement que les voleurs sont partout. Dans ces pays de misère, où le revenu annuel n'excède pas cent dollars, nos voitures représentent de véritables cavernes d'Ali-Baba remplies de tous les trésors de l'Occident, et nous soumettons bien souvent ces gens à une tentation à laquelle il est difficile de résister.

Ils violent les femmes ! Possible. Mais nos femmes n'ont pas été violées ! Donc, ils ne violent pas toutes les femmes !

Bête et banal syllogisme... Mais pas si bête ni aussi banal que tous les qualificatifs qui accompagnent trop souvent le mot Kurde !

Les Kurdes, on les connaît... un peu, beaucoup, pas du tout ! Surtout « pas du tout ». Rarement « beaucoup ».

Les nombreux voyageurs super-équipés qui depuis 68 vont en Afghanistan ou au Népal, les redoutent ces « fameux guerriers »... Ne les ai-je pas redoutés moi-même, l'espace d'un soir ou d'un matin ? Le temps de sentir vibrer ma fibre héroïque. Car moi aussi je les ai rencontrés pour la première fois sur la route des Indes, en Turquie, au pied du mont Ararat, en Iran.

... Et comme eux, j'étais victime d'un jugement sommaire, d'une mythologie un peu trop commode.

A Dogubayazit, à Horassan, des vêtements ont été volés ainsi qu'un appareil photo... Mais à Agri, on nous a offert des figues et des raisins !...

Pourquoi garderais-je un goût amer ?

Non, tout compte fait, il n'y a rien dans tout cela qui m'oblige à

sacrifier aux sempiternelles images...

**Kurdes : barbares, voleurs de grands chemins, vivant sans foi ni loi...
Peut-être ? On verra !**

**Kurdes : fiers, orgueilleux, farouches guerriers... Oui ! Les Irakiens
leurs ennemis en savent quelque chose... On le verra aussi !**

**Mais comment se concilier une population dont on se méfie avec
des pré-supposés gobinesques et des clichés préfabriqués ?**

Naoperdan, 14 avril 1974... Pourquoi ?

Parce que j'étais un peu amoureux, secrètement.

**Vous est-il arrivé d'avoir le coup de foudre pour une image ? N'est-
ce pas un coup de foudre qui m'a incité à mieux connaître les Kurdes ?...**

**Et c'est bien une image classique, trop classique pour être tout à fait
juste, qui m'a poussé à dépasser le mythe pour entrevoir la réalité...
Oui, un coup de foudre, une image, le bonheur d'être servi par la chance,
m'ont amené sous les bombes d'Irak, après avoir guidé mes pas sur le
sol turc à la recherche d'une histoire... L'histoire d'une persécution !
Car c'est cela aussi les Kurdes : un peuple persécuté, relégué dans
l'oubli ! Combien le savent ?**

**La véritable sympathie passe par la connaissance... Mais ils sont
discrets mes amis kurdes. Ils ne se livrent pas facilement. Ils n'ont pas
le côté expansif des autres peuples d'Orient. Sur les hauts plateaux qui
leur servent de refuge, continuellement balayés par un vent glacial,
l'homme reste un loup pour l'homme. A la lumière des événements,
on sait trop ici aussi que l'enfer, c'est les autres !**

**Naoperdan, 14 avril 1974... Pour qu'ensemble nous découvriions le
visage caché d'un grand peuple en quête de liberté.**

FROM



KURDIS

Première partie

TURQUIE

ou

l'histoire d'une persécution

Institut kurde de Paris

IV

VINGT-CINQ SIÈCLES D'HISTOIRE

La sympathie passe par la connaissance..

Alors, un matin d'été 1973, nous sommes partis très tôt de notre Provence, désireux de mieux connaître les Kurdes, de dépasser les idées reçues, et avec l'ambition de réaliser un film.

Des noms de villes chantent dans nos têtes, souvent des Requiems. L'histoire du peuple kurde, en Turquie, depuis Mustapha Kémal, est chargée de cadavres. Dans quelques jours, nous allons connaître Tunceli, Van, Diyarbakir...

La chaleur est torride... Six jours que nous roulons sans arrêt. Nous avons abandonné la route internationale pour nous enfoncer dans les montagnes du Kurdistan, sur des mauvaises pistes escarpées. Première... seconde... première... Toute la poussière du camion qui nous précède se colle sur nos visages couverts de sueur. Mieux vaut laisser prendre du champ au lourd véhicule.

Le paysage qui s'étale sous nos yeux est irréel. Des petites fermes tapies dans les anfractuosités de la montagne, une rivière qui serpente entre deux haies de peupliers. Une adéquation parfaite de l'homme à la nature. Dans ce pays kurde, la nature est complice de l'homme. Secrètement, amoureuxment, elle le cache, le protège. Quand l'œil curieux arrive à les déceler, blotties contre la falaise, les maisons ne manquent pas d'étonner. Carrées, sans prétention, fonctionnelles, construites en pierre grise du pays. Les ouvertures sont rares, souvent même



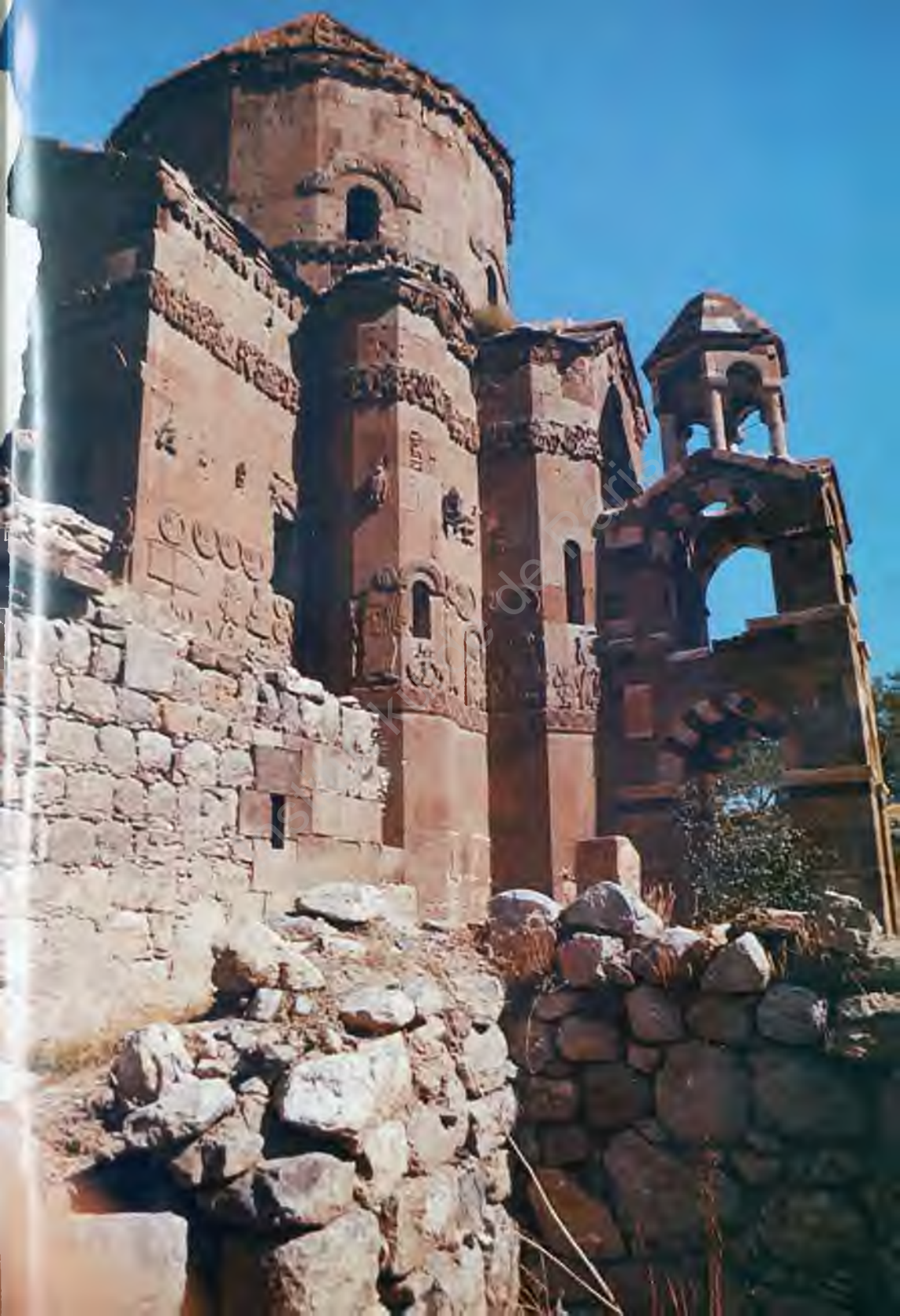
Kurdistan de Turquie : char à bœufs avec charrette aux roues en bois.

inexistantes. Une porte et une cheminée, seulement. Le toit plat est jonché de matelas et de couvertures bigarrées. Sur cette terrasse, les familles accablées par la chaleur torride viennent mendier à la nuit sa fraîcheur. Contre la façade, des galettes de bouse de vaches sont empilées. Elles serviront de chauffage d'hiver ! Chacune d'entre elles est le résultat d'un long et fastidieux travail. Ce sont les femmes qui, sous un soleil ardent, patiemment, remuent, malaxent, façonnent des quantités impressionnantes de sous-produit du bétail.

L'ascension a repris. Un car nous double en plein virage alors qu'il n'a aucune visibilité, dans un concert infernal de klaxon et un nuage de sable. Folie ! Je me demande toujours pourquoi le nombre des accidents n'est pas plus important en Turquie ? Et j'avoue ne pas être étonné lorsque je lis : « Près d'Erzurum, un car est tombé dans un ravin : 55 morts ! ».

Dans la vallée, notre serpent de piste a rejoint une impétueuse rivière. Nous franchissons une série de tunnels taillés dans le roc. Encore quelques kilomètres et Tunceli, un des hauts-lieux du martyr du peuple kurde, se présente à nos yeux...

En 1937, les Kurdes de cette région se révoltent contre l'autorité



Institut kurde de Paris



Tamisage du blé.

d'Ankara. La répression est atroce. Plus de 30.000 morts, femmes, enfants, vieillards compris, sont brûlés vifs sur d'immenses brasiers !

Nous distinguons au loin le profil des bâtiments modernes. Au sommet d'une côte, la rue principale avec quelques échoppes de marchands de légumes insérées entre deux bâtisses neuves. Au bout de la rue, la grand'place.

Bien décevant Tunceli au premier abord. Rien qui stimule l'imagination ! La statue de Mustapha Kémal au centre de la place, plus imposante qu'ailleurs... Un défi ? Des maisons allant du jaune caca d'oie au vert délavé... Des hommes boivent le thé. Discrètement, nous garons notre voiture dans un angle de la rue, sous un arbre. Des enfants, déjà, y tournent autour, n'osant pas encore s'approcher vraiment. Ils regardent les filles de leurs grands yeux étonnés. En quelques minutes, génération spontanée, leur nombre s'accroît démesurément...

Il me faut des vues de Tunceli, même si cette localité est minable. Je ne peux pas réaliser un film sur le Kurdistan sans évoquer par l'image ce lieu historique... Tristement célèbre pour ses gigantesques bûchers humains.

Dans la rue ombragée, assis sur une chaise ou à même le trottoir, les hommes regardent s'écouler le jour, la vie, en faisant tourner entre

le pouce et l'index le traditionnel chapelet d'ambre. Un garçon de « café », tout jeune, se faufile entre les chaises, avec un plateau surchargé de soucoupes de thé brûlant qu'il distribue à la demande.

J'essaie d'être le plus discret possible... Avec une caméra, ce n'est pas facile !

Quelles vont être les réactions de ces gens lorsque je vais braquer l'objectif sur leurs visages, sur leurs casquettes 1930, sur leurs moustaches ? Vont-ils accepter sans sourciller, de bon cœur que j'emmagasine leur regard, leur attitude ? que je leur vole un peu d'eux-mêmes pour une petite éternité ? Que je fixe à jamais cette heure fugitive qui est la leur, et que je ne pourrai jamais leur restituer ?

Le manque de réaction, l'indifférence totale m'étonnent et me satisfont. A petits pas, je m'approche d'un groupe : les « sages » du village avec des moustaches photogéniques ! des moustaches frémissantes, touffues, fournies, énormes, conquérantes. Je leur fais comprendre que je voudrais les filmer. Un battement de paupières en signe d'acquiescement et me voilà à genoux pour les saisir en contre-plongée.

Toujours un calme proche de l'apathie... Ces vieux pourtant ont été les témoins des brasiers de 1937 ! Ils ont dû souffrir peut-être dans leur chair, mais sûrement dans leur cœur, car qui n'a pas eu ici un ami, un parent, un frère ou un père martyrisé ? Plus que tout autre, cette région du Kurdistan gardera à jamais les stigmates du passage des troupes d'Atatürk.

Cette histoire horrible s'inscrit dans le cadre des événements qui marquèrent la volonté des Kurdes d'accéder à leur indépendance, et la détermination des Etats réciproques sur lesquels ils sont disséminés de ne pas satisfaire ces aspirations légitimes. Depuis l'échec du traité de Sèvres, suivi du honteux traité de Lausanne en 1923, marquant le renoncement de l'Occident face aux prétentions d'Atatürk, peu de peuples ont recherché leur indépendance avec autant de persévérance. Hostilité de la part des pays qui se voyaient octroyer un morceau du Kurdistan avec les problèmes inévitables que pose la greffe d'un corps étranger ; et indifférence ou complicité des grandes nations du moment : Angleterre, Russie, France, tout à leur bonheur de résoudre la question d'Orient sans tenir compte de la géographie, en fonction des différentes ethnies. Les partages imposés hors du consentement des peuples concernés n'ont jamais contribué à apporter la paix. Et le Kurdistan ne fait pas exception à la règle. Depuis 1921, lutte constante contre le gouvernement

de Bagdad ; soulèvements renouvelés contre celui d'Ankara et atroces répressions ; création d'une éphémère République Kurde à Mahabad en Iran...

Oh certes ! Si l'histoire contemporaine des Kurdes est fertile en événements depuis la fin de la première guerre mondiale, la situation semble réglée en Turquie par la déportation des populations, par la terreur et les massacres ; et par une politique d'assimilation insidieuse mais réaliste en Iran où les Kurdes possèdent en commun avec les Perses le caractère ethnique et le sentiment de partager l'héritage de cette civilisation dont ils contribuèrent à la fondation.

Mais l'Histoire ancienne n'a rien à lui envier ! Vaste fresque où Cyrus de Perse côtoie les rois d'Assyrie et les satrapes d'Alexandre-le-Grand ; où Saladin voisine avec Richard-Cœur-de-Lion et où Mustapha Kémal dialogue avec Georges Clémenceau.

Les Kurdes d'aujourd'hui, dans un contexte politique et économique différent, ne font que prolonger le désir de leurs ancêtres d'accéder à la maîtrise de leur destinée.

Ce travail de Sisyphe - qui trouvera bien un jour son épilogue ! - remonte à l'origine la moins controversée de ce peuple, à l'époque d'Adoud Ninari III, roi d'Assyrie dont le titre de gloire est d'avoir épousé la très belle Sémiramis. Des tablettes mentionnent l'envoi de ses troupes pour mater les turbulentes tribus kurdes placées sous son autorité. Les Kurdes mettent fin à l'empire d'Assyrie quand Cyaxare, leur souverain, occupe et détruit leur capitale Ninive en 612 av. J.-C. Cyaxare fonde l'empire mède. Par le jeu des alliances et des mariages, les Mèdes deviennent les suzerains d'une importante tribu voisine : les Perses. Un demi-siècle plus tard, Cyrus de Perse détrône Astyague, roi des Mèdes. Simple querelle de famille, Cyrus n'est que le petit-fils d'Astyague...

Les Mèdes, dégoûtés par cette expérience de bâtisseurs d'empire pour laquelle ils ne possèdent pas les vertus collectives nécessaires, ne supportent pas de vivre vassaux des Perses qu'ils avaient dominés. Fondateurs d'une civilisation qui ne porte pas leur nom, ils se retirent dans les chaînes des Monts Zagros, d'où ils sont issus, et reprennent leur nom de Kurdes : les « Loups » ou les « Forts ».

Nous ne possédons que très peu d'éléments sur les Kurdes, entre l'avènement de Cyrus de Perse et l'année 1514 où le destin de ce peuple bascule. La Médie devient province perse et la Société kurde se présente sous l'aspect d'une société féodale traditionnelle : le seigneur, les guerriers, le château ; tout autour de ce noyau gravite un petit monde

d'artisans, de commerçants et de paysans. Une société profondément injuste par nature, mais qui a le mérite d'être organisée et de fonctionner. Les seigneurs kurdes versent des impôts aux représentants de l'empereur et allouent des guerriers à ce dernier en cas de nécessité.

Commentant la retraite des « Dix mille » dans l'Anabase, Xénophon avoue que les « Kardouks » lui ont donné plus de difficultés que toutes les armées perses réunies.

Alexandre-Le-Grand, au cours de son avance vers les vallées de l'Indus eut des démêlés avec eux. Si les Kurdes ne désirent plus conquérir, ils n'apprécient pas que leur territoire serve de marche-pied aux envahisseurs.

Antoine, amant de Cléopâtre - et pour se valoriser aux yeux de cette dernière - désireux de reprendre à son compte le rêve d'Alexandre et de réaliser la fusion de l'Orient et de l'Occident, part à la tête de ses meilleures légions. A Erzurum, un hiver rigoureux, la cavalerie parthe et les tribus kurdes anéantissent ses espoirs. Antoine revient brisé à jamais, ayant englouti ses meilleures légions dans des chimères !

Et puis, le grand silence des siècles... La « une » de l'actualité est aux invasions : Attila, les Huns, Gengis Khan, Tamerlan, les cavaliers d'Ertrogül... Et la naissance de l'empire ottoman.

Seule modification importante au Kurdistan : les Kurdes se convertissent à l'Islam ; mais pour marquer leur indépendance vis-à-vis des Perses, ils adoptent le sunnisme, alors que la Perse est de confession musulmane chiite.

Et le 21 août 1514, l'Empereur de Perse, Ismaïl, est vaincu par Sélim 1er de Turquie. L'Empire Ottoman atteint alors son apogée. En gage de sa victoire, les trois-quart du Kurdistan deviennent propriété du sultanat. Les Kurdes ne sont pas mécontents, dans leur ensemble, de ce changement de propriétaire. Les sultans de Turquie sont sunnites. Les Kurdes ont le sentiment de jouer un bon tour à l'empereur de Perse en se dégageant de cette situation humiliante de rapport dominant-dominé. C'est la revanche prise sur Cyrus, neuf siècles plus tard !

Le territoire est divisé en cinq émirats héréditaires qui doivent obéissance à Constantinople. Quelques poètes - les intellectuels de l'époque - appellent à la résistance contre l'envahisseur turc. Mais la constitution féodale de cette société ne permet pas de la réaliser. Le Kurde ne se bat que pour sa tribu, sous les ordres de son chef. Et le passage sous le contrôle des sultans ne modifie pas l'essentiel : la structure sociale de ce peuple. Les « aghas » versent cette fois des impôts aux représentants du sultan et envoient des soldats à ce dernier pour guerroyer. Aucune

différence de nature. La vision d'une nation kurde s'estompe dans une lointaine nébuleuse, chaque « agha » ne songeant qu'à la manière à employer pour augmenter son influence au détriment de son voisin. Le concept d'identité nationale est à l'état embryonnaire...

Mais les visées expansionnistes des sultans, la boulimie de conquêtes, font chaque jour reculer les limites de l'empire. Les réserves humaines semblent inépuisables ; pas celles en argent ! Or, les provinces kurdes nouvellement annexées sont riches, les vallées fertiles, les cultures abondantes. Aussi les sultans multiplient les impôts. Les seigneurs kurdes ne peuvent faire face à leurs exigences croissantes. Les gouverneurs provinciaux menacent les « aghas ». La période de collaboration, des rapports cordiaux se lézarde. Les sultans envoient des troupes pour faire rentrer l'argent par la force. Les seigneurs kurdes se révoltent, d'abord en ordre dispersé, pour préserver avant leurs propres intérêts. Révolte, répression : le cycle de la violence s'enchaîne. Ces résistances cristallisent le sentiment d'appartenir à une communauté différente par la langue, par la race, par les apports culturels. Les insurrections, parties des chefs traditionnels, s'étendent jusqu'au peuple. Les exactions réitérées des troupes turques forgent une âme commune à toutes les couches de la société kurde. Elle se définit maintenant par rapport à elle-même ; et affirme sa spécificité dans le refus d'être soumise aux ordres venus de Constantinople. Et, en 1805, trois siècles après le contrôle du pays kurde par l'administration ottomane, le cheik Abdheramane de Soleymanié signe la première grande révolte généralisée. Le Kurdistan se transforme en un brasier permanent et la lutte exacerbée par les répressions et les violences ne connaît aucun répit jusqu'en 1914.

La Turquie prend alors le parti de l'Allemagne. Abdul Ahmid II - le Sultan Rouge - est gêné dans son effort de guerre par le mécontentement des peuples non-turcs soumis à son pouvoir. Il promet aux Kurdes de reconnaître leurs particularismes et de leur attribuer les terres, champs, fermes et moissons des Arméniens, en leur demandant en contrepartie de l'aider dans son combat contre les Arméniens, autre ethnie malade d'indépendance et dont les limites chevauchent celles du Kurdistan. Les deux civilisations s'interpénètrent sans interférence. Les tribus kurdes, alléchées par ces promesses, participent conjointement avec les forces turques au massacre des Arméniens de 1915, ce « génocide exemplaire ».

Cette explication de la participation des Kurdes à un des plus grands crimes contre l'humanité ne saurait pas être une justification. Mais,

située dans son contexte, à chaud, elle aide à mieux comprendre le déclenchement du mécanisme de la haine, de la brutalité et de l'affrontement de ces deux communautés « sœurs de terre et d'eau ».

Les Kurdes passent de l'état de victimes à celui de bourreaux. Mais pas pour longtemps ! Aussitôt les massacres arméniens consommés, le gouvernement turc se retourne contre les Kurdes ! Heureusement la situation de guerre sur trois fronts ne permet pas au sultan de mobiliser son armée contre « ces irréductibles Kurdes ». En 1918, la Turquie se retrouve du côté des nations vaincues. Les puissances d'occupation (France, Angleterre, Grèce) démembrent l'empire ottoman qui ne cesse d'agoniser depuis deux siècles. Un Comité National Kurde réclame l'indépendance pour le Kurdistan en août 1918 à l'armistice de Moudros. Celle-ci est entérinée par le traité de Sèvres en 1920.

Les Anglais qui ont occupé, durant la guerre, les zones de pétrole de Kirkouk et de Mossul s'engagent à les restituer au gouvernement kurde issu de la proclamation officielle de l'indépendance.

Il ne reste plus rien de l'orgueilleux Empire Ottoman. Huit siècles de sang, de sacrifices, d'héroïsme, de dures batailles pour le néant, pour ce retour aux sources : l'Anatolie, la Cappadoce, Ankara, et un vague débouché sur la Mer Noire... Un sultan prisonnier dans son palais, avec l'apparence du pouvoir, mais marionnette conservée par les puissances étrangères pour avaliser et légaliser la mise en coupe réglée de ce pays.

Il est un phénomène constant dans l'histoire des grandes nations : chaque période de débâcle secrète l'arrivée d'un homme providentiel dont les vertus guerrières et politiques catalysent les énergies, cimentent l'unité et redonnent une âme aux peuples résignés à la défaite et à l'humiliation.

La Turquie ne fait pas exception. Un soldat n'accepte pas le partage de sa patrie : Mustapha Kemal Atatürk – le père des Turcs –. Il mobilise les paysans de Cappadoce et d'Anatolie, exalte leur nationalisme et jette ses troupes à l'assaut des armées grecques restées sur le sol de Turquie pour se porter garant de l'application du traité de Sèvres ; garant donc de l'indépendance du Kurdistan.

Le combat de la dernière chance pour la survie de la Turquie moderne est entamé. Deux années (1921-1922) pour statuer sur l'existence des vestiges d'un empire moribond. Deux années de luttes et d'incertitudes. Les premiers revers et puis, lentement, la victoire se dessine. L'abnégation des soldats turcs, leur héroïsme quotidien renversent une situation militaire bien compromise au début des hostilités. Contre toute attente,

les Turcs sortent vainqueurs de ce conflit. Mustapha Kémal abolit le Sultanat et réclame la révision du traité de Sèvres, traité de la générosité puisqu'il restituait la liberté à tous les peuples écrasés sous la férule turque. Cette fois, la Turquie parle en nation souveraine, installée dans la victoire. La France et l'Angleterre, co-signataires de ce traité, sont bien embarrassées. Si elles veulent le faire respecter, elles doivent entreprendre une nouvelle expédition militaire de type colonial. Mais après quatre ans de guerre en Europe, d'où elles sont sorties pantelantes, en ont-elles le moyen ? Et les opinions publiques françaises et anglaises y sont-elles préparées ? Sûrement pas !

Au traité de Lausanne - le traité de démission - en 1923, Ismet INÖNU, chef de la délégation turque exige la rétrocession des provinces kurdes et arméniennes reconnues aptes à l'indépendance trois ans auparavant. Une clause « de conscience » stipule néanmoins « que le gouvernement turc devra tenir compte des particularismes des minorités placées sous son autorité ». Au Kurdistan, la déception est immense, à l'égale de la joie qu'avait suscitée le traité de Sèvres.

Amertume d'autant plus intense que le Kurdistan, à deux ans de sa reconnaissance officielle en tant qu'Etat constitué, se trouve maintenant divisé en quatre parties.

En effet, autant les Anglais acceptent de remettre les zones riches en pétrole de Kirkouk et de Mossul à un Etat kurde indépendant, dont ils seront les protecteurs avec la main mise sur ce pétrole ; autant ils voient d'un mauvais œil lesdites zones retourner sous le contrôle d'une Turquie maîtresse absolue des richesses de son sous-sol.

L'ancienne Mésopotamie, après son occupation en 1917 par les troupes anglaises a été placée sous mandat britannique. En 1921, ce territoire devient par un coup de baguette magique - illustration parfaite du miracle oriental ! - le royaume d'Irak, avec à sa tête l'Emir Fayçal, homme à tout faire des intérêts britanniques. En 1923, tout naturellement, l'Angleterre annexe à ce pays la zone kurde des pétroles. Et 2.500.000 Kurdes se voient du jour au lendemain dépendre d'un gouvernement représentant une grande civilisation, mais qui n'est pas la leur !

Le gouvernement français n'est pas satisfait de cet arrangement unilatéral. La France a signé les traités de Sèvres et de Lausanne et entend bien participer au festin, sans se douter de l'importance du plat principal : le pétrole.

Clémenceau lui-même déclare à qui veut l'entendre : « Le pétrole, le pétrole... quand je veux en mettre dans mon briquet, je vais au bureau de tabac du coin. » . Le gouvernement français proteste plutôt

au nom d'un principe non-écrit : quand deux Etats « alliés » signent un traité conjointement pour dépouiller un Etat tiers, l'application dudit traité doit entraîner une répartition égale des bénéfices entre les deux nations vainqueurs. Ce n'est pas le cas !

Au nom de cette « amitié », l'Angleterre conseille à la France de placer sous son mandat un nouveau territoire arabe : ainsi naît la Syrie, et d'ajouter un morceau du Kurdistan en compensation territoriale sur ce nouvel Etat. 500.000 Kurdes font les frais de ce modus vivendi...

« Bien sûr, précisent les Anglais, sur les territoires kurdes de Syrie il n'y a pas de pétrole... Qu'à cela ne tienne, vous connaissez notre légendaire fair-play. Alors, ne nous tenez pas rigueur de ce partage dans lequel nous nous sommes accordés la part du lion. Pour vous dédommager, nous vous versons 25% des profits réalisés sur la vente des pétroles d'Irak. »

Avec cette provision, le gouvernement français fonde aussitôt la Compagnie Générale des Pétroles.

Et les Kurdes alors ? Il y a bien longtemps que je ne les évoque plus ! Et il y a fort longtemps que plus personne n'y pense ! Victimes de l'appétit des grandes nations, les voici sacrifiés à ce nouveau roi : le Pétrole.

A partir de 1923, l'histoire du Kurdistan se multiplie suivant le nombre d'Etats sur lesquels sont éparpillés les Kurdes, mais elle converge vers une finalité identique : le refus d'être asservis, et le désir de la réunification. Chaque province kurde doit se déterminer par rapport à l'Etat dont elle dépend, doit assumer son destin en fonction de celui-ci, mais toujours contre son gré.

Depuis 1923, chaque peuple kurde possède sa propre épopée, ses saints, ses héros, ses martyrs et ses traîtres, en recherchant avec confusion et désespoir la solution au problème posé par la cohabitation contrainte avec des civilisations différentes, dont les Kurdes se trouvent dépendants.

Depuis cette séparation imposée par les grandes puissances, qui ne remettront plus jamais en question le tracé des frontières, la notion d'appartenir à une même communauté culturelle n'a cessé de se développer au sein de ce peuple écartelé et devait fatalement entraîner un climat de tension permanente entre ce dernier et les gouvernements dont ils sont tributaires.

Le traité de Lausanne porte en lui les germes de tous les refus à la soumission, de tous les soulèvements, et par conséquent de tous les massacres. Nul ne peut comprendre la situation actuelle du Kurdistan,

cet entassement de fiel, cette exacerbation des sentiments nationaux s'il ignore le destin exceptionnellement tragique de ce peuple.

Et Tunceli ne représente qu'une étape de la longue marche des Kurdes vers la reconnaissance de leur particularisme physique et linguistique qui fait que ce peuple, à cheval sur trois civilisations - la perse, l'arabe et l'ottomane - ne pourra s'identifier au moins aux deux dernières.

Les affinités culturelles et raciales avec l'Iran ont sans doute contribué à aplanir les tensions, à limiter les effusions de sang dans ce pays.

La Turquie, xénophobe avant et après le traité de Lausanne, s'est toujours employée à éliminer les minorités de souches non-turques. Demandez donc aux Arméniens avec qui les Kurdes auraient mieux fait de s'allier ; on peut le penser avec le recul du temps. De même, on peut imaginer un grand Kurdistan englobant l'ensemble des quatre provinces.

Un rêve ? 13.000.000 de Kurdes répartis sur un territoire de 450.000 km² avec le pétrole, le tabac, le marbre, les minerais de bauxite, de fer, de plomb... Vraiment un rêve ? Quelles sont les nations du Moyen-Orient disposant d'une telle population sur une étendue à peine moins vaste que la France ? Sûrement pas la Libye de Monsieur Khadaffi, ni la Jordanie, ni Israël, ni la Syrie... Ni même l'Irak !

Et, depuis 1923, combien avons-nous vu proliférer de nations parasites, d'Etats sangsues, surgis du fond des steppes, extirpés du néant des déserts et des savanes... et qui sont loin de posséder, tant sur le plan linguistique, racial et religieux, l'homogénéité du peuple kurde ?

*

*

*

Je songe encore à ce destin hors du commun, à cette saga mouvementée, en cadrant dans le viseur de ma caméra la tête d'un ancien. Port altier, yeux clairs, visage buriné par la vie au grand air et par les rigueurs de l'hiver, peau cuite et recuite par le soleil, avec dans son regard cette fierté teintée de mépris propre aux peuples insoumis.



V

LES BRASIERES DE TUNCELI

Il devait faire beau, le même temps qu'aujourd'hui, à Dersim, ce matin de février 1937. La route qui mène jusqu'ici présente le même aspect, un peu moins large, un peu plus empierrée. Les chars à bœufs, les calèches et les mules remplacent encore, pour peu de temps, les lourds camions, les Rover, les Dodge. La province vit jusqu'alors en paix, n'ayant participé à aucun mouvement de révolte précédent. Les exagérations commises à la longue par l'armée turque envers les frères kurdes de Diarbakir et Van, parviennent aux oreilles des populations de Dersim, jusqu'ici épargnées par cette épidémie d'indépendance qui ravage le Kurdistan et frappe un peu n'importe où, d'une manière désordonnée. La province, pour protester contre les sévices exercés ailleurs sur les Kurdes, bascule dans la rébellion du jour au lendemain.

Mustapha Kémal veut faire de cette place une valeur d'exemple, donner un avertissement aux autres provinces de l'Est démangées par cet abcès de liberté ! Les troupes turques, puissamment armées, avec le concours de l'artillerie lourde et de l'aviation, concentrent une partie de leur force sur cette modeste localité qui ne s'attend pas à subir un assaut d'une telle violence. Les combats sont acharnés, impitoyables, mais comment résister à un contre cinq ? et cela sans matériel de guerre. Les groupes d'irréguliers Kurdes qui tentent de ralentir la progression des soldats turcs sont détruits un par un. Les femmes et les enfants abandonnent Dersim, soumise aux bombardements de l'aviation, pour

se réfugier dans les grottes naturelles creusées dans la falaise. Les hommes valides restent pour un dernier baroud avant de se rendre. Bien vite, les militaires repèrent les grottes à l'intérieur desquelles s'abrite la population. Le reste, on l'imagine facilement, les horreurs de la guerre sont identiques en tous lieux ! Les pauvres gens, encore plus effrayés, qui gagnent en se bousculant le fond des grottes. Des mères sortent, certaines enceintes, d'autres tenant un enfant dans les bras et sont éventrées, l'enfant passé par la baïonnette... tandis que les « soldats » murent les ouvertures, après avoir allumé de grands feux pour asphyxier les survivants ! Les montagnes ne résonnent plus des cris des victimes. Une grande partie de la population féminine et adolescente de Dersim a disparu à tout jamais derrière les murs élevés par les sbires restés en faction afin de s'assurer qu'aucun rescapé ne puisse parler et porter un jour le témoignage de cette cruauté innommable, de cette lâcheté gratuite... Mais des témoins il en reste toujours, et la vérité s'extrait peu à peu des grottes dans lesquelles on voulait l'emmurer !

Ma caméra saute d'un visage à un autre, s'arrête sur un détail, une casquette, des lunettes... Et lui, ce vieux qui déguste son thé avec la sérénité procurée par la vision du paradis d'Allah qui se rapproche, lui aussi est un rescapé de la férocité de cette répression.

Comment les faire parler, ces anciens ? Comment leur expliquer que nous sommes au courant, que nous savons qu'ici plus de 30.000 Kurdes furent brûlés vifs ? Oui, je dis bien trente mille...

Ce fut l'avertissement de Kémal aux Kurdes des autres régions ! Et sa statue est là, sur la place, comme sur toutes les places de Turquie. Elle a une valeur de symbole au Kurdistan... Cette statue noire, avec sa pose hiératique, du plus grand pourfendeur de Kurdes et d'Arméniens, nargue la population depuis des années. Personne n'osera la détruire. La répression serait très dure, même en cette année 1974 où toutes les statues tombent un peu partout dans le monde !

Et la vision des bûchers de Dersim est encore présente chez tous les hommes et les femmes de plus de cinquante ans... Les longues files de prisonniers enchaînés arrivant de toute la région, dont le seul crime est d'être Kurdes, de le savoir, de connaître cette différence par rapport aux Turcs et de le proclamer en exigeant la reconnaissance de ce particularisme et la possibilité de l'exprimer. Pendant des jours, les bûchers ne cessent pas de fonctionner. Il faut croire que leur odeur n'atteint pas les pays libres, car ceux-ci, alertés, n'émettent pas une seule protestation. Dersim, nom kurde a été turquisé pour donner Tunceli.

Inutile de leur poser la question de confiance :

- Et toi, tu es Kurde ?

Ce serait trop dangereux pour eux comme pour nous. Ce mot est interdit depuis 1932, depuis les lois de déportation des populations kurdes et assimilé à un complot contre l'Etat. Vous êtes passible de prison si vous l'employez... Il faut dire aujourd'hui : « Les Turcs des montagnes ». Imaginez les Savoyards appelés : « Les Français des montagnes ».

Et puis, après tous ces massacres, sont-ce bien des Kurdes assis là, sur ces chaises, dans cette rue ? Comment les reconnaître, les différencier ? Mustapha Kémal a tout mis en œuvre pour que disparaisse la spécificité des tribus. Il a unifié par la ressemblance vestimentaire et par l'utilisation d'une langue commune cette terre turque. Tourné vers l'Occident, il en impose le costume par la force, tenue européenne, écriture romaine, langue puisée dans les tréfonds des racines turques.

Tels doivent aussi se présenter les Kurdes. En supprimant les aspects extérieurs des différenciations, il a aussi interdit la langue sous peine de mort ! Cette uniformisation porte ses fruits : cette minorité a perdu son âme et n'a rien gagné sur d'autres plans. Il faut voir ces citadins des petites villes déambuler dans les rues avec la casquette 1930, le costume 1930, le gilet 1930, et les chaussures pointues aux contreforts écrasés par les talons pour un plus grand confort.

Si l'harmonie ne règne ni dans les esprits, ni dans les cœurs, l'apparence est sauve cependant, et rien ne distingue à Dersim les Kurdes des Turcs qui ont pris la place des martyrs. Toute trace de ce massacre a disparu. Nous essayons de repérer les grottes, en vain... A quoi nous attendions-nous ?

Les bâtiments neufs qui constituent un côté de la place, crépis de blanc, n'ont aucun secret. Mais les fenêtres vertes et roses des maisons de thé pourraient en dire long ! Elles ont vu, elles ont sûrement entendu. Et, même si je ne connaissais rien de ces sordides souvenirs du passé, je me poserais des questions, car de Tunceli (appelons-là ainsi, cette cité maudite, puisqu'elle figure sous ce nom sur les cartes actuelles) se dégage une étrange sensation d'inachevé, un mélange hétéroclite d'ancien et d'un mauvais moderne à la turque que rien ne peut justifier sinon ce cataclysme d'armes et de feu ! Pourquoi cette ville donne l'impression d'être moribonde, malade, mal construite, sinon parce qu'elle fut construite de bric et de broc, sans ordonnance, sans cet agencement régulier, logique, que nous avons retrouvé dans toutes les villes d'Orient, avec le quartier ancien, le quartier neuf, le bazar...

Là, tout est mélangé, à la hâte. Le neuf imbriqué dans l'ancien. Le bazar minuscule s'arrête net sans que l'on sache pourquoi. De grands espaces vides entre les maisons et qui ne sont pas des places, des rues qui ne débouchent sur rien. Une ville dans laquelle on pénètre par une avenue qui conduit directement à la place centrale, un peu comme un corps humain qui s'arrêterait aux genoux ! Ce rajout de constructions récentes s'intègre bien mal aux structures antérieures de Tunceli. Pour que quarante ans plus tard, les imperfections de Tunceli nous heurtent, tel un maquillage qui coule, il faut que la fureur des hommes ait atteint son point culminant, car tout a été fait pour effacer les cicatrices du passage des soldats turcs !

Marc, étudiant aux Beaux-Arts partage mes sentiments quant à l'insignifiance de Tunceli, à son manque de rigueur, au désordre involontaire de ses rues qui ne mènent nulle part et aboutissent sur le vide.

Le silence de ces gens nous désarme aussi... Pourtant, il faut créer le « contact ». Nous devons nous faire une opinion par nous-mêmes et dépasser les impressions floues d'une connaissance livresque. Tant pis pour les risques ! Si l'on se fait arrêter, au pire c'est l'expulsion, au mieux une explication avec le chef de la police qui nous dira que le Kurdistan ça n'existe pas ! On pourra toujours faire semblant de l'écouter et de le croire.

Quelques vieux devisent sous l'ombre des platanes qui bordent une partie de la place. Atatürk les regarde et leur montre d'un doigt impératif la voie qu'ils doivent suivre... La voie du Silence !

Pas grand monde à quinze heures...

- Bon, Marc, on se promène et on attend d'être abordé. On le sera fatalement ! Il y a toujours un curieux pour vous demander : « Hello mister, where are you come from ? » (à traduire par : d'où venez-vous ?). Dès qu'un autochtone nous aborde en ces termes, nous lui jouons le grand jeu, et nous essayons d'amener la conversation sur les Kurdes...

Et nous voilà partis vers les sages du village. Nous nous installons à une table devant une maison de thé. Notre voisin nous dévisage, l'air indifférent. Va-t-il nous adresser la parole ? Je croise son regard, je le sens intrigué. Ma montre accapare son attention. Une belle montre « Lip », cadeau de mariage.

- He, Américain ?

- Na, Françawi !

- Françawi !... França... Ah, de Gaulle !

Et il nous surit, manifestement satisfait de nous prouver l'étendue de sa culture et la réputation dont jouit notre défunt chef de l'Etat.

- Na, de Gaulle Kaputt... Giscard d'Estaing undja !...

Comme d'habitude, dans un sabir turco-français-anglais-afghan, je lui donne les dernières nouvelles, à savoir que le général de Gaulle est décédé et que notre actuel président est Monsieur Giscard d'Estaing.

Il hoche la tête :

- Giscard, good... de Gaulle, good, good Françawi.

- Demirel (*), good... Mustapha Kémal, good...

Voilà le mot lancé. Vais-je voir son visage se fermer ? Que vais-je pouvoir lire dans ses yeux ? de la haine, de la colère, de la peur ? Rien. Pas un mot. Aucune lueur dans le regard. Le silence, un long et lourd silence. Puis la main tavelée décrit un geste, tout empreint de fatalité :

- Mustapha Kémal, Kaputt !

L'évocation du fondateur de la Turquie, dite moderne, ne déclenche pas une joie intense chez ce brave homme ! Enfin, la conversation est engagée. Le tout est de savoir jusqu'où elle ira.

- Hi, Turquia ? (ici, c'est la Turquie ?).

Qu'est-ce que je dois lui paraître stupide de lui énoncer une telle évidence !

- Hi Turquia.

- Turquia Cappadoce, Anadola ? (La Cappadoce, L'Anatolie).

- Hi Turquia... Turquia.

Je ne crois pas utile d'insister. Il comprend très bien ce que je désire savoir et lui faire dire. Mais la crainte de se compromettre, de prononcer le mot interdit face à des étrangers qui peuvent très bien être téléguidés par le gouvernement - ça c'est déjà vu - le retient. Le visage de mon interlocuteur reste indifférent comme si tout ce que je viens d'évoquer sournoisement n'a jamais existé. Comme si Atatürk n'était qu'un mauvais rêve et que la Turquie n'était pas divisée en provinces dont une s'appelait, il y a quelques années : Kurdistan !

- Viens, Marc, en voir ailleurs, vers le bazar.

Juste avant d'emprunter la rue du bazar, deux jeunes gens nous interpellent en un anglais très correct. Enfin, peut-être l'occasion souhaitée...

- Vous êtes Français ?

- Comment le savez-vous, ça se voit ?

- Non pas du tout, mais les gens du village nous ont dit qu'il y avait des touristes français... Comme peu de monde passe par ici, nous en avons déduit que c'était vous. Nous sommes très contents de rencontrer

(*) Demirel : 1er ministre de l'époque 1972. Remplacé par Bulet Ecevit en 1973-1974, et depuis revenu à la tête du gouvernement.





des étrangers... Si vous avez besoin de quoi que ce soit, nous sommes à votre disposition.

Ils ont l'air très sympathiques ces deux garçons, sourire accueillant, aucune servilité dans leur manière de nous aborder. Je leur offre une cigarette. Je souhaite les mettre en confiance, mais c'est délicat. La police politique est omniprésente dans cette région, la plus surveillée de Turquie.

- Vous parlez très bien l'anglais, vous l'avez appris à Tunceli ?
- Non, aux facultés, à Erzurum. Nous sommes étudiants.
- Mais alors vous n'êtes pas d'ici ?
- Si nous sommes d'ici.
- Et vos parents aussi ?

Réponse affirmative. Donc plus aucun doute pour nous, nous avons à faire à des Kurdes. Et le dialogue se poursuit :

- Mais dans quelle région de Turquie sommes-nous ? Est-ce la Cappadoce, ici ?

- Non, non... C'est plus au Sud, la Cappadoce. Vous êtes dans la Turquie de l'Est.

La « Turquie de l'Est », le synonyme de Kurdistan. La seconde appellation contrôlée après la « Turquie des Montagnes ». Seules, ces deux dénominations sont autorisées.

- Mais c'est l'ancien Kurdistan que vous appelez ainsi ? Vous êtes Kurdes ?

Changement d'attitudes. Nos deux étudiants ont soudain l'air gêné. Dans leurs yeux, une lueur indéfinissable ; ni de haine, ni de colère. De la peur. Oui, c'est bien cela, de la peur ! La peur de se trahir, de trop en dire, ne serait-ce que par un regard, un battement des paupières... L'étranger que je suis ne doit rien deviner. Et pourtant, leur gêne, leur crainte sont des aveux en soi... et aussi la manière très sèche de nous congédier...

- Nous ne comprenons pas ce que vous voulez dire, au revoir ! Soudainement pressés, nos deux compagnons nous laissent choir en pleine rue. Quel contraste avec leur spontanéité !

Atatürk a-t-il si bien réussi que ça a émasculer un peuple de sept millions d'individus ? Ce comportement de faux-fuyant, de dérobades perpétuelles à l'évocation de leur identité va-t-il se prolonger tout au long de notre voyage ? Allons-nous, à chaque question posée, nous heurter à un mur d'angoisse et de crainte ?

Avant notre départ, nous avons rencontré à Paris un des chefs historiques de la révolte kurde en Turquie. L'Emir Bédir Khan nous

avait mis en garde d'une manière très ferme contre la sévérité de la police turque sur le territoire kurde, et la méfiance des autochtones. Il ne nous avait pas caché qu'il serait difficile, voire même impossible, d'aborder la question kurde. Je l'avais à peine cru... L'Emir vivait en France depuis une trentaine d'années et, comme tous les exilés, il devait garder des provisions de clichés qui ne correspondaient plus à la réalité actuelle. Mais, aujourd'hui, tous ses propos me reviennent à l'esprit et je m'aperçois qu'ils sonnent juste.

Oui, sans le vouloir, ces rencontres nous confirment ce que l'histoire du Kurdistan nous a appris : le peuple kurde a une âme. Nous commençons à la sentir vivre à travers cette mort apparente. La lutte pour la reconnaissance de leurs droits élémentaires, même réduite au secret, n'est pas un mythe mais une réalité. Mais il manque à ces Kurdes un véritable chef de la trempe de Barzani pour affronter Ankara, comme en Irak les rebelles résistent à Bagdad... Et encore, serait-ce suffisant ? « Pour vivre heureux vivons cachés ! ».

Mais sont-ils heureux ? Comment l'être quand tout a été fait pour défruire l'âme d'un peuple. Quand sa langue n'est plus une langue mais un dialecte que l'on chuchote en catimini dans le creux de l'oreille pour se faire plaisir. Quand on troque son habit de lumière contre un costume de grisaille. Quand le folklore meurt et que l'art s'éteint ? Le silence, une révolte refoulée, une soumission totale, la résignation... Tel est le prix de la tranquillité en Turquie de l'Est ! Ils sont avertis par le général Gürsel lui-même :

- Si ces incorrigibles Turcs montagnards ne se tiennent pas tranquilles, l'armée n'hésitera pas à bombarder et détruire leurs villes et leurs villages : il y aura un bain de sang tel, qu'ils en seront engloutis, eux et leur pays.

Quel aveu ! « Eux et leur pays... » Et quelle meilleure reconnaissance d'une nation kurde...



VI

AKTA-AMAR... L'ARMÉNIE MORTE

Non, à Tunceli le Kurdistan ne nous a pas fait ses confidences. Le lac de Van non plus ne nous livre pas ses secrets. Et comment s'imaginer, en contemplant ses eaux bleu d'azur, qu'il a été le complice involontaire d'un massacre ?

En 1930, pour réprimer la révolte d'Ismet Pacha, une centaine d'intellectuels kurdes furent cousus vivants dans de solides sacs lestés de grosses pierres et jetés au milieu du lac. Ils doivent encore y dormir et les eaux n'eurent pas à rougir de ce crime !

Le long chemin de croix du Kurdistan se prolonge. Autant de villes, autant de monts, autant de plateaux, autant de hameaux et autant de stations... Même les lacs et les rivières n'ont pas été épargnés par la folie des hommes... Et nous, nous sommes là, fascinés, pétrifiés par ce miracle de la nature une fois encore renouvelé. Le lac de Van déploie ses mille courbes, ses replis... Le lac de Van, c'est beau, c'est bleu, incroyablement bleu... comme le ciel kurde... couleur et pureté identiques, la même intensité qui coupe le souffle. Chaleureuse invitation au voyage.

D'ailleurs une barque est là, sur le bord de la rive. Un léger mouvement la berce. Un vieil homme et son fils - vision biblique - attendent l'heureux touriste pour le conduire jusqu'à Akta-Amar.

- 10 liras, mister, ten liras !

Le salaire de la peur que nous payons bien volontiers. Et nous voilà

partis. Le moteur capricieux ronronne. Le père tient la barre. Le fils, en un mouvement régulier, vide l'eau qui s'engouffre dans l'embarcation. Vingt minutes de traversée et le lac de Van, c'est aussi une île : Akta-Amar. Ille minuscule, petite verrue sur un corps immense, puisque ce lac est cinq fois plus grand que le lac Léman ! Mais une île véritable avec ses mouettes, son église, son vieux cimetière arménien, ses fresques et ses mille années d'histoire.

Au loin, de l'autre côté du lac, l'Agri Dag, nimbé de ses neiges éternelles, domine du haut de ses 4.800 mètres. Il a vu, il a tout vu... Ses pentes enneigées ont été souillées par le sang versé par les Kurdes et les Arméniens. A eux seuls, ils en ont répandu plus sur cette terre, en quelques années, que tous les Turcs en plusieurs siècles !

Le génocide a été systématique, planifié, banalisé. Plus d'un million de femmes, d'enfants, de vieillards, d'hommes furent égorgés, cloués à leur porte, coupés en petits morceaux, brûlés, pendus par les pieds pour avoir cru, eux aussi, qu'ils pouvaient impunément réclamer leur liberté et fonder la république d'Arménie sur le sol turc. Alors, après un million de victimes arméniennes, que pouvaient représenter 300.000 Kurdes assassinés, et la déportation massive de plusieurs centaines de milliers d'autres sur des terres lointaines, au milieu de l'hostile peuple turc ? Bagatelle pour un massacre !

Et, du haut de ses 4.800 mètres, ces vagues de meurtres n'ont pu échapper au majestueux Agri Dag, même s'ils ont été commis à cinquante lieues à la ronde ! Il sait donc, car il y a assisté, que cette petite église a été construite au IXe siècle par les Chrétiens, que des générations de moines ont vécu sur cet îlot, ont prié et se sont éteints dans la paix à l'écart des courants de civilisation.

Il a vu, depuis, les massacres de 1915-1916, l'exode des Arméniens, l'abandon de l'église, l'arrivée des Turcs qui commencent par détruire tout ce qui rappelle une présence chrétienne. Guerre de race doublée d'une guerre de religion ! Tout pour justifier le massacre ! Puis, le silence troublé un instant par le grincement des roues de bois des gros chars à bœufs qui emportent leurs cargaisons d'êtres humains et d'ustensiles indispensables, par les hurlements de terreur des victimes et les cris de joie des assassins, car ici on égorge, on éventre, on émascule dans la joie ! Une transe collective pour l'extermination d'un peuple...

Le silence retombe sur Akta-Amar, l'oubli aussi. La meilleure

condition de survie ! Les missions archéologiques prennent le relais des pourfendeurs. Sans argent, que peuvent-elles faire ? Mais au moins ont-elles préservé ce qui doit l'être. L'église offre une architecture arménienne classique avec beaucoup de voûtes, de grosses dalles de pierre usées par des générations de moines, une tête du Christ sur une croix potencée... Sur un mur, quelques figures de saints, des scènes de la bible. Les autres fresques ont disparu pour toujours : les inévitables dégradations du temps, l'humidité, le vent chargé de sable et de sel. Elles ont été remplacées par des cœurs transpercés de flèches que les amoureux d'ici comme d'ailleurs gravent pour éterniser leur attachement. De petites fenêtres carrées laissent pénétrer quelques rayons de soleil, juste ce qu'il faut pour procurer une agréable sensation de fraîcheur et rappeler au voyageur de l'été que la chaleur est torride à l'extérieur. Dans le chœur, les niches sont vides. Les moines ont emporté avec eux Saint-Thaddée, les martyrs et la Vierge.

Nous séjournons longtemps dans le transept ; en silence nous regardons, nous nous laissons doucement envoûter par cette évocation historique lorsqu'un pigeon, en nous tirant du rêve, nous rappelle que dehors aussi nous avons rendez-vous avec le passé.

Devant le cimetière qui jouxte l'église, nos yeux agressés par une intense réverbération sont sollicités de toutes parts. Des statues, taillées directement dans les murs extérieurs de l'édifice, représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament : Saint-Pierre, Adam et Eve, le fameux Serpent à leurs pieds... L'ondoiement des herbes folles sous une brise légère venant du lac révèlent des pierres tombales finement ciselées. Elles servent d'ultimes demeures aux moines d'Akta Amar. Malgré les siècles écoulés, le temps ne semble pas avoir eu d'emprise sur ce lieu ! Tous les endroits de haute spiritualité me procurent cette impression intemporelle, la vallée de Bamyan en Afghanistan comme l'Abbaye de la Grande-Chartreuse, là où les hommes ont vécu pour la prière, par la prière, avec le cœur et la bonté... L'îlot d'Akta-Amar ne fait pas exception à la règle.

- Mister, mister... Coca Cola, good !

Pendant quelques heures, le passé, le présent, l'avenir, se sont étroitement mêlés. Nous avons pu rêver, débarrassés de tout ce qui nous rattache à notre civilisation. Mais le rappel du coca-cola, dans ce coin perdu, sur cet îlot uniquement fréquenté par quelques étrangers de passage, la vision de ces bouteilles empilées dans un panier, rompt le charme et ramène au voyage qu'il faut poursuivre.

Le bateau trace un long sillon sur la calme eau bleue. Le moteur

capricieux ronronne. Le père tient la barre. Le fils, en un mouvement régulier, vide l'eau qui s'engouffre dans la barque... Tandis que dans le soleil couchant s'estompe les contours d'Akta-Amar et le cri des mouettes.



VII

DIYARBAKIR-LA-NOIRE

DIYARBAKIR !

« DI-YAR-BA-KIR... » ! Un nom qui claque comme un coup de fouet. « Diyarbakir, c'est notre Texas... le Far-West de la Turquie... » m'a confié un ingénieur turc d'Ankara ne pouvant cacher son mépris pour ces « sauvages de l'Est ». « Ils ne sont pas éduqués ! » ... Pourquoi essayer de lui répondre que le responsable, c'est lui. Lui et ses congénères qui en quarante ans n'ont rien fait pour cette contrée, ou si peu ! sinon l'exploiter... Quelle est la province qui détient le taux d'analphabètes le plus élevé ? Celle de Diyarbakir... Le taux de mortalité infantile le plus fort ?... Encore Diyarbakir !

Rapprocher ces faits avec une appartenance à la race kurde ne serait que mauvais esprit, procès d'intention... n'est-ce pas ? Dire que les Turcs n'ont jamais digéré la perte de leur empire qu'ils doivent à la révolte des mosaïques de peuples qui le constituaient, est-ce un mensonge ? Et affirmer qu'ils se sont vengés atrocement sur les minorités restantes, est-ce déraison ? Un million d'Arméniens et trois cent mille Kurdes ne peuvent plus attester de cette soif de représailles...

Et ces gosses loqueteux, accourant des masures tassées contre la colline ocre alors que nous sommes en panne, et qui ne cessent de réclamer de l'argent, avides d'objets si peu précieux que nous transportons... Sont-ils coupables ? Sont-ils responsables lorsqu'ils se jettent

sur un petit gamin - le plus petit, le plus pauvre - à qui je viens de donner 5 T.L. (2 francs) parce qu'il me faisait peine avec ses pieds nus, son bras cassé et l'autre tendu dans le geste universel du quémandeur ?

Et Silevan que nous venons de traverser, cette ville de 15.000 âmes, vit-elle à l'heure turque ou kurde ? Sinon pourquoi le 4 avril 1970, 500 commandos-parachutistes aidés par la police ont-ils pénétré à l'aube dans le bourg, disposé les hommes sur la place publique pour les rouer de coups, sans oublier avant de repartir de suspendre des poids de 10 kg aux testicules d'une bonne trentaine d'entre eux qui resteront mutilés dans leur chair à tout jamais ? Et pourquoi des centaines d'autres sont-ils allés « visiter » les prisons d'Ankara ?... une ville tout entière soupçonnée de s'être cotisée pour faire parvenir de l'argent aux « rebelles » de Barzani !

Et puis-je témoigner aujourd'hui du comportement de ce paysan qui, dans un petit village près d'Urfa, a collé la photo du légendaire chef kurde derrière la porte de son placard, en nous avouant que dans sa maison on perpétue la tradition kurde et qu'on jette encore le cordon ombilical du nouveau-né sur la litière des animaux afin que le bébé, si c'est un mâle, soit un bon agriculteur ?

Diyarbakir apparaît au milieu de son désert de pierres où des bergers veillent sur des troupeaux de chèvres et de moutons à la recherche du chardon rare... la seule herbe qui puisse pousser dans cette caillasse, aux côtés des bases U.S. que nous longeons, imposantes, avec leurs radars géants qui en permanence contrôlent le déplacement des avions russes, à 300 km de là...

Diyarbakir s'aperçoit de trente kilomètres... Et ce que je croyais être les tours de la muraille d'enceinte n'était qu'un châ'eau d'eau en construction étayé de mille poutrelles de bois !

Une longue ligne droite d'asphalte luisant sous un soleil trop chaud - 45° dans la voiture ! -, au loin des immeubles style H.L.M. roses ou verts... Rien au premier abord qui stimule l'imagination. Et puis, Diyarbakir-la-Noire se révèle... Noire de sa muraille la plus longue après la muraille de Chine, modifiée au gré des envahisseurs arabes, mongols, turcomans, croisés, romains... Belle pute ou fille soumise, la ville s'est livrée autant de fois qu'il l'a fallu... Mâles conquérants, vous avez cru la posséder, mais Diyarbakir-la-Noire, en bonne femelle, vous a absorbés, domptés... et vous ne vous en êtes pas aperçus !...

Noire de sa crasse innommable accumulée au cours des siècles et qui défie le temps... Du haut des remparts, je contemple la ville fascinante qui attire, la bougresse, avec la puissance de l'aimant...



Diyarbakir : au pied des murailles.

Son attrait ? Les rues qui s'animent, palpitent, gémissent de cinq heures du matin à minuit. Les jardins d'été bien compartimentés en deux zones : celle des hommes seuls, celle des familles ! Les gens curieux, en mal d'indiscrétion, viennent à tout moment nous demander notre nationalité...

Ses pièges ? ... On ne les soupçonne pas du premier coup d'œil, ces mille petites choses subtiles, les odeurs suaves de cannelle, de pétales de roses séchées, de poivre, de raisins, de pastèques...

Car Diyarbakir c'est aussi, du moins c'était aussi, la capitale des pastèques. Voici quatre ans, on fêtait encore ce respectable cucurbitacée avec le « Carpus festival ». Et les enfants, heureux, sur d'immenses chars, se dissimulaient dans des pastèques pouvant atteindre 50 kilos ! Aujourd'hui, la fête n'existe plus pour cause de « kurdisme » ! Les autorités ne pouvaient pas lutter contre le mal kurde tout en tolérant des manifestations folkloriques propres à faire ressurgir annuellement les cendres d'un peuple qu'on veut mort !

Tes pièges, Diyarbakir, ce sont aussi et surtout tes hamans, tes lupanars, tes maisons de thé secrètes où les mauvais garçons viennent miser des fortunes sur des combats de coq... Ce sont tes minuscules



venelles dont chaque fenêtre grillagée peut vous raconter l'histoire d'une cité qui, comme Tunceli et Van, a connu ses massacres, ses pendaisons, ses horreurs.

Diyarbakir-la-Sainte, avec tes mosquées aux minarets de basalte s'élançant droit dans le ciel, au sommet desquels les haut-parleurs – on n'arrête plus le progrès ! – appellent la masse des fidèles à la prière... Spectacle grandiose de la foule des croyants qui, obéissant à un signe mystérieux, s'agenouillent et se redressent, en une incessante vague qui pourrait un jour se transformer en tempête...

Diyarbakir-le-Vice, aguichante, excitante, comme seules peuvent l'être les filles de joie perverses et délurées, avec tes maisons closes qui recréent l'ambiance des harems...

Pendant toute une journée, Ceddar, notre mécanicien, penché sur le moteur en panne, évoque Paris, les petites femmes de Pigalle dont la réputation est arrivée jusqu'au fin fond de la Turquie. Excité de sa propre imagination, le soir venu, il nous invite à dîner. En calèche, les merveilleuses calèches de Diyarbakir avec leurs chevaux pomponnés et bichonnés, nous nous enfonçons dans la vieille ville par des rues étroites. Sans mot dire, il nous achemine à travers un labyrinthe sur une place fortement illuminée au néon. A peine nous posons pied que deux policiers nous entourent, puis nous fouillent. Car on rentre désarmé et bras levé au bordel, en Turquie !

Dans une cour intérieure plus discrètement éclairée en rose, des femmes très légèrement vêtues, mini-jupes et frou-frou, déambulent en prodiguant mille amabilités. Ambiance à la Fellini... Femelles charnues, poitrines trop généreuses, à la limite de l'hypertrophie mammaire, débauche de couleurs, odeur sucrée des mauvais parfums mélangée aux exhalaisons de la sudation de ces corps trop gras. Une mère maquerelle se traîne jusqu'à nous, sourire édenté aux lèvres, bourrelets de graisse adipeux tressautant à chaque mouvement...

- Oui, nous prendrons bien un petit quelque chose... Une bière par exemple... Pour les autres produits de consommation, non merci, nous ne consommerons pas...

Effarés, nous nous demandons comment, avec la meilleure volonté du monde, nous pourrions profiter des charmes de ces demoiselles... Pourtant Ceddar fait quérir pour nous la moins laide : Fusün, la moins empâtée, les yeux chargés de toutes les voluptés de l'Orient ! Elle a dû être belle vers quinze ou seize ans. La beauté innocente et perverse des filles du Sud... Mais voilà, en Turquie, on ne peut pas être et avoir été ! Encore plus qu'ailleurs...



Intérieur d'une maison de thé à Diyarbakir.

Sans savoir comment, pourtant, nous nous retrouvons, mon ami, Ceddât et moi, dans une chambre coquette ! Ceddât glisse un gros billet de 50 T.L. (*) à l'hétaïre... Il a déjà donné 30 T.L. à la patronne ! Grand seigneur, il veut nous faire participer à ses frasques. Il nous faut beaucoup d'imagination et de tact pour faire comprendre que nous ne désirons pas partager ses agapes ! Les yeux de Fusûn brillent de rage, offensée qu'elle est de ne pas être désirée. Par chance, elle parle un peu l'allemand et moi aussi. « J'ignorais, Fusûn, que tu avais séjourné à Hambourg pour faire de la figuration intelligente dans un film érotique... Alors, tu comprendras notre désir de rester fidèle à nos femmes qui nous attendent à l'hôtel... ». Grâce à ce subterfuge nous effectuons une sortie très digne, laissant Ceddât et Fusûn s'interroger sur la drôle de mentalité de ces Occidentaux tellement préoccupés de fidélité conjugale...

Diyarbakir-Vice ne nous a pas subjugués... Diyarbakir-Passion nous a conquis avec une centaine de paires d'yeux fiévreux braqués vers un point commun. Imaginez maintenant une pièce de terre battue de 7 mètres sur 5 avec une piste de 4 mètres sur 3 en son milieu. Tout autour, des gradins superposés sur lesquels s'entassent une centaine

(*) 1 Turkish Lira = environ, 0,30 centimes

de mauvais garçons parieurs... Tout le gratin des bazars, l'aristocratie des bas-fonds ! Une seule lampe au plafond pour percer les nuages de fumée. On attend... longtemps. Les combats de coqs sont tolérés mais les paris interdits. Qu'importe, ici, on se connaît tous. Des parieurs, que des parieurs... Au milieu, un flic se repère vite, très vite ! Même en civil. Grand patron des combats, le propriétaire de la maison de thé, le visage dévasté par une vérole d'adolescent, un œil unique, l'autre ayant été grignoté par un trachome, fort en gueule, gesticule au cœur de la foule qu'il harangue pour faire admettre notre présence. Pour lui, du moment que nous nous intéressons aux Kurdes et rien qu'à eux, il en fait son affaire. Les autres sont plus durs à convaincre... Enfin, nous sommes admis !

L'argent circule de main en main. Tout le monde joue, et « gros ». 200 T.L. par ici, 100 par là...

Les coqs se font attendre, comme toute vedette qui se respecte. Ambiance de tripot où se mélangent les odeurs de musc et les effluves de pieds. De partout, des discussions éclatent, des engueulades violentes, à la limite de l'affrontement corporel, tandis que sur la piste le patron calme les ardeurs, tempère les passions et encourage les parieurs. Les propriétaires des coqs pénètrent dans la salle. Chacun tient son champion amoureusement serré contre sa poitrine.

Un bon coq peut faire vivre son maître. De 200 T.L. à deux mois, son prix passera à 600 ou 800 T.L. entre six et huit mois, et lorsqu'il pèsera 4,500 kg et comptera quatre victoires à son actif, il vaudra 5.000 T.L. pour atteindre finalement 10 à 15.000 T.L. A ce tarif, un amour exclusif s'admet ! Un troisième personnage, le juge, entre en scène. Un coqueleux ne remet jamais en question la décision du juge. Plus qu'ailleurs, en Orient, une telle fonction est respectée même si elle n'est pas officialisée.

Les propriétaires caressent leurs coqs, leur parlent tendrement, leur jettent des regards énamourés. L'heure de la pesée vient, celle de la vérité aussi... 4,800 kg pour le brun, 5,100 kg pour le noir. Le juge inspecte les becs pour vérifier qu'aucun poison n'a été déposé et décide que le combat peut commencer...

Les ergots ne sont pas taillés pour que l'affrontement dure. On peut rester deux heures si les combattants font preuve d'une égale force, d'une même volonté de vaincre. La limite physique à ce moment-là fera le reste, autant que les coups reçus. Avec des ergots taillés, le combat n'excéderait pas dix minutes. Le suspens ne serait donc que de courte durée !

Camails gonflés de rage et de colère, bec contre bec, les « gladiateurs » se défient et se provoquent du regard. Par un étrange phénomène de mimétisme, la volaille devient oiseau de proie, rapace. Crêtes et barbillons dressés, mûs par un même réflexe de violence et de haine, les deux bêtes se jettent l'une sur l'autre. Le choc retentit dans le silence de la salle. Le brun réussit l'exploit de passer son aile sur la tête du noir et le laboure de son bec. Le noir se dégage. Nouveau bond. Les plumes volent, les griffes s'aiguisent sur le sol. Round de récupération. La lutte reprend de plus belle. Les becs vindicatifs s'acharnent sur le cou de l'adversaire. Le noir attrape une paupière et tire dessus, mais le brun, le maigre, le plus teigneux ne se laisse pas faire et contre-attaque. Une hallucinante envie de meurtre stagne sur la piste. Des doigts noueux s'entrecroisent, se démêlent, trahissent la nervosité, la tension, le cri trop longtemps contenu.

De ruses en chocs, les deux coqs tiennent en haleine cent spectateurs qui ne sont pas des enfants de cœur ! Après dix minutes de heurts, un coqueleux réclame une trêve, le temps de cajoler, de reconforter son bien, de lui caresser la crête ensanglantée et de l'asperger d'eau fraîche...

Pendant plus d'une heure, tantôt dans le calme frisant le recueillement, tantôt dans les vociférations d'un public qui sent arriver le drame, les adversaires se sont déchiquetés, transcendés par la foule qui les porte... Et puis, subitement, titubant sur la terre tâchée de sang, les deux héros saoulés de coups ne sont plus que de pauvres animaux qui semblent enfin comprendre l'inanité de leur querelle et le profit qu'en tirent les humains. Dans un dernier sursaut, le noir s'élance, porte deux coups de bec décisifs sur le cou de son rival qui vacille et court chercher refuge aux pieds de son maître...

- Il n'est pas mort, me chuchote-t-on à l'oreille, mais il ne vaut guère mieux ! Il est déshonoré. Plus personne ne misera sur lui ici, son propriétaire peut chercher un acquéreur dans une autre ville où ils ne seront pas au courant de sa défaite...

Ceux qui ont misé sur le perdant s'attaquent au malheureux coqueleux, associant dans une même couardise l'homme et la bête.

« Aux qualités d'un animal, je te dirai celles de son maître ! » (proverbe kurde).

Un soir de lutte acharnée, deux policiers ont fait irruption dans la cour intérieure de la maison de thé pour appréhender un mauvais garçon... Si la police politique est crainte, la police municipale ne paraît



Institut kurde de Paris



Combat de coqs à Diyarbakir (Turquie).

pas inspirer la terreur. Lorsque le policier a dirigé son arme sur le suspect, quinze Kurdes ont bouclé la sortie, tabourets à la main... Le silence a été pesant. Pendant quelques secondes l'horloge du temps a suspendu sa course... Et les policiers sont repartis...

Alors, ce soir-là, le patron qui nous avait assez vus nous a fait comprendre qu'il ne fallait plus revenir...

Les jours suivants, nous avons flâné dans la ville, portés par un tourbillon populaire, par une violence latente et toujours palpable...

- Vous vous demandez pourquoi vous aimez notre ville... Mais parce qu'elle est kurde... Et, même si nous sommes obligés de nier notre singularité, nous continuons à l'affirmer. C'est pour cela que toutes les villes turques se ressemblent. Mais la nôtre ne s'identifie à aucune.

Quel homme merveilleux cet artisan qui a compris tout cela ! Ce savetier, furieux d'avoir été filmé à son insu, nous a offert le thé à partir du moment où Patrick, mon assistant, lui a demandé de se calmer en langue kurde... Assis à nos côtés, il a voulu tout savoir de ce touriste qui parle avec ses mots ! L'idée qu'on puisse être Français et s'exprimer en kurde le dépasse. De même l'existence à Paris d'une école - Ecole des Langues Orientales - où l'on apprend le kurde...





Au fond d'un bazar : repas avec les " chich-kebab " (brochettes de mouton).

Mais il nous a mis en garde :

- Attention, entre nous, nous parlons kurde, ils le tolèrent... Mais vous, l'étranger, ne vous faites pas remarquer, ne parlez pas kurde en public... Ils sont partout, vous auriez des ennuis !

Deux jours plus tard, dans une lokhanta - restaurant -, un livre-piège en kurde posé en évidence sur la table, nous attendons... L'Emir Bédir Khan nous l'a bien recommandé :

- Pour entrer en contact avec les Kurdes, vous n'avez pas d'autre solution que de faire l'idiot, le touriste naïf, ignorant, et fatalement vous serez abordés !

Et nous l'avons été... Un étudiant.

- S'il vous plaît, vite, cachez ce livre...

Grâce à Israfil, nous entrons en contact avec les militants kurdes de Diyarbakir-la-Peur. La ville du combat politique, du secret, des murmures, des silences voulus, des rendez-vous à la tombée de la nuit des coups d'œil furtifs, anxieux vers une porte d'où peut se découper à chaque instant la silhouette du policier qui vient vous emmener au siège de la police politique, dans un immeuble à l'apparence anodine, aux fenêtres rose bonbon et aux rideaux gris toujours tirés.

Dans sa maison où il nous accueille avec une hospitalité tempérée



Institut kurde de Pa

par une réticence certaine, c'est un va-et-vient incessant entre la porte et la fenêtre pour vérifier si aucune oreille malveillante n'écoute ses propos :

- Nous sommes très méfiants, vous savez, un journaliste du « Monde » est venu il y a trois ans effectuer une enquête ici. Il était accompagné d'un soi-disant interprète... Tous nos amis qu'il a rencontrés se sont retrouvés en prison ! Depuis, nous hésitons à aborder des étrangers. Peut-être que ce soir la police viendra et me demandera pourquoi je vous ai reçus. Tout le peuple de l'Est est kurde à 90%, mais nous avons peur, nous nous méfions les uns des autres. La police paye des indicateurs, ils s'infiltrent partout, ces traîtres... Nous sommes presque six millions et demi d'opprimés, un tel nombre d'individus ne peut pas être négligé... Et puis nos dirigeants turcs ont encore présent à la mémoire le souvenir des grandes révoltes des années 20 et 31. Elles sont restées vivaces dans l'esprit de tous ! Ils ont eu assez de mal pour venir à bout de notre peuple...

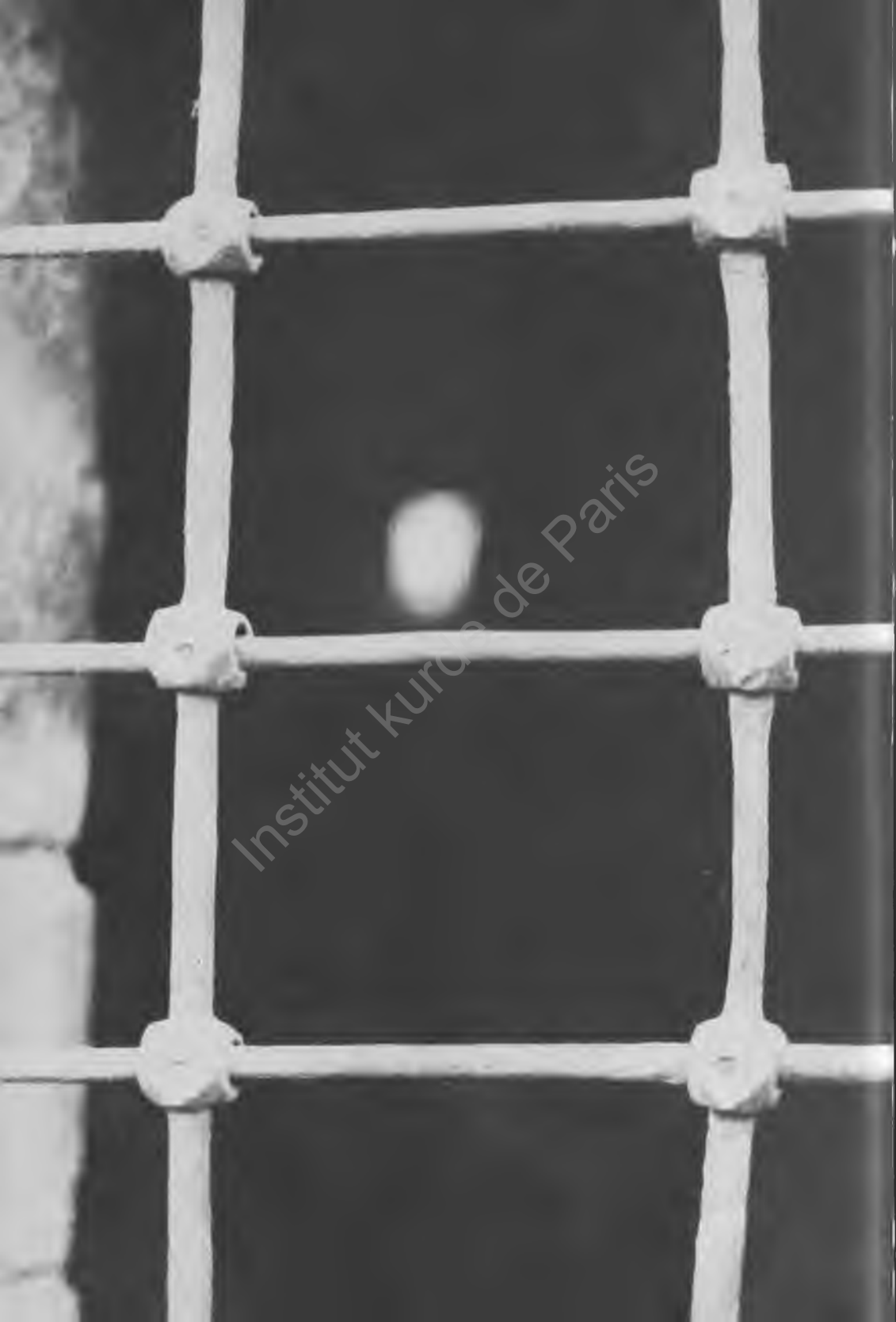
En une soirée, lui et un vieux militant, son chef de groupe, nous renseignent sur ce qu'ignore le touriste en quête de dépaysement et séduit par le charme de cette ville trop différente des autres pour y être assimilée : l'exploitation sans vergogne des richesses des provinces de l'Est au profit du gouvernement d'Ankara, le favoritisme non dissimulé et éhonté pour les étudiants de race turque, l'effet psychologique indéniable de la lutte menée là-bas, de l'autre côté des frontières, par les guerriers rebelles du général Barzani et dont la conséquence se manifeste par la création de mouvements populaires.

Lui-même adhère au Parti Démocratique du Kurdistan (PDKT) et lutte pour la création d'une seule république fédérale qui engloberait la Turquie et le Kurdistan. Certains de ses compagnons de lutte militent au « Bahiz » (la tempête), une organisation clandestine - elles le sont toutes, puisqu'interdites ! - plus extrémiste, composée d'irréductibles.

- Et vous, méfiez-vous... ils mettent des micros partout, jusque dans les chambres d'hôtel...

La conversation dure longtemps, beaucoup trop longtemps pour les nerfs d'Israfil qui visiblement n'est pas très tranquille... Quand nous sommes repartis, il faisait nuit ; c'était mieux ainsi.

Israfil ne s'est-il pas forgé par autosuggestion une âme de futur martyr ? Dépassé par son pouvoir d'imagination, n'est-il pas trop enclin à déceler le danger partout à force de vivre dans cette aura de mystère qu'il s'est créée de lui-même ? Ne cherche-t-il pas à nous transmettre



Institut kurup de Paris

ses propres fantasmes.

Le lendemain, au « Touristik Otel », à six heures, Israfil interrompt notre sommeil...

- Partez vite... partez. Un camarade m'a informé que la police est venue se renseigner sur vous à l'hôtel... Si le garçon de chambre lui a dit que je suis votre ami, ils se méfieront... Je suis sur les listes noires, mon professeur de turc m'a dénoncé, ils n'attendent qu'un prétexte... Hier soir, à minuit, une voiture de police stationnait devant ma porte... Peut-être bien qu'ils vont m'arrêter !...

Lorsque nous quittons l'hôtel, en nous souhaitant un bon voyage, le réceptionniste s'enquiert des localités vers lesquelles nous nous dirigeons...

- Urfa... Adana...

Et deux journées après, en prenant la direction opposée, nous voilà en Bulgarie... Songeurs, soulagés aussi ! Nos pensées se tournent vers Israfil qui, peut-être, paie cher le prix de nous avoir aidés à mieux connaître son peuple...

Je n'ai plus jamais eu de nouvelles d'Israfil. Je lui ai écrit trois fois... aucune réponse...

... Et voilà comment, depuis Mustapha Kémal, on préfère appeler les Kurdes, les « Turcs montagnards », qui restent pour une partie de l'opinion un « agglomérat de tribus », à la limite du sauvage et du banditisme... Tandis que l'autre partie - l'opinion officielle d'Ankara - a trouvé plus pratique d'ignorer purement et simplement l'existence de ce peuple !... Même si pour cela il faut un peu forcer sur la répression.



Deuxième partie

IRAK
ou
le brasier kurde

Institut kurde de Paris

I

AVEC LES REBELLES KURDES EN IRAK

La voie Hamilton déploie son vieux ruban d'asphalte pourri au flanc des grandes montagnes du Kurdistan. Depuis un quart d'heure, je suis avec les rebelles kurdes. Je les ai rejoints à la vie, à la mort. Une bombe ne fera pas de différence entre eux et moi. Et un tireur irakien visera d'abord l'homme à la caméra plutôt que le Kurde au fusil ! C'est de bonne guerre et je l'ai accepté. Ici, la menace de mort est tellement fréquente qu'il vaut mieux finir par la faire sienne !

Dès la barrière franchie, j'ai encore dû changer de véhicule. Toujours à bord d'une Land Rover. Frontière sans douanier, sans contrôle apparent... Un gros bâtiment en pierre sur un contrefort. La route, dix mètres plus bas... bordée de peupliers pas encore feuillus, et puis des champs, et puis des montagnes, à droite, à gauche... Le chef du convoi remet son pistolet et sa cartouchière sans lesquels il doit se sentir tout nu. Les « pesh-mergas » (*) l'entourent et lui manifestent une déférence particulière. Tous les hommes qui accompagnaient le convoi sont entrés dans la grande bâtisse. Ils en ressortent armés de fusils ou de mitraillettes, de bonnes « Klachnikovs » en parfait état... trente balles dans le chargeur... Les fusils, par contre, datent... Mais les Kurdes doivent prendre ce qu'on leur propose.

(*) Pesh-merga : guerrier kurde - « Ceux qui sont prêts à mourir » (traduction littérale)

Un groupe se forme, bavarde. Turbans rouge de Barzani, turbans noirs et blancs, à damiers, des « pesh-mergas » qui n'appartiennent pas au clan du chef célèbre. Les « pesh-mergas » que je côtoie, que je suis en train de filmer, qui s'imprègnent sur la pellicule pour ne plus jamais la quitter, avec leurs moustaches, leurs visages rasés de près, leurs yeux scrutateurs, étaient encore au service de Bagdad voici moins de deux mois. Bagdad qui les payait pour garder les frontières, suite aux accords de 1970 marquant la fin de cette longue guerre de neuf ans ! Les frontières, ils les gardent bien, aujourd'hui, mais ne dépendent plus de Bagdad... Certains doivent à peine avoir seize ans ! Extrême jeunesse et pourtant gravité de la maturité dans leur regard ! Seize ans et la guerre ! Seize ans et la mort !

Donner ou recevoir la mort à seize ans... Et l'affreuse peur du condamné qui sent couler de ses veines, chaque minute, chaque seconde comme autant de gouttes de sang ! Mais l'âge ne change rien à l'affaire. Pour ce garçon, aucun problème métaphysique. Son peuple est menacé. Son idole a demandé à tous les hommes de rejoindre l'armée révolutionnaire kurde. Alors, il est venu. Quand on devient femme à douze ou treize ans dans les pays musulmans, on peut bien être un homme à seize ans ! Comprend-t-il le sens profond de cette guerre ? Sait-il l'histoire de son peuple ? 70% d'analphabètes au Kurdistan irakien... 70% d'analphabètes qui peuvent vous déclamer des kyrielles de proverbes kurdes et vous réciter les vers de leurs grands poètes... Ils ne me regardent même pas, les premiers « pesh-mergas » que je filme. Du moment que je suis ici, avec eux, c'est que j'ai choisi leur camp. L'un d'eux fait tourner entre le pouce et l'index un chapelet d'ambre. Le temps passe avec les grains... Tout l'Orient, Kurdes et Arabes mélangés, égrainent ainsi le temps. En guerre comme en paix, les places des villages, sur un fond de bazar, rassemblent les hommes, avec l'indispensable chapelet à gros grains sans lequel on ne saurait que faire de ses dix doigts.

Le soleil qui daigne enfin apparaître réchauffe mes mains, mon visage. Les hommes parlent et leurs paroles s'envolent en une légère fumée blanche. Hydre à mille têtes, dès que l'on croit en avoir fini avec ces « barbares », les voilà qui se manifestent dans une autre partie de leur vaste territoire, qui serait aussi vaste que la France et aussi peuplé que la Syrie et l'Irak réunis. Ces pays, eux, ont des droits, siègent dans des commissions internationales, se font entendre - à défaut d'être écoutés -, se donnent de l'importance... Ils ne sont rien ! Rien, sinon la résurgence d'une époque coloniale. Les Kurdes,



L'auteur au milieu d'un groupe de " pesh-mergas "

treize millions, unité de race, unité religieuse, unité linguistique, fond culturel commun, prétendent vivre libres... Et ce simple droit leur est refusé ! Combien de fois, vous ai-je entendu mes amis, répéter cet argument ? Et avec quelle tristesse, quel regard désabusé !

Mais vous savez bien, depuis quarante ans, que vous êtes les oubliés de l'Histoire, d'une histoire d'hommes, très vieille, très ancienne, pas encore achevée, aux rebondissements spectaculaires toujours possibles... Drôle de guerre qui s'annonce où le gouvernement de Bagdad rémunère les guerriers de Barzani à concurrence de trois cents francs mensuels comme soldats professionnels pour garder les frontières face à l'Iran... A raison de douze mille pesh-mergas, faites le compte ! 360 millions par mois versés par le gouvernement central au secrétariat du P.D.K. pour entretenir une surveillance laxiste. Les Kurdes purent, grâce à cette somme, constituer un trésor de guerre... Quatre ans de trêve entre Kurdes et Arabes, cela ne s'était jamais vu !

Depuis 1972, les observateurs prévoient la reprise des hostilités. Plusieurs fois déjà, le couple avait eu des réconciliations passionnées suivies de scènes de ménage dramatiques ! Le divorce n'a jamais été prononcé, mais le couple « Arabes - Kurdes » manifestement s'exaspère, s'irrite et, liés contre leur propre volonté, ne veut guère prolonger



Groupe de " pesh-mergas "

la vie commune... Le traité de paix de 1970 avait reconnu un nombre important de droits pour les Kurdes, et en premier lieu, l'autonomie pleine et entière, avec la possibilité d'apprendre la langue kurde, d'avoir une radio kurde, des tribunaux kurdes, une justice kurde .

— Mais il restait à fixer les limites de cette province autonome et les modalités d'application de ce traité. Ceci devait se faire au pourcentage de la population dans les cas où celle-ci était mélangée. Et là, tout se gâta. L'armée irakienne chassa les Kurdes des zones litigieuses pour les remplacer par les tribus arabes venues du désert... Ainsi, en 1972, 40.000 Kurdes durent être recueillis par l'Iran.

Et surtout, les dirigeants kurdes ne concevaient l'autonomie politique que doublée d'une autonomie financière basée sur une répartition des bénéfices du pétrole tiré de leur province suivant le prorata des deux communautés. Pour 25% de Kurdes, 25% des revenus dus à l'or noir, seule possibilité pour eux de créer les infrastructures indispensables pour assurer le développement de leur région. Un désir légitime. Tous les relents de l'or noir, et les fabuleuses possibilités qui découlent de sa possession ! Et ils crurent qu'ils obtiendraient l'accord du gouvernement irakien qui ne cherchait qu'à tergiverser, le temps de reconstituer son armée et de l'équiper pour frapper un grand coup.

Mais si Bagdad pensait endormir la méfiance de Barzani, il se trompait lourdement. La trêve, mise à profit par les Arabes, fut aussi bien employée par le P.D.K. (*). En quatre ans, un travail énorme de propagande, de réunions, de meetings, asseyait celui-ci comme le seul parti valable, constitué, structuré. Chaque village avait son représentant, aussi respecté que le chef traditionnel. Le plus souvent, c'était l'instituteur ou le chef traditionnel lui-même. Les conflits qui avaient existé entre les différentes tribus furent aplanis.

Les Kurdes, c'est dommage pour eux, ne furent pas toujours unis lors de cette dernière guerre. Soit par intérêt, soit par idéologie. Pour certains, Barzani faisait figure de dictateur, de vieux guerrier féodal, émanation du Moyen Age. Pour les intellectuels sortis des facultés, pour la bourgeoisie évoluée qui n'a jamais aimé les aristocrates, question de jalousie

En pleine guerre, alors que toutes les forces kurdes étaient nécessaires pour contenir les Irakiens, Mollah Mustapha s'entendit accuser par sa « gauche » de vouloir « saper les idéaux » de la révolution, après avoir décrété un cessez le feu avec Aref sans consulter son entourage. Alors, le vieux limogea ses lieutenants, dont certains rejoignirent le camp arabe pour se mettre au service de Bagdad. Qualifié de « traître », lui qui n'avait de leçon de patriotisme à recevoir de personne, il les pourchassa partout, puis vainqueur, leur pardonna et se réconcilia avec la plupart d'entre eux. Dans la même période, il entre en lutte contre les Zibaris, clan voisin et rival du sien, et qui par intérêt, choisit Bagdad.

Durant cette première guerre, le nombre des renégats est assez élevé, et les Arabes qui les appellent les « chevaliers de Saladin », qualificatif qui sonne mieux que « Djach » - bourricots - avaient beau jeu de déclarer : « Barzani ne représente pas les Kurdes puisque quinze mille - autant alors que les « pesh-merghas » - combattent dans nos rangs ! ». Explication mensongère à double titre : d'une part, on n'a jamais pu savoir le nombre exact de « Djachs » et surtout, les chefs féodaux combattant à côté des Irakiens avaient tout intérêt à grossir les effectifs, puisqu'ils touchaient 20 L. irakiens par homme déclaré ! Certains réalisèrent une fortune en mettant la différence entre le nombre réel et le nombre déclaré dans leur poche !

Aujourd'hui, et je l'écris parce que je le ressens, toutes ces dissensions sont enfouies, et si des différends existent entre les composantes du P.D.K., l'union sacrée a été faite et tous les chefs féodaux ont accepté la domination du général pour la dernière lutte contre le parti Baas détesté. Trop de traités non respectés, de trêves rompues, laissent chez les Kurdes intactes leurs facultés de défiance à l'égard de Bagdad.

(*) P.D.K. = Parti Démocratique du Kurdistan, fondé en 1946 par le général Barzani.





Une autre clause du traité de 1970 prévoyait la nomination de l'actuel secrétaire général du P.D.K., Habib Karim, au rang de vice-président de la République arabe de l'Irak. Il attend toujours sa nomination par le Grand Conseil de la révolution du parti Baas.

Pour éviter cette guerre, les dirigeants kurdes envoyèrent Idriss Barzani, le fils du général, à Bagdad, auprès de Saddam Hussein, l'homme fort du régime... Tout juste si Idriss parvint à s'enfuir avant que la police du régime ne vienne l'arrêter. Une forfaiture de plus à l'actif du parti Baas. Parti maudit et haï par les Kurdes, subi et craint par le reste de la population.

« S'ils le pouvaient, ils enverraient bien toute leur armée ici... Mais ils sont obligés d'en laisser à Bagdad pour surveiller le reste des habitants ».. me confia Idriss Barzani.

Parti de la terreur, de la délation systématique, de la suppression des opposants au régime... Ah, quand j'entends tous nos « brevetés de morale » demander la suppression des dialogues avec le Chili ! Tout régime qui s'appuie sur la dictature pour régner est exécrable en soi, et porte les germes mêmes de sa propre destruction, ce qui est rassurant pour un avenir plus ou moins lointain. Le Portugal, la Grèce l'ont démontré... et bientôt, l'Espagne, si elle ne tombe pas dans un autre système de coercition ! J'aimerais aussi les entendre demander, avec une pareille impudeur, la suppression des relations diplomatiques avec l'Irak qui essaie d'exterminer les 25% de son peuple et maintient les 75% autres sous la terreur !

Prisonnier lui aussi de ses contradictions internes, notre P.C. ne tentera rien dans ce sens. Les avions russes et les bombes russes sont excellentes pour les Kurdes ! Et s'ils vitupèrent contre les livraisons d'armes à l'Afrique du Sud et aux chrétiens du Liban, ils n'ont jamais émis la moindre réserve en ce qui concerne les armes vendues par la France à l'Irak. Car la France, elle aussi, est malheureusement présente aujourd'hui dans ces combats avec les « Alouettes » et les chars « Panhard » ... L'Irak, pays non engagé directement sur le front du Moyen Orient, ne subit pas les rigueurs de l'embargo décrété par Monsieur Georges Pompidou ! Alors, il se ravitaille chez nous... et s'approvisionne bien ! Oui, drôle de guerre où se retrouvent liés les Russes et les Français pour bombarder un peuple de légendes et de féeries, un peuple où les femmes sont belles et où les enfants, comme tous les enfants du monde, ne demandent qu'à jouer ! Nous leur avons déjà fait assez de mal, aux Kurdes, en acceptant de pair avec les Anglais, de réviser le traité de Lausanne, à leur désavantage, les privant ainsi de cette nation que nous leur avons reconnue ! Ne devenons-nous pas complices, par chars et hélicoptères interposés, de ce génocide ?

Notre Président ne peut pas ignorer que ces armes ont servi à exterminer les Kurdes, les populations civiles avant tout !

Les Kurdes vous ont écrit, informé... Vous n'avez pas répondu, Monsieur le Président, vous n'avez pas répondu. Vous aviez le droit de ne pas les croire... Vaste bluff... opération politique. Ils vous ont demandé simplement de ne plus livrer d'armes à l'Irak, les fournitures russes suffisant amplement à accomplir leur œuvre de mort !

Mais de son côté, l'Irak affirmait que le pays était calme, que la guerre n'existait pas et que chacun pouvait venir le constater ! Qui croire ? Le gouvernement en place, bien sûr ! d'autant plus que celui-ci dans les zones kurdes qu'il contrôlait - les plaines - avait installé à grand fracas une Assemblée législative kurde qui ne représentait qu'elle-même, mais qui avait le mérite de procurer l'illusion de l'autonomie. Assemblée aux ordres de Bagdad, aux bottes de leurs maîtres arabes, et dont certains délégués ont été déjà exclus, car leur docilité n'a pas été jugée assez prononcée. Ladite Assemblée a été dissoute en septembre 1975. Les Kurdes ayant été « vaincus », pourquoi maintenir un faux-semblant de démocratie ?

Alors, que deux millions et demi d'êtres humains vivent dans des grottes, fuient leurs villages, abandonnent leurs maisons, désertent, prennent le maquis, n'est pas une réalité pour qui ne veut pas voir. Mais quand les propres services de renseignements du gouvernement avertissent de ce fait, fournissent des précisions, nous ne pouvons plus ignorer un tel problème ! On a pu vous voir dans un luxueux hebdomadaire, Monsieur le Président de la République, tenir un enfant du Sahel âgé de quatorze ans, il souriait malgré sa détresse, sa faim, sa fatigue. Le sourire d'un enfant kurde est identique, aussi confiant, aussi chaleureux...

Catastrophe naturelle du Sahel, au moins pouvions-nous, à la rigueur, ne pas avoir mauvaise conscience... Les fantaisies du temps ne sont point de notre domaine.

Le gouvernement français ne pouvait-il, sans s'immiscer dans les affaires intérieures d'un Etat libre, par l'arrêt de ses exportations d'armes et la justification d'un tel geste sur la place publique, attirer l'attention ?

J'ai moi aussi caressé la tête d'un enfant kurde, et, comme un grand, il m'a tendu la main pour me saluer, pour me dire simplement, à sa manière « bonjour » ! J'ai vu aussi un corps d'enfant de dix ans... à la place de la tête, quelques os, quelques débris de chair sanguinolents... Cet enfant-là souriait à la vie, si la vie ne lui souriait pas. L'éclat d'une bombe russe de deux tonnes a achevé précocement l'œuvre du créateur.



Départ d'une patrouille pour la pose des mines.

A-t-on expliqué aux Français à quoi serviront les « Alouettes » idéales pour fixer les plateformes de tirs avec rockets, missiles ? Laissons les Russes soutenir ce maudit régime soi-disant socialiste, issu du Baas!

Une idée, le baasisme. Un idéal aussi : exalter le nationalisme arabe, faire une vaste patrie arabe, sans frontière... Idéal d'une race, d'une xénophobie d'autant plus excessive que contenue pendant un siècle par le colonialisme. Mais qui donc a créé un semblant d'unité chez ces peuples si ce n'est le colonialisme ? Tout comme aujourd'hui Israël est l'abcès de fixation qui permet à des régimes aussi différents que l'égyptien, le saoudien, le libyen et le palestinien de cohabiter.

Enfin, revenons au parti Baas, créé en 1938 par Michel Awflak, un chrétien, universitaire. De formation nationale-socialiste. Michel Awflak avait eu beaucoup de contacts avec Doriot, La Rocque. Le parti Baas a éclaté et se divise en plusieurs branches. Le nationalisme existe toujours, aussi fervent, aussi exacerbé, aussi dominateur, sans les mêmes motivations économique-politiques que l'ordre blanc. Le socialisme s'est mis à la mode soviétique, s'est abrité sous l'aile du grand parti frère...

Jusqu'où ? Jusques à quand ? Les événements seuls nous apporterons une réponse. Mais l'URSS a eu trop de mal à réussir sa percée dans le monde arabe, pour abandonner le régime baasiste. Le Parti Communiste

irakien n'est pas encore assez fort, assez structuré, pour se passer de lui. Un courant d'idées, mais pas un parti de masses. Et lorsque le P.D.K. qui avait accepté de faire partie du Front National, réunissant le Baas et le P.C.I., en vue de préparer les élections prévues dans le traité de 1970, se retira de cette coalition après avoir compris qu'il n'obtiendrait pas satisfaction, alors l'URSS n'eut plus de scrupules à fournir les derniers armements modernes destinés à anéantir le rêve kurde.

Nous avons prolongé par nos livraisons de missiles « Harpon » et « SS11 » la répression massivement soutenue par les Russes. Nous avons vendu à ce pays pour 137 millions de francs de mortiers de 60 mm, des cartouches, des obus, des explosifs destinés aux automitrailleuses légères Panhard. Nous avons laissé nos « Alouettes III » devenir des meutrières plateformes de mitraillage avec nos canons de 20 mm et les 400.000 munitions vendus à cette occasion. Un journal sérieux, « Le Monde », cite ces chiffres ! Ce n'est pas vieux, le 24 avril 1974. Et le voyage de Monsieur Chirac, en décembre 1974, en pleine guerre, a contribué à cautionner cette politique de terreur...

Et maintenant que dans les grandes montagnes les armes se sont tues, et que la vengeance des lâches est impitoyable, notre Président de la République envisage une tournée triomphale dans toutes les capitales du pétrole, dont Bagdad. En reconnaissant, par ce déplacement, le gouvernement irakien comme propriétaire de pétrole kurde, que vous le vouliez ou non, Monsieur le Président, vous donnez votre approbation aux assassins. Les Kurdes boiront ce calice jusqu'à la lie... en ne comprenant pas comment la France de la décolonisation et de la révolution puisse se ranger du côté des bourreaux. Ils espéraient votre élection, Monsieur le Président. Dans les cercles cultivés - mais peut-on parler de cercles cultivés sans suggérer le snobisme que l'on y trouve chez nous ? - certains responsables appréhendaient une victoire de la gauche, avec un nouveau P.C. à la tête de la France, qui, comme la Russie, n'aurait rien refusé à l'Irak, puisque les communistes irakiens font partie du front de coalition.

Je songe souvent à la phrase de Yonan, mon guide-interprète, mon ami :

- Vous avez baissé la culotte en Europe devant les Arabes. Et vous payez votre pétrole encore plus cher ! Ah la Hollande, voilà une nation forte ! Elle refuse le chantage et maintenant, en plus de sa propre estime, elle reçoit du pétrole... C'est pareil pour nous. Chaque fois que nous avons proposé une trêve, ils croyaient que nous nous abaissions... Et ils en profitaient pour nous rouler, nous faire des promesses... Et puis la

guerre recommençait... Ils n'ont pas de parole... rien... Tu as vus ce qu'ils font ici !

Propos racistes qui pourraient faire croire que le problème de l'autonomie se double d'un problème de race. Mais, même si la ligne officielle du PDK se refuse à prononcer ce mot, à entrevoir le problème sous cet angle, même si on parle de « sœur » arabe, comment pourrait-il en être autrement dans un pays où chaque famille compte ses morts, ses victimes, ses torturés ; où chaque colline a vu le napalm ou le phosphore incendier ses arbres, ses herbes... où chaque village a contemplé ses récoltes détruites...

Comment éviter ce racisme ? La greffe n'a pas réussi. On ne comble pas les fossés avec des morts. On n'assèche pas les plaies béantes avec les larmes d'une mère ou d'un enfant ! Voici trente ans que la dernière guerre avec les Allemands est terminée. Parlez aux victimes, aux veuves, aux femmes de fusillés, à ceux qui reviennent des camps... Ils n'ont rien oubliés, et comment le pourraient-ils ? Alors, à plus forte raison en plein combat, comment oublier lorsque les alertes sont quotidiennes, les bombardements fréquents et les cadavres encore frais ? Oui, comment oublier ? Et les prémices d'une amnésie collective ne s'annoncent guère... Et l'Irak ne manque pas de souffle qui demande à la tribune de l'ONU l'éviction de l'Afrique du Sud pour sa politique raciste vis-à-vis des Noirs ! Mais les Arabes - origine sémite - ne se gênent pas avec les Kurdes - origine indo-européenne, tendance aryenne - !

II

LE TRAITÉ DE LA HONTE

La barrière se lève... minuscule barrière. Un tronc de peuplier placé en travers de la piste. Un piquet en forme de fourche soutient une extrémité. De l'autre côté, un bloc de pierre sert de contrepoids. Une simple poussée suffit à actionner le mécanisme qu'une ficelle verte permet de diriger. Ficelle aux couleurs de l'espérance. Un faible tronc d'arbre qui, jadis, s'élevait vers le ciel... Rien de plus pour pénétrer dans le Kurdistan libre, en ce jour de Pâques 1974.

Fragile, symbolique plus qu'efficace, sans grande prétention sinon celle d'exister, et sans cesse menacée de disparition, cette barrière est à l'image du peuple qui m'accueille. Mais celui qui la franchit sait que l'insignifiance ne s'arrête qu'à l'apparence et n'ignore rien de son lourd passé. Quarante ans de guérillas, de combats meurtriers, en ordre dispersé, sans homogénéité, puis la guérilla se transforme en guerre dès le moment où l'unité se réalise au sommet comme à la base, où les chefs de tribus dépassent la notion de féodalisme pour s'imprégner de nationalisme. Les Anglais, protecteurs de cet Etat fantôme irakien dont l'existence n'était due qu'au démembrement de l'empire ottoman, ont un œil en permanence sur le Willayet de Mossul et matent, avec l'appui de la RAF, une première révolte du cheikh Mahmoud qui se proclame en 1921 roi du Kurdistan à Soleymaniée.

Envolé le rêve de l'Etat kurde préconisé par le traité de Sèvres, admettant et recommandant l'existence d'un grand Kurdistan. Cet

article, je dois le citer. Il explique, cinquante ans plus tard, la dramatique situation actuelle, l'amertume, le nationalisme exacerbé, l'immense déception. Il porte en lui le ferment de toutes les guerres passées et à venir.

« ... Une commission... préparera dans les six mois à dater de la mise en vigueur du présent traité (10 août 1920) l'autonomie locale pour les régions où domine l'élément kurde situées à l'est de l'Euphrate, au sud de la frontière méridionale de l'Arménie, telle qu'elle pourra être déterminée ultérieurement, et au nord de la frontière de la Turquie avec la Syrie et la Mésopotamie... Si dans un délai de un an à dater de la mise en vigueur du présent traité, la population kurde s'adresse au Conseil de la S.D.N. en démontrant qu'une majorité de la population de ces régions désire être indépendante de la Turquie, et si le Conseil estime que cette population est capable de cette indépendance, et s'il recommande de la lui accorder, la Turquie s'engage dès à présent à renoncer à tous droits et titres sur ces régions... aucune objection ne sera élevée par les principales puissances alliées à l'encontre de l'adhésion, à cet Etat kurde indépendant, des Kurdes habitant la partie du Kurdistan comprise, jusqu'à présent, dans le Willayet de Mossul... ».

Mais, entre temps, les Anglais répriment la dissidence de la province kurde irakienne qui refuse de reconnaître l'Emir Fayçal, bédoïn lié aux intérêts britanniques, comme souverain. De son côté, Mustapha Kémal défait les Grecs, garants auprès des grandes puissances de l'application du traité de Sèvres. La défaite militaire des uns entraîne le renoncement diplomatique des autres. Avant de mourir pour Dantzig et la Pologne, l'Occident, à peine remis de sa guerre, n'est pas prêt à accomplir le grand sacrifice pour les Kurdes et consacre son abandon par le traité de Lausanne laissant à la Turquie toute la partie du Kurdistan qui s'y trouve de nos jours. Malgré les déclarations rassurantes d'Ismet İnönü style ... « La Turquie est le pays de deux peuples, le kurde et le turc... », la déportation des chefs kurdes commence, ainsi que l'interdiction de la langue.

Les Anglais, eux, laissent à Fayçal l'actuelle province kurde irakienne et se contentent d'intervenir militairement aux côtés des forces arabes quand cela s'avère nécessaire. En 1974, les Russes remplacent les Anglais... Simple changement de propriétaire, l'Irak n'ayant jamais été capable de régler lui-même ses problèmes internes. Les Anglais brisent la seconde révolte du cheikh Mahmoud. Ils veulent absolument maintenir

leur politique pro-arabe et conserver la zone des pétroles ! Déjà l'or noir...

L'Histoire repasse souvent les mêmes plats, seuls les convives diffèrent ! La France est récompensée pour sa bienveillante neutralité envers les agissements peu scrupuleux de l'Angleterre et reçoit 25% des bénéfices de l'Irak Pétroléum Compagnie. Joli cadeau qui permet à la Compagnie Française des Pétroles de voir le jour ! Mossul est définitivement rattachée à l'Irak, malgré un rapport favorable de la commission : « Une conclusion conduirait à préconiser la création d'un Etat kurde indépendant, les Kurdes formant les cinq huitièmes de la population du Willayet. ». Nouvelle et ultime révolte du cheick Mahmoud, homme obstiné et malchanceux... Nouvelle intervention anglaise et Mollah Mustapha Barzani fait son apparition en 1933. Il ne quittera plus la scène, l'occupe encore, et, plus puissant que bien des chefs d'Etat, contrôlait jusqu'à hier à la fois les frontières syrienne, turque et irakienne.

Pour parvenir à cette minuscule barrière, condensée de toute cette histoire, que de chemin parcouru depuis ma première rencontre avec l'Emir Bédhir Khan à Paris. Deux ans se sont écoulés. Toute une filière à reconstituer... Il m'a fallu remonter jusqu'aux sources pour obtenir cette autorisation et être présent le 14 avril 1974, alors que les combats, après quatre ans de trêve, viennent juste de reprendre entre les guerriers de Barzani et les soldats de l'armée régulière du gouvernement irakien. Chance d'être un des premiers observateurs à vivre le début de ce nouvel affrontement, qui s'annonce alors aussi long que le précédent : neuf ans !

J'ai côtoyé, avant d'arriver ici, le petit monde fermé des Kurdes parisiens... Monde d'exilés... Une vie en vase clos... Colonie perdue dans la grande ville. Univers de méfiance. Le représentant du P.D.K. à Paris est un travailleur, avec une carte d'immigré. Il sait que le prolongement de son séjour dépend de son comportement, que la politique française est foncièrement favorable aux thèses arabes. Le moindre faux-pas et le voilà découvert avec une demande d'extradition. Il ne veut pas que l'on retrouve un jour son cadavre dans un terrain vague, les sordides règlements de comptes demeurant en vigueur ! Il n'a aucune envie de se faire expulser... Cela pourrait être un pis-aller, mais à Bagdad l'accueil serait organisé par les Services de Sécurité du Baas et il terminerait sa vie dans un cul de basse-fausse du trop fameux Palais de la Fin. Aucun prisonnier politique n'en est jamais ressorti sinon pour trahir ses anciens amis en échange d'une vie sauve...



Le P.D.K. interdit formellement à ses adhérents de reprendre contact avec ces « zombies » nouveau modèle.

J'agis en free-lance. Rien qui, au premier abord, puisse justifier mon désir de partir au Kurdistan. Alors vite, il m'a fallu faire la tournée des journaux, expliquer le but de mon voyage, intéresser quelques rédacteurs. Une fois pourvu des précieuses lettres de recommandation, les difficultés s'aplanissent, les soupçons s'effacent... Et puis la confiance s'installe, la sympathie... L'Emir Bédhir Khan m'avait avoué, lors de notre première rencontre, que des tueurs irakiens déguisés en touristes avaient essayé de l'abattre. Les années ont passé, l'Emir ne craint plus rien, son rôle étant plus honorifique que réel dans la lutte de son peuple... A quatre-vingts ans passés, cet homme excellent, qui a consacré sa vie à la lutte du peuple kurde en Turquie et qui vit en exil depuis plus de trente ans, voit son beau rêve brisé. Il mourra sans avoir pu réaliser le but de son existence : l'indépendance de son peuple. Et treize millions de Kurdes souffrent avec lui de ce même mal. Et surtout, il sait, le vieil émir, que ce rêve s'annonce de plus en plus irréalisable. Chaque jour passé consolide les Etats en place et éloigne le spectre de la fusion.

Envolés les soupçons... et moi avec...

Le Boeing 747 d'Air France me dépose à Téhéran. Quelques heures auparavant, à Paris, un Kurde me remettait les lettres de recommandation auprès du représentant du P.D.K. à Téhéran. Lui doit se charger de contacter le P.C. de Barzani, d'attendre une réponse favorable et de veiller à me confier en bonne santé aux rebelles dès l'accord obtenu !

Trois jours d'attente, de mystérieux coups de téléphone. Que faire entre temps ? Surtout ne pas montrer son nez à l'ambassade !

L'année dernière, nous cherchions la filière directement sur place. Par courtoisie, j'étais allé rendre visite à un chargé de presse et ingé-
nement je lui avais demandé s'il connaissait un représentant kurde pour passer en fraude en Irak... J'aurais mieux fait de me taire : bras levés, yeux sévères, ce haut fonctionnaire aurait entendu une proposition malhonnête ou des propos malsonnants qu'il n'aurait pas réagi avec autant de vigueur. Or la vigueur est aux ambassades ce que l'esprit est aux gardiens de prisons !... aussi inexistant.

- Mon cher ami, vous n'y pensez pas ! Et puis, s'il vous arrive un accroc, nous ne pourrions rien faire pour vous... Et pensez à la situation délicate à laquelle vous nous exposeriez... Non, non, je vous déconseille formellement de tenter quoique ce soit dans ce domaine... Demandez donc à Bagdad de vous donner un laissez-passer pour vous rendre au

Kurdistan ; il n'y a aucune raison pour qu'il vous le refuse !...

Félicitations Monsieur l'Attaché, voilà un conseil judicieux que je m'empresse de ne pas suivre ! Eviter l'ambassade, ne pas rencontrer trop de Français afin que le but de mon voyage ne s'ébruite pas dans cette colonie à l'affût des cancons et ne revienne pas aux oreilles de l'ambassade... Ignorer mes amis iraniens pour des raisons identiques, côté gouvernement impérial.

Bien sûr, l'omniprésente SAVAC, cette toute puissante police secrète politique du régime est au courant. Comment pourrait-il en être autrement ? Elle donne son accord et prend en charge les candidats-journalistes à la guerre !

Trois jours d'attente, d'anxiété, à me ronger les ongles. Ira... Ira pas ? Puis un soir, à minuit, un bref coup de téléphone.

- Monsieur Braquet, soyez prêt pour huit heures trente. Une voiture viendra vous prendre à votre domicile et vous conduira jusqu'à la frontière. Au nom de mon peuple, je vous souhaite un bon séjour au Kurdistan libéré.

III

SI ON PARLAIT DU CHAH...

Neuf cents kilomètres en Land Rover, c'est long...

Neuf cents kilomètres de tape-cul, fesses en compote. Le paysage monotone, le peu de loquacité de mon guide qui ne parle ni anglais ni français, rendent encore plus fastidieux le déplacement. La vision des caravanes lourdement chargées qui s'en vont à la recherche des pâturages, ne retient même plus mon attention. Lente progression de la transhumance, sempiternel déhanchement du dromadaire, témoignage d'un Orient immuable. Mais mon événement appartient au XXe siècle, chaque tour de roues m'en rapproche.

Dès Bonab, changement de décor. Nous doublons, nous croisons de longues théories de convois militaires, Dodge, Simca, vieux GMC.

Cinquante kilomètres avant Khané, les premiers camps au bord de la piste. On sent bien que l'Iran est concerné et mobilise à son tour... Interminables convois de blindés made in USA... Les phares de tous les véhicules sont recouverts d'une peinture bleu foncé avec une petite fente en leur milieu pour filtrer l'éclairage. Sur les crêtes, les radars ont pris l'aspect d'énormes champignons. Des soldats nous dispensent des signes d'amitié. Enfin Khané...

En temps normal, les vitrines de cette ville de contrebande regorgent de postes de radio, de montres, de rasoirs électriques, de cassettes, de magnétophones, de télévisions... L'approche de la guerre au Kurdistan a tari la source, la manne miraculeuse qui permettait aux commer-



cants de réaliser des affaires mirobolantes ! Les vitrines sont désespérément vides... Les samovars designs, avec réservoir de pétrole incorporé, ont disparu. Envolés les montres, bijoux et autres objets de valeur en provenance de tous les pays arabes... Les Kurdes maintenant, de l'autre côté de la montagne, se livrent à des jeux plus dangereux que ceux de déjouer la vigilance des douaniers, eux-mêmes formant souvent le dernier maillon de cette chaîne de contrebande !

Il pleuvine...

La Grand'rue, l'avenue Palhavi - tout l'Iran est constitué d'avenues Chah ou Palhavi - s'est transformée en borbier. Le ciel plombé accentue la tristesse et la pauvreté de ces lieux. Au fond d'une ruelle, un « restaurant ». Repas rapide, frugal... Entre deux brochettes, un poste de radio, comme on n'en fabrique plus, diffuse des informations... « Kurdistan... Kurdistan... Barzani... Kurdistan... » sont les seuls mots que je comprenne. Tous les clients écoutent religieusement, machoires bloquées... L'un d'eux reste figé dans une position délicate, fourchette débordante de riz, à mi-chemin entre le plat et la bouche. Puis le speaker passe à un autre sujet, les conversations reprennent... Brouhaha sympathique qui démontre bien l'intérêt porté par les Kurdes d'Iran à leurs frères qu'une frontière artificiellement tracée sépare.

Dans les rues, l'animation est intense. Les militaires en uniforme côtoient les Kurdes en tenue traditionnelle. Je croise des hommes aux pantalons bouffants kakis, au blouson pris dans une large ceinture multicolore et au turban rouge et blanc, pesh-mergas de la tribu de Barzani venus faire des achats, des emplettes... Ils peuvent pénétrer en Iran sans problème, mais désarmés.

A l'extrémité du village, un convoi de Land-Rover avec quelques têtes enturbannées de rouge et de blanc... Le stationnement est discret, juste devant le poste de police. Le Chah veut bien aider les Kurdes, mais sans agir d'une manière trop ostentatoire ! Land-Rover bourrés de lampes à pétrole, couvertures, savons, cordes, boîtes de médicaments, jerricans d'essence ! Assemblage hétéroclite... Bric à brac amoncelé à la va-vite... On achète à tour de bras, à Khané !

Si les bijoutiers et les marchands de transistors ne font plus fortune, les épiciers du bazar, les vendeurs de couvertures, d'articles ménagers et les pompistes, s'enrichissent outrageusement.

En plus de l'aide officielle, les Kurdes dévalisent les boutiques. Besoin sécurisant que connaissent tous les pays traversant une crise grave. En Italie, en France, les stocks de sucre, d'huile, de savon ont été dévalisés pour moins que cela !

Mon mentor discute longuement avec un Kurde, puis se dirige vers le poste de police. Je reconstitue son itinéraire : il va rendre visite au représentant de la SAVAC du coin et lui annoncer qu'un cinéaste français nommé Emmanuel Braquet se rend chez Barzani. Puis, avant de donner le dernier feu vert, va téléphoner à Téhéran pour vérifier les renseignements me concernant. Les agents de la SAVAC n'ont aucune confiance entre eux ! Une fois ces différents renseignements corroborés, coup de téléphone au poste frontière iranien, à quinze kilomètres pour prévenir qu'une voiture, en plus des pesh-mergas, aura comme passager un « voyageur clandestin » !

Mon guide ressort. Une poignée de main, son rôle est terminé.

Un autre gros pesh-merga, le chef du convoi sans doute, moustachu à plaisir, yeux lumineusement bleus, vient me serrer la main avec un large sourire. Je m'incrûte à l'arrière d'un véhicule, assis sur un jerrican d'essence avec comme dossier un sac de farine... Coup de démarreur... pas très concluant... Deuxième coup de démarreur... le moteur tourne, hoquète, puis prend un rythme normal après quelques ratés... Les dernières maisons de Khané s'estompent... Les premières pentes apparaissent... Lacets interminables, vue imprenable de mon « fauteuil » sur les chaînes de montagnes aux sommets encore enneigés... Merveilleuse neige protectrice qui immobilise les convois militaires et



La fuite désespérée sur des pistes boueuses...

retient dans leurs fortifications les hommes du désert peu habitués au rude hiver kurde.

Depuis un mois les pourparlers sont rompus entre Barzani et Bagdad, mais la neige empêchait une véritable reprise des combats. Maintenant elle fond et j'arrive au bon « moment », aux premiers beaux jours !

Nous franchissons un premier col. A moins de cent mètres, j'aperçois les grosses batteries iraniennes dirigées sur l'Irak... Partout, des blockhaus, des abris bétonnés, des canons de mitrailleuses qui dépassent. Un quart d'heure plus tard, à la sortie d'un virage, le fort iranien. L'ultime point avancé de l'Empire Perse. Aucun contrôle. Un geste nonchalant du douanier réfugié sous sa guérite. Il fait froid et il pleut ! Deux raisons suffisantes pour éviter de vérifier si je suis bien l'homme que le poste de Khané luia signalé. Du moment qu'il n'y a qu'un Européen dans le « Land », je ne peux être que celui-là ! Logique inattaquable !

Arrêt brusque... La piste est sérieusement endommagée par les pluies et par la récente fonte des neiges. Une dizaine d'hommes, dans le no mans' land, dégagent de gros cailloux qui en rendent une partie impraticable. Aucun bulldozer ou « sky-scrapers ». Sous le ciel maussade, des pelles, des pioches, des mains enlèvent, arrachent, jettent, entassent,



Institut kurde de Paris

tassent, façonnent, arrangent... Visages fouettés par la pluie, mouillés de sueur. Mais qu'importe la pluie, la sueur. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, cette piste doit être praticable. La boue, les pierres, on peut toujours leur donner une structure différente... L'homme doit vaincre, quelle que soit sa peine, les fantaisies de la nature...

Un gros camion bariolé bloque le chemin. Sans crabot, privé de pneus adaptés à la nature du terrain, dépourvu d'équipements spéciaux, le chauffeur a voulu franchir cette traînée de boue et de caillasses. Une partie du talus s'est effondrée sous le poids du véhicule. Deux roues bloquées dans le fossé patinent désespérément. Notre convoi est immobilisé. Des hommes descendent des voitures, poussent, tirent... Rien à faire. Alors le chauffeur commence à décharger son matériel, uniquement les jerricans d'essence. Pour faciliter l'écoulement du trafic, des ouvriers aplanissent la piste entre l'arrière du camion et le flanc de la colline. En alternant les sens, une seule Land-Rover peut passer. Il faudra attendre la venue d'un tracteur pour libérer la voie et remettre le camion sur roues. Quant aux bidons d'essence sagement empilés dans le champ voisin, ils arborent fièrement le Lion impérial sur leur tôle.

Le lion, symbole du courage et de la force de la Perse de Darius et Cyrus, est l'emblème de l'Iran actuel. Un emblème que l'Iran aura de plus en plus de mal à assumer depuis le 5 mars 1975, date à laquelle l'empereur s'est réconcilié avec le vice-président d'Irak, Saddam Hussein, en embrassant ce dernier devant toutes les télévisions du monde, signant ainsi l'arrêt de mort de cette révolte kurde dont il avait encouragé la reprise un an auparavant.

Et si actuellement les relations sont excellentes - mais deux requins peuvent-ils longtemps frayer dans les mêmes eaux ? - , comme à l'époque où l'Irak était un royaume et bénéficiait au même titre que l'Iran de la manne américaine, il n'en a pas été de même depuis la chute du Roi Fayçal et de Nouri Saïd en 1958. Les Kurdes ont fait les frais d'une opération de marchands de tapis. Moyennant la libre circulation de ses pétroliers sur le Chott el Arab et le renoncement des visées irakiennes sur la province perse du Koristan, le Chah devait en contrepartie fermer ses frontières aux Kurdes, et cesser tout soutien... Ce qui fut accompli dans les heures suivant cet accord.

Mais les intérêts formidables en jeu, les différences trop accentuées entre un régime socialiste porté à bout de bras par l'URSS et un gouvernement autocratique soutenu par les U.S.A., les rivalités économiques inéluctables pourraient très vite rendre caduc un traité où



chacun se demande qui dupera l'autre.

Et, avant ce baiser de Juda, ces deux pays ont été souvent au bord de la guerre. Seuls leurs maîtres russes et américains avaient réussi à les tenir en laisse.

J'avais rencontré en 1967 le chef d'état-major général de l'armée iranienne, le général Aryana. Pittoresque personnage, petit, carrure de lutteur, allure de taureau avec sa tête directement vissée sur les épaules. Un dur, formé à Saint-Cyr. Son idée : attaquer l'Irak et prendre Le Caire... Mais, à la première alerte sérieuse, les convois de blindés tombent tous en panne d'essence et s'immobilisent le long des pistes ! Le service de ravitaillement ne suit plus et les stocks militaires sont vides ! Si Bagdad avait su !... C'en était fait de l'Iran et de son régime et de son empereur ! Le général Aryana a été limogé dans les vingt-quatre heures. Certains affirment que son trop virulent nationalisme fut la cause de sa disgrâce.

Neuf ans se sont écoulés depuis cette époque, et maintenant l'armée iranienne est constamment sur le pied de guerre. Un tel épisode ne risque plus de se reproduire. Le Chah s'est aussi emparé dans ce domaine de tous les leviers de commande et les généraux ne sont plus que de simples exécutants. Révolue la belle époque où son Altesse Impériale ne se risquait à l'extérieur de son palais qu'entourée de ses deux conspirateurs de choc ou supposés tels : Baktyar et Aryana. En les ayant tous les deux ensemble à ses côtés, le Chah avait au moins l'assurance qu'ils ne pouvaient conspirer contre le régime.

L'Empereur a réorganisé de fond en comble l'armée iranienne en consacrant 25% du budget de l'Etat en dépenses militaires, pourcentage moindre que celui de l'Inde pacifique et de l'Égypte défavorisée ! L'Iran peut se permettre cette fantaisie. Le pétrole, qui jaillit à flots, lui offre toutes les possibilités. Trois milliards de dollars cette année ont été investis dans l'achat de « Phantom », de missiles Hawks, de fusées sol-sol, autant d'armements à la pointe de la technique. Et en 1980, avec huit cent cinquante appareils prévus, l'armée de l'air aura plus de chasseurs bombardiers à réaction que n'importe quelle nation de l'OTAN, excepté les USA ! Tout est bon et américain pour faire de cette nation peu belliqueuse, plus fanfaronne que réellement dangereuse, la puissance militaire numéro un du Moyen-Orient, gardienne des intérêts pétroliers anglais et américains dans cette partie du golfe.

Le Chah se croit investi d'une mission divine. Il pense que lui seul peut sauver son peuple du marasme dans lequel il était plongé et, saisi du vertige de la puissance procurée par l'or noir, sombre dans une

mégalo manie s'accroissant au fil des mois. Héritier des fondateurs de l'empire perse, il oppose à l'épis de blé irakien le lion perse, manifestation de l'orgueil d'un pays retrouvé et dont le pétrole doit assurer la résurrection. Or, l'Irak exploite les fabuleux gisements de Kirkouk, Zindjar, Zakho et Khanaquin, qui représentent plus de 80% des cent millions de tonnes produites annuellement. Et les réserves sont illimitées, contrairement à l'Iran. Alors, que fera le Chah à ce moment-là ? Avec une armée devenue la plus puissante d'Orient, et la quatrième du monde, quels que soient les conseils de ses « protecteurs » accepterait-il de constater que la progression de l'Irak s'effectue au détriment de son pays ? Et ne sera-t-il pas tenté d'alimenter, voire même de fomenter une nouvelle insurrection kurde, prétexte à une extension généralisée du conflit ? Et qui pourra sérieusement le retenir ?

De même, qui pourrait nier que la reprise des combats à laquelle j'assiste ralentit considérablement le développement économique de l'Irak, qui doit mobiliser la totalité de son armée, cesser ses investissements, mettre un terme aux multiples projets de mise en valeur du territoire et s'endetter pour plusieurs années auprès du « grand pays frère ».

Mais les préoccupations à court terme l'emportent souvent sur les aspirations lointaines. Et le Chah a cru bon, aujourd'hui, de laisser tomber les Kurdes. Une trahison que ces derniers n'oublieront pas quand se présentera la date du grand règlement.

« Nous savons nous battre militairement, mais nous sommes novices politiquement ; et cette défection nous a prouvé qu'il nous reste beaucoup à apprendre... dans notre candeur, nous n'avions pas prévu de solutions de rechange... nous avons confiance. Cela nous servira de leçon pour l'avenir » m'a déclaré un responsable en serrant ses poings de rage et d'humiliation. « Nous aurions dû nous souvenir que le Chah nous tenait rigueur d'avoir signé un traité de paix en 1970 avec Bagdad, alors que notre lutte lui permettait d'obtenir la prospérité de son pays. Il était furieux à cette époque... Il nous a rendu la monnaie, maintenant nous sommes quittes » surenchérit-il.

Et il est vrai que les relations ne furent pas toujours au beau fixe entre le Chah et ses « frères kurdes », « les meilleurs fils de la race aryenne », comme il se plaît à les nommer.

Lorsque l'actuel souverain, Mohamed Reza Palavi, roi des rois et protecteur de la race aryenne - tel est son titre officiel - monte sur le trône, il trouve un pays démantelé. Son père, Reza, le fondateur de l'Iran moderne, a été mis sur la touche par les Anglais qui ne lui pardonnent pas ses prises de positions en faveur de l'Allemagne

hitlérienne. Envoyé en exil, il ne reviendra plus. Le fils de dix-neuf ans hérite d'un beau palais et d'un pays au bord de la catastrophe, de la désagrégation. Les tribus du Sud sont en rébellion et l'Armée Rouge occupe le Nord, conséquence d'un traité stipulant que l'URSS aurait le droit de s'ingérer dans les affaires intérieures de l'Iran et d'intervenir militairement si ce pays s'avérait incapable de repousser un danger menaçant l'URSS dans ses intérêts et sa sécurité. La présence des troupes britanniques offrent ce prétexte. Une république d'Azerbaïdjan se crée, contrôlée par les Soviets.

Pour ne pas être en reste, les Kurdes fondent la république de Mahabad en 1946, toujours avec l'assentiment de Staline. Une république sérieuse avec son président, sa radio, sa monnaie, ses timbres. Ce sera la seule république kurde ayant existé. Elle ne dure qu'un an. Staline, sur une mise en garde sévère des Américains, évacue les territoires occupés à condition d'obtenir des concessions pétrolières.

L'accord conclu, les Soviétiques laissent froidement tomber Tabriz et Mahabad. L'armée iranienne mate la rébellion. Les chefs kurdes, dont le président Mohamed Quazi, sont pendus. Quant à Barzani, général de l'armée républicaine, il est contraint de s'enfuir avec 1.500 hommes. Poursuivi par les Iraniens, par les Irakiens et par les forces turques, il traverse ces trois territoires, perd les deux tiers de ses hommes, franchit par une nuit glaciale l'Amou-Daïra à la nage et se réfugie en URSS. Une longue marche, aussi dramatique que celle de Mao, semée d'embûches...

Mais l'enjeu, à cette période du XXe siècle, apparaît dérisoire, face aux intérêts immenses et inconnus qu'offre le devenir de la Chine... Alors, Barzani ne bénéficiera point de la publicité accordée à Mao-Tsé-Tung. Les Kurdes, décidément, ne savent pas tirer profit des situations ! Douze ans d'exil pour l'indomptable chef... Après l'avoir soutenu, puis abandonné contre le pétrole, les Soviétiques ne pouvaient décemment pas le livrer ! Leur image de marque aurait été ternie.

Dès le renversement du régent Abdulillah et de Nouri Saïd, en 1958, Mollah Mustapha Barzani retourne dans son pays et prend la direction du Parti Démocratique du Kurdistan, qu'il avait fondé en 1946 lorsqu'il gouvernait l'armée de l'éphémère République de Mahabad.

Cette ville, brève capitale d'une république avortée, nous l'avons visitée. Ecrasée sous le soleil, baignant dans une torpeur moite, je me suis demandé qu'est-ce qu'elle allait pouvoir nous offrir... Les charmes des bazars, la mélodie de la flûte d'un ânier, le regard plein de bonté d'un "sage"... Et puis, un soir, Mahabad explosa au rythme hallucinant



de la musique saccadée de la secte des Derviches en transes. La chance sait se donner aux voyageurs épris de curiosité.

Les Derviches veulent rejoindre Ali, gendre du prophète Mahomet, en recourant à des pratiques d'auto-mutilation et en transcendant les douleurs infligées, seul moyen pour être digne de communiquer avec Ali...

Que vous décrire de plus ? Il faudrait pour qu'un esprit occidental, - trop imprégné de rationalisme avec le refus du merveilleux, du rêve que cela implique - puisse accepter ces scènes incroyables, remonter aux sources de la religion musulmane, en expliquer les schismes, en décortiquer les divisions, en apprécier les hérésies... Je n'ai pas écrit ce livre dans ce but ; alors, tournons la page ensemble...

Des jours heureux s'annoncent enfin ! La jeune république proclame dans sa nouvelle constitution des droits égaux pour les Arabes et les Kurdes ; et Kassem, tombeur des princes hachémites, manifeste une grande compréhension envers les revendications du général Barzani. La paix, l'autonomie, la fin d'un long tunnel !... Hélas, la consolidation du régime de Kassem entraîne la rupture avec les Kurdes... Interdiction de la presse, du P.D.K., de la radio kurde. Le 11 novembre 1961, la guerre éclate... Elle durera dix ans, avec ses aléas, ses revirements de situation, ses trêves... Chaque nouveau régime demande un cessez-le-feu.

Et, après quelques semaines de négociations rompues, reprise des combats... Kassem, Aref, Bazzaz, Aref II ont disparu... Ils appartiennent au néant... La guerre continue ! Même rigueur que la précédente : bombardements des populations civiles, napalm, obus au phosphore... Détruire, tuer, briser par le fer et le feu... Briser des vies, briser les espérances... Qu'importe ici deux millions de vies humaines, pourvu que les Arabes gardent un pétrole qui ne leur appartient pas ! Ni historiquement, ni géographiquement.

Un journaliste français, un seul à ma connaissance, René Mauriès, a vécu ces combats, cette période, durant sept mois. Il en a tiré un ouvrage fort, charpenté, musclé... Un livre de cœur et d'intelligence. Il a plus fait pour la cause kurde avec ce livre, qui se lit comme un roman, que tous les ouvrages à prétention socio-politico-philosophique qui ont été écrit avant et après lui ! Toute cette guerre, causes, conséquences, actions militaires et diplomatiques y sont minutieusement décrites. Les horreurs perpétrées par le gouvernement de Bagdad, les massacres, les bombardements de villages, les exécutions de civils, le génocide... Les Kurdes perdent plus de 200.000 hommes, femmes, enfants, la plupart des civils, victimes avant tout des bombardements...



Plus de 10% du peuple kurde a payé ainsi de sa vie la folie sanglante des dirigeants du parti Baas au pouvoir. 10% d'un peuple ! C'est énorme... Notre pouvoir d'imagination vacille. Un mort, cela ne retient pas l'attention... Dix morts, voilà qui suscite la curiosité... Cent morts, catastrophe nationale... 200.000 morts... Il y a dans ce chiffre tellement d'exagération en soi qu'on arrive même plus à en prendre conscience !

A la même époque, au Viet-Nam, une autre guerre, aussi injuste. Bombardements, cadavres, prisonniers... Chaque jour à la « Une » dans les journaux, à la radio, à la télé. Immense feuilleton dont on peut suivre certains combats en direct ou en légers différés... La conscience universelle charge à grands coups de trompettes de Jéricho pour ébranler les murailles américaines ! Et des détails complaisamment décrits dans les horreurs... A sens unique bien sûr... Horreurs américaines. Tortures américaines. Exécution des civils par les Américains... L'opprobre générale s'ajoutant à une lassitude bien naturelle, les Américains partent enfin !

Les autres en face étaient des purs, des martyrs du XXe siècle, quand ils mouraient ! Ils ne faisaient qu'envahir un pays dont le tort était de ne pas vouloir vivre suivant les normes du paradis communiste, et qui, trop faible pour résister, avait fait appel aux USA. Péchés mortels que de refuser le paradis sur terre !

Alors, l'orchestre rouge a bien manipulé l'opinion... Quelle force que les rouages rouges. Infiltrés partout, ils arrivent à faire de n'importe quel brave type, sur les thèmes classiques de liberté, dignité du travailleur... un adhérent inconscient en puissance au plus vaste système de coercition mis en place par l'homme !

Pendant ce temps, deux cent mille hommes et femmes du Kurdistan mouraient en silence, oubliés de l'histoire, du reste du monde, sacrifiés aux intérêts... même pas supérieurs ! La liberté, eux, ils n'y ont pas droit. Le respect, la dignité non plus peut-être !

Ho ! les orchestres rouges, les tam-tams bien sonores si soucieux du droit du nègre, du jaune, du rouge, du métissé, du bigarré - et vous avez raison - pourquoi pas le Kurde ? Pourquoi au Kurdistan on ne bénéficie pas aussi de votre indulgence, de votre sympathie ? Vous ne répondez pas. Vous ne savez pas. Vous éludez la question. Bon, je vais vous le dire... Parce que l'URSS, la sainte mère patrie, fournit à l'Irak les armes nécessaires pour exterminer le peuple kurde, et qu'elle les livre en sachant très bien leur emploi. Ce sont les bombes russes, les avions russes, les chars russes, les gaz toxiques russes, les mortiers russes, les mitraillettes russes qui mutilent, déchiquètent,

broyent, transpercent tout ce qui se trouve sur leur passage : hommes, enfants, troupeaux, récoltes, maisons...

Alors, l'orchestre rouge, on accuse un petit flottement ! Grandes consciences humanitaires qui excellent dans la sensibilité, si prompte à ameuter les foules, à clamer l'indignation... Je n'entends même pas un filet de voix ! Rien. Les martyrs ne vous intéressent pas s'ils ne sont pas sacrifiés à votre cause ? Votre silence, quel dommage pour votre image de marque.

Maintenant, le drame est consommé. Et qui se souvient ? Grâce aux livraisons russes et à la trahison de l'Iran, les Kurdes ont renoncé. Et vous avez eu bien raison de vous taire ! Ça vous a épargné l'humiliation d'une défaite verbale... Et, quitte à embrasser une cause, autant savoir que vous ferez partie des vainqueurs... Mais j'attends demain, quand l'URSS changera son fusil d'épaule, car les embrassades entre l'Iran et l'Irak, avec la bénédiction de l'Arabie Séoudite et de l'Egypte, avec les USA en arrière plan, contre quels intérêts sont-elles dirigées ? Mais contre l'URSS bien sûr !... et les Russes ont eu bien trop de mal à mettre un pied en Orient, à posséder des privilèges quant à l'exploitation du pétrole de Kirkuk pour les abandonner à la fantaisie de tyranneaux ou de roitelets. Les mêmes effets engendrant les mêmes causes, d'ici qu'ils subventionnent et soutiennent une nouvelle révolte kurde, il n'y a qu'un pas et il n'est pas nécessaire de pousser trop loin l'extrapolation pour imaginer une telle situation...

Alors là, qu'est-ce que je vais entendre ! Radio, télé, journaux... Toute la « gôche » mobilisée en faveur d'un peuple opprimé... Gueules faussement accablées, voix cassées par l'émotion, larmes de crocodile à l'œil...

Et si c'est une condition sine qua non, je hurlerai avec vous. J'aurai, pour l'avoir vécu, la certitude de me trouver du bon côté de la barrière ... et je serai enfin dans le camp des vainqueurs ! Tant pis si nos motivations sont d'ordres différents, seule compte la finalité de notre action.

IV

UNE GUERRE NON SOUHAITÉE

Bagdad, tu m'as fait peur...

A peine arrivé en territoire kurde, tu as réussi à créer ma première frayeur de guerre.

Un homme se dresse brusquement de derrière un taillis. Geste impératif. Arrêt immédiat de la Land Rover... Saut en catastrophe. Un guetteur me fait signe de rester allongé au bord du fossé, à l'abri des fourrés... Il me désigne un point brillant dans le ciel maintenant dégagé. Très haut, encore plus haut que les aigles et que les sommets enneigés qui nous entourent, l'avion rode... Gibier à la recherche de sa proie... S'il pousse quelques kilomètres plus loin, il risque de violer l'espace iranien et de tomber sur les formidables batteries iraniennes. Mais là, aucun risque ! Les seules D.C.A. que possèdent les Kurdes ont été disposées plus bas, vers les centres importants, vers Naoperdan, le quartier général de la révolution. Le trait lumineux s'éloigne. Aucune proie à se mettre sous l'aile ! Aucune vie sur la voie Hamilton... A peine disparu derrière les crêtes, tout s'anime. Un groupe de peshmergas sort d'un abri creusé en contre-bas du talus. Deux camions nous croisent, direction : l'Iran. Notre chauffeur conduit vite, trop vite ! Frissons dans le dos devant la manière très particulière d'aborder les virages mal dessinés de la voie Hamilton... Quel nom ! Ça vous a un air de Verdun avec sa Voie Sacrée.

Cet ingénieur anglais se doutait-il de l'importance stratégique que

prendrait un jour sa construction chargée de relier l'Iran, riche en pétrole, au Willayet de Mossoul, dans lequel on venait de découvrir les gisements actuels ? Cette mauvaise route est le poumon permettant aux Kurdes de ne pas périr asphyxiés, en assurant le ravitaillement, le passage des munitions, la livraison des armes, l'essence et le transit des grands blessés.

Woh !

Barzani ne remettra jamais en question la possession de ce minuscule ruban d'asphalte. En 1968, des rebelles kurdes iraniens, après avoir commis une série d'attentats contre les représentants de l'autorité impériale, étaient venus se réfugier auprès de leurs frères d'Irak, alors en pleine guerre. Le Chah les réclama et menaça de fermer la frontière. Affreux dilemme pour Barzani qui dut s'exécuter. Cette année-là, huit pendus furent le prix de cette voie Hamilton qui a causé bien d'autres morts... Le geste du général provoqua quelques remous au sein de l'équipe du P.D.K.

Une méchante route parsemée de nids de poules qui soumettent les pneus à rude épreuve, fatiguent les cardans et épuisent les voyageurs ! Deux véhicules tiennent à peine de front, mais se croisent à toute vitesse, ce qui me paraît être une grande folie ! Notre Land n'est plus de la première jeunesse. Le chauffeur doit effectuer trois tours de volant pour négocier chaque virage et chaque fois remettre la voiture dans le droit chemin au risque de prendre des raccourcis imprévus et fatals ! A chaque croisement d'un autre véhicule, je me raidis, freine désespérément sur une pédale imaginaire... et ça passe malgré tout ! Tous les camions sont recouverts de bâches, de vieux sacs en toile de jute... Les jeeps, les voitures particulières, enduites de boue séchée. Elle s'enlèvera à la première pluie et le travail sera à refaire. La patience kurde est infinie !

Dans la cabine du véhicule, des franges aux dominantes rouges, jaunes et vertes entourent le pare-brise, créant une ambiance plutôt gaie. Une photo de Mollah Mustapha voisine avec celle d'une fille aux seins nus et lourds ! Le chauffeur conduit nonchalamment avec de grands sourires lorsqu'il voit mon appréhension se dessiner sur mon visage. Je dois en effet faire une sale gueule !

Au fur et à mesure que nous descendons vers Naoperdan, le trafic s'accroît. Aux quelques rares jeeps et camions rencontrés s'ajoutent des hordes de piétons, des ânes, des cyclistes. A la sortie d'un village, une barrière pour un contrôle... Toujours une frêle barrière de peuplier, l'arbre national. Cet arrêt me permet de détailler ce qui se passe autour de moi. De chaque côté de la rue, des échoppes de commerçants,

CAP 1511 - Avenue de la République - Verdun

des maisons de thé. Sous les auvents en carton et paille des hommes discutent à l'infini, prêts à courir vers les abris dissimulés sous les arbres. Tous en armes, plusieurs cartouchières ajustées autour de la taille ou en diagonale. Dans un renforcement, une grosse mitrailleuse lourde impossible à distinguer, protégée par les rochers. Sans doute une « Douchka » prise aux Irakiens lors de la dernière guerre... Aucune efficacité au-delà de 3.000 mètres. Sur le toit de la dernière maison, deux guetteurs... Toute mort vient du ciel.

... Chouman... 5 kilomètres.

Le panneau jaune permet de me situer. Si ce que j'ai lu sur les cartes est précis, nous devons approcher du dernier village avant le grand quartier général de la révolution kurde.

Dès l'entrée de l'agglomération, la voiture se fraie un chemin à grand peine malgré les coups de klaxon désespérés. Des centaines et des centaines d'hommes circulent dans les rues, en calèches, à pied, sur des charrettes... Vieux, jeunes, hommes mûrs, turbans rouges, turbans noirs, ceintures multicolores, pantalons à rayures blanches et rouges, uniformes plus stricts, kaki, des pesh-mergas orthodoxes dans le port du costume militaire. Un monde s'agite, fourmille devant les éventails des marchands de fruits, de sirops, de limonades, les coiffeurs...

Les boutiques, des grands parallépipèdes rectangles au cœur desquels on a découpé des carrés de trois mètres sur trois. Magasins de luxe à côté des maisons en torchis et paille, avec des portes en carton rigide. Impression d'avoir remonté le cours du temps, d'avoir échappé à notre siècle, quelques minutes, quelques secondes... Une fois dans la vie, quel privilège !

L'Orient m'a toujours fasciné. Il m'a permis ce retour en arrière, cette reconstitution d'une époque révolue, cette cristallisation d'une période d'histoire... Harems, flibustiers, toutes les images de mon enfance défilent devant moi en contemplant la grand'rue de Chouman.

L'Orient, ça grouille, ça pullule !

Durant des dizaines et des dizaines de kilomètres vous ne rencontrez âme qui vive, et puis, un village, un bazar... Alors, la tempête vous emporte. Les cris, le hurlement des radios, les douces mélodies sollicitent le tympan, pendant que mille senteurs, mille puanteurs agressent votre odorat !

Une foule bariolée vous entraîne de boutique en boutique. Il faut se laisser faire, se perdre dans le flux et le reflux d'une marée humaine... Et puis, vous sortez du bazar, du village, et rien ! Plus rien !



Sinon des étendues désertiques, de pierres, de mauvaises herbes, de sable et de chardons. Plus rien que l'aveuglante lumière blanche... Il suffit de retourner un peu sur ses pas, de faire cent mètres pour s'apercevoir que l'on n'a pas été victime d'un mirage. Pour toutes ces sensations j'aime l'Orient, sa crasse, sa lumière, ses odeurs, sa vie et le silence de ses déserts.

Là, à Chouman, tout est multiplié par cent, par mille ! Magie célèbre de l'Orient... Envoûtement... Hommes en armes, hommes en guerre, ils se dirigent tous vers les centres d'enrôlement disséminés un peu partout dans le pays kurde pour répondre encore une fois à l'appel du vieux chef charismatique... Le mariage non consommé donne lieu à une rupture plutôt fracassante !

L'autonomie imposée par Bagdad, à sens unique, inscrite dans le traité de 1970, n'est pas celle que prévoient les Kurdes. Elle ne leur garantit rien de fondamental. Rien qui puisse leur donner la certitude d'une reconnaissance de leur existence. Dès les premières réticences, l'agneau arabe s'est transformé en loup, montrant sa duplicité, son désir de tromper encore une fois le peuple kurde.

Aux exigences de Barzani, qui s'en tenait au traité de paix de 1970, Bagdad, assuré de l'appui massif et inconditionnel de l'URSS, réplique par des exigences contraires, en une surenchère constante, la dernière étant que les pesh-mergas de Barzani soient versés dans les unités régulières irakiennes et disséminés dans tout le pays ! C'était vraiment rechercher la guerre. Comment les chefs kurdes pouvaient-ils accepter de mettre à la disposition de Bagdad la seule force qui puisse garantir leur existence ! Pourquoi ne pas venir pieds et mains liés s'immoler en holocauste aux grands rêves chimériques du panarabisme outrancieusement nationaliste du parti baasiste ? Le vieux chef, une fois encore s'est adressé à son peuple, en termes simples, directs, sans phraséologie... Il n'est pas bavard, Barzani. Il ne livre pas sa pensée. « Oui », « Non »... Ce manque de prolixité lui a déjà valu des échecs... A cause de ces restrictions, Ibrahim Ahmed, l'ancien secrétaire du P.D.K., l'avait quitté lors de la dernière guerre. Il a maintenant rejoint le P.D.K., regrettant son geste, mais avouant que le « mutisme de Barzani n'est pas facile à interpréter... ».

Et, encore une fois, sur les vieux thèmes mobilisateurs de l'idée de nation, de la défense de la patrie kurde, un peuple entier s'est levé comme il ne l'avait jamais fait auparavant...

Nation, patrie, race...

Qu'est-ce donc cette révolution qui ne mentionne pas d'Interna-



Institut Kurde de Paris



Institut kurde de Paris

tionale ? Cette révolution qui veut bouleverser les structures sociales, briser les pouvoirs féodaux des grands seigneurs, sans détruire l'âme d'un peuple ? La patrie, ça fait sourire... Un petit air rétro, pas à la mode... Ces mêmes intellectuels, qui admirent le combat des Kurdes, dénigrent et se gaussent de ce mot lorsqu'il est employé chez nous ! Quel paradoxe ! Ils s'imaginent peut-être que c'est au nom d'une révolution, dont le sens lui échappe, que le paysan kurde quitte sa femme, son foyer, et reprend le chemin du maquis, identique au chemin de 1961-1970 ? Révolution populaire, certes, qui mobilise tous les cœurs, tous les esprits et les vieux fusils d'il y a trente ans... Tout est ressorti pour cette nouvelle guerre... Les armes soigneusement cachées dans les silos à blé, enterrées sous les arbres, au creux des rochers.

La route est difficilement praticable. La foule est dense. 7 km séparent Chouman de Naoperdan. 7 km où le chauffeur déambule, gymkhanase entre un va-et-vient de vieux autobus, de camions antédiluviens, qui ont eu, autrefois, une jeunesse. Mais il y a bien longtemps ! Pourtant, ils tiennent encore debout.

Nous longeons la rivière, déferlement boueux à cause de la fonte des neiges et des pluies incessantes de ces derniers jours. Nous venons d'éviter un âne bramant désespérément au milieu de la chaussée, lorsque Naoperdan apparaît enfin !

Quoi ? C'est donc cela le Q.G. de la révolution ? Rien que cela, un petit village sans personnalité, coincé entre les montagnes et le torrent, sans bazar, sans rue étroite, avec seulement une petite place entourée de bâtiments moitié en terre, moitié en dur et prolongée par quelques bâtisses blanchies à la chaux. Un endroit à la vue de tous, pas mystérieux pour un sou ! Aucun nid d'aigles imprenable !

Une grosse Dodge Impala stationne devant une baraque à auvent. Deux Land Rover sont garées un peu plus loin. Tout autour de la place, devant chaque maison, des gardiens. Une porte s'ouvre. Un homme en sort, attaché-case à la main, costume traditionnel, lunettes. L'attaché-case le classe dans la catégorie « jeune cadre dynamique et entreprenant ». Le costume, lui, efface cette première impression. Mais pourquoi ne porterait-on pas une serviette avec un vêtement kurde ? Question d'habitude !

La sentinelle esquisse un semblant de garde-à-vous. L'homme serre quelques mains et s'engouffre dans une « Land » qui démarre aussitôt. Un jeune garçon passe entre les bâtiments avec un plateau de thé... Cinq heures... Five o'clock, gentleman ! Quelques restes de la présence anglaise ?

Une fois de plus, mes bagages changent de voitures et s'entassent dans le coffre de la rutilante Dodge Impala, d'un beau rouge agressif !

- Bienvenue au Kurdistan, Monsieur Braquet.

Il est jeune mon nouveau guide, imberbe, binoclard, cheveux extrêmement courts, très distingué, style Oxford ou Cambridge. Ah, ces Anglais dont on imite si bien le style !

Il est tout sourire aussi !

- Mon nom est Hossein... Je suis un adjoint de Darah Tawfik. Je suis chargé de vous accueillir et de vous aider à réaliser votre programme.

- Vous parlez bien anglais, où l'avez-vous appris ?

- A Bagdad, je suis licencié en anglais... Mais j'ai rejoint la révolution voici quinze jours, juste avant que la guerre ne reprenne. Tous mes amis ont fait de même. Si vous voulez rencontrer Kak Darah ?...

Dans une minuscule salle, assis derrière un bureau, le chef de l'information, chargé de faire connaître à l'opinion internationale cette guerre et le pourquoi de la reprise des combats. Darah Tawfik, tête d'empereur romain empâté, un embonpoint respectable, regard direct... L'ancien directeur de « Al Taaki », seul journal kurde paraissant à Bagdad, s'est mis à la disposition de la révolution après avoir pris un congé illimité ! Lui aussi a choisi son camp :

- Vous voyez, une vie dorée m'attendait dans la collaboration avec les Arabes, mais tout le monde n'est pas comme moi. Il y a toujours des traîtres parmi nous, des « djachs », des « bourricots ». Mon journal a été repris par les frères Akraoui, deux Kurdes de Bagdad. Ils avaient soif d'être connus, alors, ils ont préféré l'argent et la vie facile à la lutte... Mais plus personne n'achète le journal ; les Kurdes de Bagdad savent qu'il est aux ordres du gouvernement et c'est là leur moyen de nous prouver leur soutien...

Derrière le bureau, sur le mur, une photo de Barzani. Le portrait du général surveille cette pièce. Même figé sur un morceau de papier, Mollah Mustapha a une présence étonnante. Je ne peux pas m'empêcher de lui jeter un regard de temps en temps... Sur le bureau, des dossiers s'accumulent. Des chaises vides, alignées contre un mur, attendent les visiteurs. Une lampe à pétrole diffuse une lumière blafarde. Le téléphone sonne. Conversation rapide. Avec ces téléphones de campagne les rebelles tiennent les Irakiens en échec. Sur des kilomètres de distance, des fils se relient les uns aux autres, s'enchevêtrent, tissent leur toile d'araignée et surtout, ils fonctionnent bien ! Je m'en suis aperçu tout au long de mon séjour. Darah Tawfik se lève, me tend la main :

Beau regard

- Excusez-moi, Idriss - Barzani - m'appelle pour une réunion du Comité Central. Je vous reverrai tout à l'heure. Hossein va vous conduire à votre hôtel. Vous retrouverez quelques confrères. Encore une fois, excusez-moi. I am sorry, à bientôt.

L'hôtel a été abandonné par les Irakiens qui y logeaient ! Récupéré par les Kurdes, il se trouve à 15 km de Naoperdan, en retrait de la voie Hamilton.

L'obscurité tombe lorsque je repasse à Chouman. Des lampes à pétrole diffusent leur lumière vacillante dans les échoppes qui ne possèdent pas l'électricité. La cité est éclairée comme en plein jour. Aucune précaution particulière sinon des guetteurs répartis sur les toits aux différents secteurs de la ville. La guerre débute. L'aviation irakienne n'a pas encore fait preuve d'une grande activité :

- Attendez qu'il fasse beau, Mister Braquet, et vous verrez alors comment ils procèdent ces salopards de baasistes... Tout ce qu'ils peuvent bombarder avec impunité, ils le bombardent... On a eu de la chance, il fait trop mauvais, les nuages sont trop bas et ici, ils savent que nous avons des D.C.A... Alors, ils n'osent pas descendre au-dessous des nuages. Ils seraient à notre portée... C'est ça le courage des baasistes ! Ils préfèrent nous envoyer les bombes de très haut, lorsqu'ils ne risquent rien. Non, ... Nous avons déjà abattu une dizaine d'avions, des Migs 19 et 21 qui ignoraient l'emplacement de nos mitrailleuses lourdes... Ils croyaient s'amuser, comme avant, comme en 1961, quand nous n'avions rien, vous entendez, rien... Ils jouaient avec nos troupeaux, avec les bergers, avec tout ce qui bougeait... Maintenant, ils devront être plus prudents...

Des simples soldats, des pesh-mergas de base, jusqu'aux plus hauts représentants de ce peuple, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui ait souligné la vaillance de son adversaire, pas un seul !

- Des lâches, ce sont des lâches... Même Israël ne bombarde pas les populations civiles... Méthodes de fascistes...

Du mépris dans la bouche de Hossein. Un mépris qui sort à grand flot. Il n'a que 23 ans, Hossein. Socialiste dans la stricte orthodoxie du P.D.K. Un futur "apparakitch". Si demain on lui demande d'embrasser ses ennemis d'aujourd'hui, il le fera. Il est trop convaincu, trop sectaire, trop enthousiaste et politisé pour agir autrement. En attendant ce jour improbable qui verrait les deux nations sœurs kurde et arabe, il ne cache pas sa haine pour l'agresseur. Mon premier dialogue sérieux avec Hossein ; représente-t-il lui-même ou toute la nation kurde ?

- Cette guerre, dites-le bien, nous ne l'avons pas voulue. Les Arabes



Ismail, guerrier kurde.

nous l'imposent. Nous avons tout fait pour l'éviter. Idriss Barzani s'est rendu à Bagdad pour rencontrer Saddam Hussein. J'étais à Bagdad à ce moment-là. Il a été reçu comme un prince, « Kak » Idriss... Sourires, réceptions, entretiens particuliers avec ce salaud de Hussein. Tout le monde croyait que les négociations allaient reprendre, qu'il y avait une porte de sortie... Et puis, des amis bien placés avertirent Idriss de s'enfuir le plus vite possible... Il a échappé de justesse à la police politique. Quelques heures plus tard, nous perdions notre chef ! Non, on n'a pas voulu cette guerre !

Nous arrivons à l'hôtel, tandis qu'au fond de la percée, là-bas, loin dans la vallée, le soleil bascule lentement dans le désert, s'enfonce dans le sable que n'auraient jamais dû quitter les bédouins pour venir guerroyer ici.

Institut kurde de Paris

V

PREMIÈRE NUIT AU KURDISTAN LIBÉRÉ

Grandes baies vitrées avec une vue imprenable sur la vallée. Petit balcon... Les néons brillent de mille éclats. Comme à Chouman, les précautions ne sont pas de mise. Chaque journaliste a droit à une chambre avec douche froide, et un lit. Je contemple de mon balcon la chute rapide du soleil. Il me tarde de rencontrer mes compagnons de séjour. C'est réconfortant de savoir que d'autres journalistes sont présents. La sensation d'isolement m'est, personnellement, très pénible à supporter. Seul... Ça veut dire quoi : seul ! Qu'on s'est trompé de route, d'époque, de guerre ? Seul... Pour mourir, oui, mais en groupe, on est invulnérable ! A plusieurs, la mort y regarde à deux fois avant de vous surprendre... Il y a toujours quelqu'un pour la voir arriver et la repousser ! Ce soir, des tas d'idées morbides traînent dans ma-tête. Vraiment, je n'ai pas le moral. Et puis, cette ambiance de guerre, ça me fout mal à l'aise. Cette immense foule croisée le long de la route n'est pas là pour faire de la figuration dans la reconstitution d'une vaste fresque historique ! Le charme des visions entrevues s'estompe devant les véritables dangers de la réalité... En groupe, tout à l'heure, ça ira mieux. J'ai toujours pensé qu'il vaut mieux être plusieurs sur une bonne affaire que seul sur une mauvaise !

L'entre-sol reste le dernier salon où l'on causé ! Des canapés, des fauteuils spacieux, un grand tapis épais pas du tout fait-main,

des tables basses sur lesquelles on dépose le thé, et un poêle à pétrole. Hussein m'a à peine laissé le temps de me laver les mains et d'écrire quelques notes. Je dois absolument visiter l'hôtel et surtout connaître l'emplacement de l'abri anti-aérien « dont nous n'avons pas encore eu besoin de nous servir, mais il vaut mieux que vous sachiez où il se trouve... si nécessaire ! ». Il est là, derrière l'hôtel, au fond d'une carrière. De ma chambre, en cas d'alerte, je n'aurai qu'à descendre à l'entresol, traverser le salon et franchir la porte d'accès qui donne sur la cour. Au fond, des sacs de sable entassés. Derrière cette barricade, un trou béant. Je le regarde bien. Je reconstitue le chemin à parcourir. Je compte les marches d'escalier de la porte de sortie jusqu'à la cour, puis de l'entresol au premier étage.

Peu de chance pour qu'un avion bombarde cet hôtel bien en retrait, isolé du quartier général et qui obligerait le pilote, de par la topographie, à voler très bas pour être sûr de l'atteindre, et donc de prendre des risques énormes...

Les fauteuils, à mon retour, sont tous occupés sauf un que je m'attribue aussitôt. Un jeune homme, en face de moi, avec tout un lot d'appareils photo.

- David Graen-Baker : SIPA-Press.

- Emmanuel Braquet : cinéaste.

- Ah, c'est toi...

- ! ? ! ?

- Kak Darah me l'a dit que bientôt tu allais arriver !

- Ah !

- Avant hier, il y avait l'ORTF et une fille de « Sygma », Rosy Rouleau, son mari est journaliste au « Monde ». Il y a aussi une équipe américaine de la NBC. C'est tout.

David, mon nouvel ami, est anglais de nationalité. Il en a aussi le fameux flegme et l'humour ! Il me parle d'Israël, où il se trouvait au mois d'octobre 73.

Uniquement photographe, là où ça bouge, il se doit d'y être. Le problème kurde, il ne le connaissait pas jusqu'à ces derniers jours !

- Quand on m'a dit, il y a la guerre chez les Kurdes, j'ai demandé : c'est où, ça, les Kurdes ?... Et puis je suis venu ! Mourir pour une guerre qui n'est pas la mienne, à la rigueur O.K. ; mais au moins savoir ce qu'on est venu faire là avant d'y risquer sa peau, n'est-ce pas ?

Les journalistes sont bien reçus. Les Kurdes nous entourent. Chaque intéressé au problème kurde représente un article de plus, un film ou des photos en plus, donc une bonne publicité supplémentaire. Oui, les oubliés de l'Histoire veulent se faire connaître, montrer au monde

qu'ils existent, qu'ils survivent dans le but de mieux vivre ! Dès son arrivée à la frontière kurde, le journaliste est pris en charge par la révolution. Déplacements à l'intérieur du pays, logement, restaurant, tout est aux frais de la révolution. Toujours à l'écart, les Kurdes, depuis la fin des guerres coloniales d'Occident, avec la cessation des hostilités entre Israël et les pays arabes et l'agonie du Vietnam et du Cambodge, veulent saisir leur chance ! Enfin, puisqu'il n'y a presque plus de guerre à se mettre sous la dent, on va peut-être pouvoir parler d'eux ! Il faut reconnaître qu'ils n'ont pas été gâtés côté « publicité » malgré leurs nombreux efforts pour monter sur la scène internationale.

Les Kurdes, traités de « chiens enragés » par les Arabes lors du précédent conflit, avaient sollicité la médiation des plus hautes autorités : le Pape, de Gaulle, la Croix-Rouge internationale, U-Thant et l'ONU. Aucune réponse. En désespoir de cause, un « chien enragé », au sens de l'humour très développé, s'adresse à la Société Protectrice des Animaux. Puisqu'aux yeux de Bagdad, les Kurdes étaient des chiens, donc des animaux, nul ne pouvait être mieux placé que cet organisme pour intercéder en leur faveur ! Ce fut l'unique réponse reçue : « Notre Société a pris bonne note de votre triste condition et fera son possible pour que... etc... ».

Cette fois, les « chiens enragés » espèrent bien que la raréfaction des conflits permettra de mobiliser l'attention sur cette guerre du pétrole... et le pétrole, de nos jours, ce n'est pas rien...

Si tout va bien, si le monde se tient tranquille, les journalistes à la recherche du sensationnel vont débarquer ici. Dans ce nouveau décor de massacres, ils vont jubiler ! Ils verront des morts spectaculaires, des visages torturés par la douleur... La mort des autres, on aime ça ! C'est commercial ! Les reportages de guerre, lorsqu'ils sont, ou lorsqu'ils font authentiques, sont les reportages qui « marchent » le mieux. C'est sécurisant la souffrance des autres. On a besoin de ça pour se sentir bien, pour jouir de la vie, de sa toute petite vie !

Hossein me ramène à la réalité. Je remplis un formulaire d'identité :

- Notez vos désirs sur cette autre feuille. Qui vous souhaitez rencontrer. Ce que vous voulez filmer...

A chaque vœu exprimé, Hossein approuve gravement. Il est chargé de coordonner ce programme et sait ce que je peux filmer.

- Les avions abattus : d'accord.

- L'entraînement des pesh-mergas... Mais ce n'est pas possible ! Les pesh-mergas ne s'entraînent pas. Ils savent se servir d'une arme, très jeunes. Quand ils en reçoivent de nouvelles, nous leur expliquons

Goodness gracious!



le fonctionnement très rapidement. Ils comprennent très vite, vous savez... Enfin, si vous le désirez, pour vous, on fera un entraînement !

Complètement désorienté par ma question, Hossein.

- L'arrivée d'un convoi d'armes et de munitions. La prise en charge par les Kurdes de celles-ci et les dépôts.

- C'est interdit. Matériel de guerre. Il faut garder le secret.

- Mais, enfin, Hossein, ce ne sont pas des armes modernes. Les Irakiens savent très bien ce dont vous disposez, ils les connaissent vos DCA...

- Je suis désolé, c'est interdit par Idriss.

- Aller sur le front !

- Oui, d'accord... Dès qu'on pourra vous y mener...

- Un entretien avec le général Barzani.

- Il n'est pas là. On ne sait pas s'il viendra à Naoperdan. Vous savez, il est très prudent. Il ne couche jamais deux fois au même endroit... Il passe ici en coup de vent, alors si on peut vous l'organiser, on le fera. Mais si vous voulez rencontrer Idriss, c'est possible. Et Massoud, aussi, c'est son autre fils. Il y a également la présidente des femmes kurdes... et le président des chrétiens, si vous voulez les rencontrer ?

- Hossein, my friend, je suis ici pour filmer ton peuple en guerre, les chefs, la vie traditionnelle... Ensuite, je ferai le tour des autres personnalités...

- D'accord, d'accord... Après on verra.

- Filmer Chouman, la population.

- Bien, pas de problème.

Puis je reviens au dépôt des armes, au front, à l'entretien avec le général. Je « baratine ». Du sourire à la fausse colère, en passant par le chantage à la publicité...

- Hossein, qu'est-ce que je vais raconter si je ne vais pas sur le front, si je ne vois pas le général et si je ne peux pas me renseigner librement ! Vous devez m'aider. C'est pour vous que je suis là, parce que j'ai choisi votre camp, comme mes confrères. Vos vieilles DCA, qu'est-ce que ça peut vous faire de nous les montrer ? Elles n'ont aucun secret. Et vos dépôts d'armes, les Irakiens ne pourront jamais les situer ! Si vous cachez les dernières fusées ou la bombe atomique, d'accord, mais là, je crois que vous vous trompez en nous refusant ces auto-risations !

A mes côtés, David sourit. Depuis trois jours, il ne cesse de faire le tour des présidents de ceci, chefs de cela... Il m'avait averti avant qu'Hossein ne vienne me proposer son beau catalogue de visites en

tout genre. Merci David ! Sans tes conseils je serais, moi aussi, partant pour ces démarches fastidieuses auprès de personnalités importantes, certes, mais de second plan. J'ai dix-huit jours à passer ici, seulement dix-huit ! Je ne peux pas les perdre en platitudes... Dix-huit jours, dans une vie normale, s'écoulaient sans qu'on y prête attention... Il y en a tellement d'autres qui nous attendent, lorsqu'on a la certitude d'être jeune et que l'éternité nous appartient...

Nous descendons tous ensemble, Hossein, David et moi, à la salle à manger. Je visite les cuisines. Des gamelles immenses remplies d'eau bouent sur des camping-gaz géants. Deux grands fourneaux sont adossés au mur. Un petit cuisinier, maigre comme un Vietnamien et au visage malicieux, officie, soulève un couvercle, rajoute du poivre, goûte une sauce, découpe un oignon... "Kak" Chahaba, l'irremplaçable "Kak" Chahaba, le seul cuisinier que j'ai connu continuant à cuisiner tandis que nous courions vers les abris... Grâce à lui et à ses deux marmites, nous nous sommes régalés à chaque repas. Quand un plat mijote, impossible de le déloger de ses fourneaux ! En dépit des alertes, il refuse de s'abriter et reste accroupi dans sa cuisine, sous une table, avec un œil sur les bassines et l'autre sur les fourneaux... Belle conscience professionnelle ! Le repas est toujours simple : riz, oignons, ragoût de pommes de terre avec quelques morceaux de moutons.

Pour manger, tous les hommes ont gardé leurs armes à leurs côtés. Ils ne s'en séparent jamais... Fusils tchèques « Brno », « Klachnikovs » russes fabriquées sous licence chinoise. Les gradés, les fonctionnaires de la révolution portent des pistolets de toutes marques : « Astra », « Beretta », « Mauser »... Il y a beaucoup de pistolets dans notre résidence ! Mais l'hôtel n'est pas assez grand pour contenir les personnalités de la révolution. Le paysan kurde, lui, couche dehors, sous une couverture ou sous un auvent de maison de thé... Les paysans sont habitués à ces difficiles conditions de vie.

Après le repas, nous retournons au salon. Il est sept heures et seule la voix du speaker de « Radio Kurdistan » s'élève au milieu du groupe d'hommes, qui, penchés en avant vers le poste transistor, voudraient pouvoir y coller leurs oreilles... Voix au pouvoir incantatoire, rauque, hachée. La voix de la guerre, la voix de la passion... Silence religieux dans l'hôtel... Plusieurs fois, par la suite, j'ai demandé aux responsables de me conduire à cette radio, de visiter ses installations. Refus systématique. Je crois avoir tout vu, ou presque, de ce qui était visible au Kurdistan, mais cette radio fait partie de l'invisible... Même en proposant,

pour en ignorer le chemin, de m'y laisser guider un bandeau sur les yeux !

- A Bagdad aussi ils l'écoutent... Dans tout l'Irak. Le gouvernement nie cette guerre, ne reconnaît ni ses morts, ni ses prisonniers, alors nous diffusons chaque soir une liste de ceux-ci et du matériel abattu... Comme ça, les familles arabes savent où se trouvent leurs fils disparus et cette guerre devient de plus en plus impopulaire parmi les civils...

- Et vous publiez aussi la liste de vos morts, car je suppose que vous en avez. Il n'y a pas de morts que d'un côté. malheureusement ?

Hossein préfère éluder le sens de ma question. Pour lui, manifestement, les morts ne peuvent être qu'arabes et les pesh-mergas sont invincibles. Comme toutes les radios du monde en temps de guerre, la radio kurde n'annonce que les nouvelles rassurantes et propres à soulever l'enthousiasme d'un peuple, ou sa réprobation devant les atrocités qui ne peuvent qu'intensifier son nationalisme. Une place importante est accordée aux bombardements et aux victoires sur le terrain des pesh-mergas. Mais pas d'intoxication. Si les commentaires sont très orientés, si certaines difficultés sont passées sous silence, les faits sont toujours exacts. J'ai pu le vérifier très souvent par la suite.

Aujourd'hui, satisfaction générale à l'hôtel. Avec leurs vieilles « Douchkas », les servants d'une batterie anti-aérienne ont abattu un « Sukhoy 7 » et un hélicoptère français « Alouette ». Des soldats ont été fait prisonniers : Haqui Ismail, Halim Nemat, Mahdi Shebib, Ali Ramadan ; et quelques mitrailleurs « Diktariovs » récupérés. Dommage pour « l'Alouette » qui prouve bien l'engagement direct de notre matériel sur le front kurde ! Après les nouvelles, beaucoup de commentaires ponctués par de grands gestes et des exclamations... Hossein me traduit... La France est prise à partie. Les Kurdes admettent bien que les Russes soutiennent les Irakiens en leur donnant le matériel nécessaire pour les détruire, mais la politique de mon pays les chagrine. Ils voudraient comprendre notre comportement. La candidature de Giscard d'Estaing les satisfait :

- Si Chaban passe, il continuera la politique pro-arabe du général de Gaulle et de Pompidou. Si Mitterrand passe, ce sera encore pire... C'est très bon pour nous l'élection de Giscard !

Pauvres amis kurdes, la politique et la logique ne vont pas forcément de pair ! Sans y ajouter la raison d'Etat !

La révolution est riche ce soir. Nous avons du whisky...

Ici, rien ne rappelle la guerre sinon les « Klachnikovs », les fusils et l'extinction des feux à dix heures. A partir de cette heure, une seule lampe pour tout l'hôtel... Jusqu'à minuit nous avons discuté





de cette guerre, de ses conséquences, des grandes nations, de la politique de la France et de l'ignorance des peuples pour le combat qui se déroule ici depuis quarante ans !

- On nous oublie, on ne parle jamais de nous, mais pourquoi ? Nous sommes comme les autres peuples, nous voulons vivre libres et en paix avec tout le monde... Nous ne désirons même pas avoir une indépendance mais une autonomie réelle dans le cadre de la république... Et regardez, pour ces exigences minimales ce que nous subissons ! Pourquoi là où d'autres ont réussi à se faire entendre, pourquoi nous nous n'avons pas ce droit à être écoutés et respectés !

Cette impression d'isolement, de laissés pour compte, ronge les esprits kurdes, les démoralise. Lors de mes déplacements, des peshmergas, des femmes kurdes, très belles dans leurs costumes de couleur et de lumière, se sont tournés vers moi, m'ont supplié de dire la vérité, d'informer le monde de ce que j'avais vu ici, des massacres, des bombardements.

Mais informer, cela signifie-t-il pour autant intéresser ou faire prendre conscience d'un problème ? Un article dans un journal, aussi important soit-il, peut-il changer le destin d'un peuple ? Et l'actualité, vue de Naoperdan, ne représente pas le même intérêt une fois parvenue en France ou aux Etats-Unis ou en Allemagne. Les pays occidentaux ont eux aussi leurs problèmes, leurs centres d'intérêt. Les directeurs de journaux doivent en tenir compte pour ne pas voir une vente baisser. Allez parler des Kurdes et de leurs problèmes aux Français le jour du débat sur l'avortement ou d'une grève générale ! C'est une gageure, aucun rédacteur ne s'y risquera. J'essaie de leur expliquer cela. Mais comment faire comprendre à un peuple qui depuis dix ans reçoit des bombes sur la tête que nos sociétés préfèrent discuter du contrôle des naissances et des résultats du tiersé ! Je leur promets malgré tout de faire le maximum d'efforts pour parler d'eux afin de participer pour une toute petite part au déchirement de ce grand voile de silence et de complicité sous lequel disparaît ce peuple écartelé. Sur cette promesse, je suis allé me coucher...

C'était ma première nuit au Kurdistan libre d'Irak.



Institut kurde de Paris

VI

LE TEMPS DES COMLOTS

A huit heures, la lourde Dodge Impala conduite par Omar, vient me chercher - Omar, un des chauffeurs de Barzani, appartient à la petite histoire du Kurdistan. Un des meilleurs tireurs parmi les pesh-mergas, ce qui n'est pas peu dire quand on sait que n'importe lequel d'entre eux abat un ennemi à trois cents mètres avec élégance ! Omar, souriant, toujours souriant... Ses amis le surnomment « Mister Klachnikov ». Une référence. Un surnom plus éloquent qu'un discours. En plus de sa mitraillette, deux énormes pistolets lui battent le flanc et deux cartouchières complètent sa panoplie. Omar, sa Klachnikov, sa vigilance... Tout un programme !

Un après-midi, nous avons voulu jouer un mauvais tour à Omar. Oh, rien de bien méchant ! Il dormait, notre ami, il ronflait même, allongé sur un canapé dans le hall de l'hôtel, sa fidèle Klachnikov astiquée, luisante, menaçante, à portée de la main. Quelle tête il fera lorsqu'en se réveillant il ne verra plus son arme ! Un pesh-merga qui s'est fait piquer son fusil ! Sans bruit, nous nous approchons du dormeur... Mais à peine avons nous frôlé la crosse qu'Omar, mû par un étonnant pressentiment et avec un réflexe extraordinaire, se dresse, revolver à la main, encore à moitié endormi mais assez réveillé pour transformer un honnête journaliste en passoire ! Eclats de rire, sa réputation est sauve !

Très fier, Omar, de sa Dodge Impala et de ses armes... Très fier et plein

d'humour. Alors que je contemple avec un intérêt admiratif le soin qu'il apporte à l'entretien de sa Klachnikov étendue entre son siège et celui du passager, il éclate de rire, un rire gai, pur et insouciant :

- Klachnikov, automatique. Moteur Dodge, automatique... Omar, pas automatique !

Sa trouvaille le fait rire de plus belle et il parvient sans peine à me communiquer son hilarité.

La voie Hamilton est aussi encombrée que la veille. Omar conduit sagement. Il prend soin de la Dodge et laisse filer les « fous du volant ». Son regard seul exprime sa réprobation. Oh, s'il ne tenait qu'à lui ! Mais cette Dodge est tout un symbole ambulant... et les symboles, il ne faut pas les casser. Elle fut offerte à Barzani en 1968 par Aref, lors d'une des nombreuses trêves... Il y en eut beaucoup ! Mollah Mustapha, après avoir remercié poliment pour ce somptueux cadeau, en fit don au P.D.K. après l'avoir fait soigneusement examiner. Un accident est si vite arrivé en ces périodes troublées et la vie de Barzani est jalonnée de tant d'attentats.

Détesté par les Arabes, il dut toujours se méfier de tout et de tous, ce qui accentua son mutisme et son peu de goût pour les contacts avec l'extérieur. Par bombes, par pistolets, par explosifs, par poison... Tout fut tenté pour l'éliminer. Les Arabes savent bien que sans lui, le problème kurde serait résolu, sans sa vigilance, sans sa haine pour la compromission ! Entre le 11 mars 1970 - signature de l'armistice reconnaissant l'autonomie du Kurdistan - et le 11 mars 1974 - jour de la mise en application de cette autonomie dont aucune clause n'a été respectée ! - il s'en fallut de peu pour que le vieux Mollah Mustapha vit sa vie abrégée alors que manifestement, compte tenu de son allure et de sa santé resplendissante, Allah l'a prévue très longue pour le plus grand bonheur de son peuple et le malheur des multiples gouvernements irakiens qui aimeraient bien supprimer la cause pour se débarrasser des effets gênants !

Depuis un mois le traité de mars 1970 est signé. Idriss Barzani, le fils du Mollah - général, commandant en chef des pesh-mergas - s'arrête dans un village pour saluer un vieil ami. A peine rentré dans la maison, une immense gerbe de feu précédée d'une formidable explosion. De la voiture, il ne reste pas grand'chose : un tas de ferraille tordue. Le côté d'Idriss est soufflé. Un membre du Comité Central assis à l'arrière est aujourd'hui invalide à 100%, affreusement mutilé... Idriss Barzani vient d'échapper à un attentat ! Bien entendu, le gouvernement irakien nie être mêlé de quelque manière que ce soit à cette explosion

et déplore de tels agissements !

La loi des séries veille. Une fois sur les rails, consciencieusement, méticuleusement, elle fonctionne.

11 mars 1971... Le général Barzani reçoit un groupe de mollahs. Onze mollahs, exactement, demandent audience. Jamais le général ne ferme sa porte ; à plus forte raison à une délégation des représentants de Dieu ! Avant l'entrevue, deux mollahs sont contactés par le gouvernement qui leur remet d'étranges petites boîtes carrées. On imagine facilement le dialogue :

- Prenez... Ce sont des magnétophones. Nous sommes intéressés par les propos de Barzani... Dès que vous serez avec lui, vous n'avez qu'à appuyer sur ce bouton et la conversation sera enregistrée...

Comment refuser un service aussi simple dans un pays où l'espionnage est monnaie courante, le meurtre sans importance, la corruption pratiquée à tous les niveaux !

Le bouton est un déclencheur, les magnétophones dissimulent une charge d'explosif. Le chauffeur, de l'extérieur, avec ses télécommandes, une fois le dispositif de mise-à-feu enclenché, n'a plus qu'à faire sauter tous les mollahs ignorants de cette supercherie... Et le général avec, bien sûr ! Hélas pour l'organisateur du feu d'artifice, rien ne se passe comme prévu. Les mollahs sont déchiquetés... Pas le général ! Une fois encore, Allah veille... Ou la fameuse « baraka » ! C'est au moment où un serviteur se penche entre un des mollahs et Barzani que la charge explose. Le corps du serviteur fait écran et le général a la vie sauve...

- Si vous aviez vu la scène, j'étais avec lui, me confia Omar... Il n'a rien eu. Il est resté calme. C'est un homme formidable. Pendant que les mollahs hurlaient car trois ou quatre d'entre eux étaient morts, il a compris qu'il s'agissait d'un attentat. Il est sorti tranquillement, en continuant de fumer son cigare... Moi, j'ai pris ma mitraillette et j'ai tiré sur ces chiens... Puis les gardes du corps sont entrés et les ont tous tués. Nous sommes même allés les chercher dans les W.C., ils s'étaient réfugiés là dedans !

A l'extérieur, le chauffeur prend peur, alors qu'il peut très bien, en restant calme, s'en tirer à bon compte. Mais lorsqu'il voit le « fantôme » de Barzani sur le perron de la maison, il tente de s'enfuir. Grièvement blessé, il reconnaît la participation du gouvernement irakien dans cet attentat où treize personnes rejoignirent prématurément le paradis d'Allah... Sauf un, le principal intéressé, Barzani.

Bagdad joue les vertus outragées et rejette la responsabilité sur une



Quelques gardes du corps de Barzani.

« conspiration impérialiste » suscitée par l'Iran dans le but de nuire aux rapports fraternels entre Kurdes et Arabes ! L'impérialisme à bon dos, parfois ! Mais Bagdad ignore la confession du chauffeur...

Les gardes du corps de Barzani ne font pas de détails entre les deux mollahs manipulés par Bagdad qui payent de leur vie leur imprudence, et les neuf autres, innocents : « Allah reconnaîtra les siens ! ».

Aujourd'hui, cette chambre est transformée en musée ! Les Kurdes viennent la visiter. Rien n'a été touché depuis trois ans, ni le fauteuil désintégré sur lequel était assis le mollah à la droite de Barzani, ni le canapé où avait pris place le second homme de Dieu. Tout a été dévasté... En siégeant dans le fauteuil du général je savoure la plénitude de ces quatre petits mots, « avoir de la chance » ! Sans le serviteur lui offrant le thé traditionnel, quelques morceaux de cervelle de Barzani auraient rejoint sur les murs ou au plafond les échantillons qui témoignent encore de la violence de la déflagration !

- On a tout laissé intact, même les cheveux incrustés dans le ciment.

Je regarde ces cheveux... Le sens du macabre est bien cultivé chez les Kurdes !



La " pharmacie "

- Quant à la Toyota des mollahs, dehors, devant la porte, à côté du bâtiment, elle aussi a explosé...

Je constate, en effet, quelques structures métalliques dévorées par le feu, rouillées par la pluie.

Cet attentat commis en pleine période de paix et de négociation ne raffermit pas les liens entre les vieux ennemis ! Le gouvernement de Bagdad, à défaut de parole, ne manque pas de constance dans ses objectifs et ne devait pas en rester là.

15 juillet 1972... Ibrahim Gabari, journaliste irakien sollicite une interview en omettant de signaler qu'il est membre des Services de renseignements et que sa mallette est pleine d'explosifs... Fin de l'entrevue, oubli de la mallette ! Rendu méfiant, on le serait à moins, le général, intrigué, fait fouiller l'attaché-case, découvre le double fond et les explosifs. Les aveux complets sont réunis. Bagdad niera comme aujourd'hui il nie ses morts et ses prisonniers que tout journaliste rencontre, photographie et filme ! Mais désormais, on est fouillé avant de rencontrer Barzani...

Trois variations sur un même thème, il y en aurait bien d'autres, de quoi écrire tout un livre !

A huit heures trente, Naoperdan, sous les rayons du soleil, apparaît



Examen médical d'un " pesh-merga "

comme une charmante bourgade, avec sa place principale, ses bâtiments administratifs et, tout prêt de la rivière bouillonnante, l'hôpital. Pour le moment, le ministère de l'Information ne tient pas compte de mes desiderata :

- Le front ? Bien sûr, vous irez le voir. Les combats ? ne vous en faites pas... Mais auparavant, c'est important de voir les hôpitaux.

Derrière l'hôpital proprement dit, le service pharmaceutique où l'on reçoit les malades légers. Il n'y a pas encore de blessés graves ; le front est loin, à deux jours de marche, les plaies sont soignées sur place. Sous un auvent entouré d'un fin grillage et couvert d'un toit en terre battue, la salle d'attente. Déjà, une file de patients. Des femmes avec leurs bébés, frêles miniatures prises dans la tourmente des adultes. Les femmes sont assises à même le sol, un grand voile noir les recouvre de la tête aux pieds mais leur visage est découvert.

Une petite porte en bois s'ouvre et dévoile deux bureaux-secrétaires modernes. Derrière, en blouses blanches, deux des trois médecins actuellement à Naoperdan, se dévouent. Des casiers accrochés aux murs débordent de remèdes. Dans un coin, sur une table, une trousse de première urgence. Penché sur une chaise, un petit docteur examine à la lampe électrique le larynx d'un solide géant qui va recevoir une

boîte de pastilles. Beaucoup d'entre eux ne viennent ici que par curiosité. Descendus de leurs villages inaccessibles pour rejoindre la révolution, ils n'ont jamais eu à faire à un médecin. Là-haut, dans les montagnes, on naît, on travaille et on meurt... jeune ! Une espérance de vie de 40 - 50 ans au grand maximum, une mortalité infantile effrayante, supérieure à 50%... Tout cela à cause des conditions de vie difficiles, du manque d'hygiène et de confort. Le fatalisme musulman permet d'accepter sans sourciller cette effrayante misère... Inch'Allah, c'est une totale soumission à la volonté divine. Mais à qui d'autre confier sa destinée ?

Mais ici, dans ce bled perdu, une pharmacie, un hôpital, un docteur ! Oh ! une pharmacie sans beaucoup de médicaments, un hôpital aux éléments limités, mais le début d'un autre monde où l'homme de science peut suppléer à la carence divine et y pourvoir... Alors, ils viennent en souriant, gentiment, pour se faire examiner, même s'ils n'ont aucune maladie, comme des enfants qui découvrent un jouet fascinant. Ils découvrent le docteur, un vrai, bien scientifique, pas un mollah-charlatan qui récitera des prières sur leur tête pour éloigner le mal ! Ici, à Naoperdan, on les regarde, on prend soin d'eux !... Et la visite continue avec les mille et une misères humaines, les petits bobos... Un vieux kurde lance un coup d'œil inquiet au stéthoscope que va chercher le médecin. Examen, écoute, le docteur sourit, raccompagne le malade :

- Il vivra centenaire, celui-là, mais il voudrait être malade pour que je lui donne un remède !

Dans une chambre voisine, deux infirmières reçoivent les femmes et les bébés. Elles ne vont chercher un médecin que si cela est nécessaire car ceux-ci, en ce début de guerre se consacrent d'abord à la santé des combattants. J'arrive enfin dans une salle beaucoup plus grande, celle des femmes et des enfants malades d'une vraie maladie... Misère et pauvreté... 23 lits d'hôpitaux et les soins représentent ici plus que la construction d'un centre chirurgical en France ! Les fenêtres sont dissimulées par des rideaux jaunes ou rouges. Un vieux poêle à charbon, seul au milieu de la vaste pièce tente de réchauffer un peu l'atmosphère car il fait encore froid au Kurdistan en ce début d'avril. Au plafond, des lampes nues envoient une lumière faiblarde et n'enlèvent rien à ce sentiment de tristesse sordide qui émane de cette pièce. Dans les lits, des mères avec leurs bébés. Elles ont gardé le costume traditionnel pour séjourner ici.

- Si nous avons des vêtements de nuit, nous leur aurions donnés.

Elles sont très pauvres et ne possèdent rien d'autre que les vêtements qu'elles portent...

Le chirurgien de l'hôpital m'a rejoint. Le seul chirurgien opérant dans tout le Kurdistan ! Etudes à Bagdad, puis à Londres dont il a gardé certaines manières typiquement « british » :

- Quand elles arrivent chez nous avec leur bébé, il faut très souvent soigner la mère et l'enfant... Et puis, elles ne veulent pas s'en séparer, elles préfèrent repartir si on ne les garde pas ensemble... Alors, on les garde !

- Mais, docteur, vous n'avez pas plus de lits... C'est là toute votre capacité d'accueil ?

- Non, vous savez combien nous avons de lits d'hôpitaux en ce moment pour recevoir tous les malades... 200... Ah, non, 235, je ne comptais pas ceux-ci... Oui, 235 et il nous en faudrait 20.000 dont 500 pour ici ! C'est du rêve... Même si les Arabes nous laissaient en paix et que nous soyons indépendants, on ne pourrait pas ! Les docteurs ? Oh, non, ils ne font pas défaut. Avant le mois de mars, nous étions trois dans tout le Kurdistan. Ceux que vous avez vu, et moi. Mais depuis, une centaine de confrères ont quitté leur cabinet de Bagdad, les hôpitaux, les universités pour nous rejoindre... Et il y a beaucoup d'étudiants en médecine, plus de 300 qui pourront nous seconder... Non, de ce côté là, pas de problème. J'ai même un confrère chirurgien qui va venir me relayer. A ce rythme, ce sont les infirmières et les médicaments qui feront défaut ! Mais 23 lits ici... Et les femmes qui attendent le dernier moment pour venir... Tenez, regardez ce gamin, pneumonie... On lui a retiré un verre de pus ce matin !...

Il est tout pâle... Nos regards se croisent. Dans ses yeux pathétiques, toute une longue histoire, quelques années de vie qui ont compté double ou triple. Le froid, la faim, la fatigue, la peur. Comme tous ses petits amis, il n'a pas eu d'enfance. Solidaire de ses parents, solidaire de son peuple, il en subit les vicissitudes. Une infirmière note au pied du lit la courbe des températures. Malgré la rusticité, le manque de place, le défaut de médicaments, tout est fait pour restituer l'ambiance d'un authentique hôpital.

- 25% de notre peuple souffre de malnutrition. Même le lait des mères est trop pauvre pour que les enfants résistent aux épidémies, aux maladies... On en est encore à la sélection naturelle. C'est grave, très grave ! Et maintenant, avec la guerre, je n'aurais peut-être plus le temps de m'occuper d'eux. Oui, il faudra d'abord soigner les soldats blessés... Ecrivez-le bien, nous manquons de tout, de sulfamides,



L' " Hôpital " de Naoperdan.

d'antibiotiques, de couvertures, de lits... De tout... Heureusement que l'Iran nous fait parvenir quelques aides et que nous pouvons acheter là-bas des remèdes et faire soigner les grands blessés, à nos frais. Mais au moins nous évitons de les voir agoniser pendant des jours, comme des animaux, sans rien tenter pour les soulager et les sauver !

- J'en parlerai... Promis, docteur.

Que dire... Qu'écrire... Maintenant !

Je n'ai rien oublié de ce que j'ai vu... Comment pourrait-on oublier ! Cette vétusté, ce dénuement, comment en parler sans manquer de pudeur ? Quels mots choisir pour les décrire... Lesquels ? Oui, les mots abdiquent devant tant de souffrances. Puisse votre imagination réparer cette faiblesse !

« Je parlerai, promis Docteur... ». Mais parler n'est rien si on n'est pas écouté !

Et pourtant, je ne pouvais pas dire à ce toubib que les Kurdes ne font pas recette dans la presse ! Que leur guerre n'intéresse que quelques initiés. Que d'autres guerres existent et accaparent mieux l'attention que la leur ! Qu'ils ont mal choisi leur adversaire... Qu'au lieu des Russes il vaudrait mieux des Américains, question publicité !!! Non, vraiment, je ne pouvais pas lui avouer tout cela !



Par nécessité, je prends quelques photos. Je n'aime pas exploiter la misère humaine, mais les dirigeants kurdes veulent que je rapporte un témoignage. Ils ont conscience que les paroles ne suffisent pas et n'ignorent rien du pouvoir de l'image !

Les femmes se détournent, cachent leur visage dans leurs mains. L'infirmière les rassure, et tout se passe bien. David, manifestement, n'aime guère plus que moi ce genre de photos... Mais sa « spécialité » c'est la guerre et tout ce qui suggère la guerre ! Alors, il prend ces photos avec beaucoup de délicatesse... Tout en me racontant l'histoire d'un sien ami, Anglais, célèbre photographe de guerre, père de deux enfants, mort au Vietnam, je crois. Cet homme détestait la folie meurtrière de ses semblables... Il a couru le monde à la recherche de toutes les guerres, grandes ou petites, prenant des risques immenses afin de rapporter à son agence les photos les plus horribles de cadavres mutilés, de charniers... Tout ce qui pouvait démontrer l'horreur de toute guerre... Il en est mort...

- Maintenant, me dit David, quand j'entends les balles et les obus, je me couche d'abord et je vais filmer ensuite, une fois que c'est fini... J'avais des amis qui faisaient le contraire, ils ne sont plus là aujourd'hui !

Au fond de cette salle, une porte, un couloir et je pénètre dans la chambre des hommes. Elle est presque vide. Une quinzaine de lits. Deux seulement sont occupés par des pesh-mergas légèrement blessés. Parfois, il faut deux ou trois jours de marche à pieds ou à mule pour venir jusqu'ici, alors les blessés plus importants sont d'abord soignés dans les hôpitaux de campagne, ensuite ils sont convoyés jusqu'en Iran.

Si ce n'est pas très grave, on les panse sur place, à l'arrière front.

- Celui-ci, voyez-vous, a reçu un éclat d'obus dans la main, et l'autre, une balle au bras... Ils ont pu marcher et venir jusqu'à nous... Ils vont bientôt repartir.

Treize lits vides aujourd'hui... Demain, la place manquera ! Hier, les premiers avions ont été aperçus.

- On a eu de la chance depuis la reprise des combats, seules les crêtes du front ont été bombardées... Mais avec le ciel bleu, le soleil et les nuits claires, ils ne vont pas tarder à venir... Ah, c'est vraiment notre seule terreur, les avions !

Je regagne l'extérieur, toujours accompagné d'Hossein, l'œil du P.D.K. ! Il nous a encouragé à prendre des photos des malades, des blessés, de l'hôpital, de sa crasse, de son délabrement. Il veut que nous montrions au monde l'image d'un Kurdistan au bord de la misère

la plus extrême... Mais Hossein en fait trop pour être vraiment juste ! Dans le domaine de l'objectivité de l'information, certains représentants kurdes ont encore beaucoup à apprendre ! Péchés de gourmandise... Voilà un peuple qui vient de découvrir l'importance des mass-média, la répercussion des articles, films et conférences. Affamés de publicité, ils en abusent, ils voudraient en manger et en faire manger à toutes les sauces ! Peut-on le leur reprocher ? Ils ne veulent plus être les laissés pour compte de l'Histoire, d'une histoire écrite en gros caractères desquels dégoulinent toujours quelques gouttes de sang.

Institut kurde de Paris

VII

UNE HISTOIRE DE FEMME...

Elle est belle. Elle est très belle !

Ses longs cheveux d'un noir de jais retombent gracieusement sur ses épaules tandis que ses yeux immenses me parlent et plongent dans mes yeux. Quelques petites rides aux extrémités des paupières, aux commissures des lèvres et sur le cou, accusent un âge qu'elle ne fait rien pour dissimuler. A quarante ans passés, Zakkaï Hakkai est encore, elle le sait, une des plus jolies femmes du Kurdistan et aussi la présidente de la Fédération des femmes de ce pays !

Je souhaitais échapper à cette visite qui me semblait être négligeable et comme le sommet de l'inutile, obnubilé que j'étais par le souci de me rendre sur le front !

Zakkaï évolue avec grâce... L'entretien, notre entretien, n'a pas encore commencé. Je ne sais pas si elle aime Bach, les Beatles ou Mozart, mais elle impressionne ! Puis, l'espace d'un sourire, elle s'est racontée...

Issue d'une famille de la haute bourgeoisie kurde vivant à Bagdad, loin des tabous, des interdits, des préjugés, elle passe son doctorat de droit et devient avocate... Une femme avocate, en pays musulman, il y a quinze ans ! Entre temps, le bonheur appelle le bonheur, l'argent appelle l'argent : elle épouse un homme très, mais alors très riche, comme seuls les Orientaux peuvent l'être quand ils le sont ! Mais cette vie trop facile parce que la chance était avec elle dans toutes

ses entreprises, lui déplait, crée en elle un malaise, un sentiment de culpabilité par rapport à ces légions de femmes kurdes qui ne connaissent pas le bonheur d'être nées avec une multitude de bonnes fées penchées sur leur berceau...

Je me suis souvent demandé si cet attrait qu'éprouvait le riche pour le défavorisé ne découlait pas, inconsciemment, d'une perversion mentale déguisée en charité... Une sensation de mieux vivre en découvrant qu'on a échappé de justesse à cette autre vie, celle qui végète de l'autre côté de la barrière... Trouble satisfaction de constater, simultanément, et les différences de conditions et la chance d'avoir poussé du bon côté !

Simple supposition. je ne suis sûr de rien... Et encore moins en ce qui concerne Zakkai Hakkai... Zakkai Hakkai, ou la force d'aimer ? Zakkai Hakkai, ou la fausse colombe ?

Dès ses études d'avocate terminées, avec mention, elle milite pour la liberté de la femme. En Orient, il fallait pour cela du courage et beaucoup de relations ! Par son exemple de vie à l'européenne, elle veut prouver que toutes les femmes, même sans fortune, peuvent aussi avoir accès à l'hygiène, au respect de l'homme, à la beauté et à l'amour sans l'hypocrisie de l'amour. Rude tâche facilitée par le programme du P.D.K. auquel elle adhère. La reprise de la guerre, en 1961, l'a conduite en prison pour un bref séjour, quelques heures seulement... Décidément, le climat de Bagdad est malsain, elle va s'installer à Mossul.

La révolution a besoin d'intellectuelles, de femmes intelligentes, capables, pendant que les hommes se battent, de s'occuper de leurs consœurs... Semblable au Roi Midas qui avait reçu, dit-on, de Dionysos, le pouvoir de changer en or tout ce qu'il touchait, Zakkai accomplit des merveilles !

Aujourd'hui, la fédération regroupe 70.000 femmes sur les 1.300.000 qui vivent au Kurdistan ! Ce chiffre me laisse rêveur. Comment est-ce possible dans un pays où, je le répète, 70% des gens sont analphabètes et où les femmes sont soumises à des règles de vie et de morale bien plus strictes que celles des hommes ? Oui, comment 5% de femmes peuvent être membres d'une telle organisation car leur adhésion à la fédération, laisse supposer que 5% de femmes kurdes ont réellement le sentiment de mener une vie ingrate, sans espoir, une vie d'ignorées ! Elles veulent prouver qu'elles existent...

- Mais ce mouvement n'est pas une contestation contre l'homme ! Oh, non ! Il ne faut pas confondre avec votre M.L.F... C'est bien M.L.F. que vous dites, ou le Women's Libe... C'est un vieux mouvement qui a vu le jour avant le P.D.K., au temps de Cheik Mahmoud, puisque

notre Fédération date de 1927... Le but initial était d'aider les classes les plus pauvres. Mais les esprits n'étaient pas mûrs et le mouvement s'est éteint de lui-même.

Elle parle beaucoup Zakkai. Je me garde bien de l'interrompre. Depuis sa fuite de Bagdad, elle a revêtu le costume national que porte toutes les femmes kurdes :

- En 1958, c'est la révolution qui a voulu que les femmes s'organisent. Notre but, toujours social, est devenu aussi politique. Il fallait lutter contre la discrimination raciale qu'imposait le gouvernement de Bagdad, et montrer que les femmes kurdes, en prenant part à cette lutte, étaient émancipées. Vous savez, chez les Arabes, les femmes ne peuvent rien dire. Rien. Chez nous, nous donnons notre avis, même chez les paysans, les femmes parlent. Même dans les foyers les plus pauvres, elles participent aux décisions. Bien sûr, l'homme choisit, mais la femme peut donner son avis... Et d'ailleurs, on nous le demande. Seulement, depuis 1961, la femme prend toutes les responsabilités pendant que le mari et le fils se battent dans les montagnes. Il a fallu qu'elles travaillent aux champs, qu'elles s'occupent de tout, de rentrer les moissons, les fourrages, les récoltes, de soigner les bêtes... Alors, forcément, les rapports ont changé...

L'histoire se répète. Les causes identiques entraînent les mêmes effets, fatalement. Chez nous, le bouleversement des rapports humains entre l'homme et la femme s'est effectué vers 1918. Les hommes absents pendant quatre ans, le grand vide d'après guerre. La femme chef de famille, ouvrière, employée de bureau, et la lente modification des structures sociales... Femme qui travaille, qui gagne de l'argent, son argent qu'elle n'aura pas à demander à son mari, des dépenses qu'elle n'aura pas à justifier... Il n'en faut pas plus pour éveiller une soif d'indépendance. Responsabilité oblige !...

Zakkai reste lucide lorsque je lui demande si elle veut calquer son mouvement sur ceux existants en Europe et si elle pense que cette libération est pour demain.

- Oh non ! Pas encore. C'est trop tôt ! Et même quand la guerre sera finie, si nous sommes libres, ce ne sera pas possible. Nous voulons lutter pour le progrès, pour l'hygiène, pour nos droits nationaux. Mais pour qu'une femme ici gagne de l'argent, il faudrait qu'elle puisse d'abord apprendre un métier, aller à l'école. Ensuite, il faudrait qu'il y ait du travail à lui donner. Vous voyez que ce n'est pas réalisable ce projet d'imiter la femme d'Europe... Nous sommes pauvres, trop pauvres ! Seul un pays riche peut avoir des femmes libres comme les vôtres. Pas nous... Hélas !





Institut kurde de Paris

Un pressentiment me dit qu'à l'issue d'une conférence, quelqu'un, ou plutôt quelqu'une - car c'est une question de femme - viendra me demander, entre deux compliments... Oui, les reproches, on ne les fait jamais à l'intéressé ; on préfère, en général, les adresser à l'organisateur qui transmettra, et par lettre de préférence !... Donc, entre deux compliments, quelqu'une viendra me demander comme cela m'a déjà été demandé au sujet de la femme afghane :

- ... Et la contraception ? Que pense Zakkāi Hakkāi de la contraception ?

Je me ferais un devoir de la renseigner, une joie, même... Mais, pour ce faire, je devrais poser cette question à la Présidente... Incroyable, mais vrai... Je n'ose pas ! Honnêtement, les mots, toujours ces mots qui fuient quand on les appelle... et qui ne viennent pas ! De la fausse pudeur ? Non, de la pudeur, tout court !

Dans un pays où la mortalité infantile est de 50% et où l'espérance de vie voisine les 45 ans, allez parler de la contraception !

Au Kurdistan, les femmes aussi meurent sous les bombardements quand elles ne connaissent pas le déchirement qui précède la haine en apprenant la mort du père ou d'un fils... Et moi, tranquillement, j'irai demander : « Et maintenant, chère Madame, parlez-moi un peu de la contraception ! »

Si elle n'est pas écoeurée par mon indélicatesse, elle risque d'interpréter celle-ci comme une marque de supériorité de l'Occidental. Je ne veux pas lui laisser croire que je possède l'orgueil d'appartenir à une société privilégiée. D'ailleurs, chaque société a les problèmes qu'elle mérite ! Ceux-ci mieux que toutes les études et les prévisions, dévoilent le degré d'évolution atteint par la société qui les a engendrés.

Je saurai par la suite, au hasard d'une discussion, que Zakkāi n'est pas hostile à la contraception, mais ce domaine n'a pas encore été abordé dans son organisation. Plus tard, ses adjointes me diront qu'elles n'y sont pas favorables :

- La pillule ... Pourquoi ? On n'y pense pas. Quelle importance pour l'instant ?

C'est vrai, quelle importance pour l'instant !

- Nous nous occupons de la santé, de la défense civile, des occupations pour les enfants. Chacune d'entre nous a son rôle à tenir dans l'organisation. Même celles qui n'ont pas de spécialités.

Plusieurs femmes, de tous âges, nous ont rejoints. Elles se sont assises autour de leur présidente :

- Mes amies et adjointes. Elles m'aident à tout organiser.

Le thé circule, brûlant. Dans les rayons de soleil qui pénètrent par la porte vitrée, c'est une véritable débauche de couleurs agressives. Jeu d'ombre et de lumière, leurs robes ont un je-ne-sais-quoi de fascinant, d'envoûtant, d'irréel. L'arc-en-ciel s'est décroché des nuages pour se faire silhouette et flirter avec le soleil...

- Ce n'est pas la première fois que des femmes combattent pour la liberté des Kurdes. Déjà, vers 1900, une fille nommée Khaddam Kay avait pris le fusil et était partie avec les guerriers. Si le P.D.K. l'avait voulu, il y aurait 300 femmes aujourd'hui sous les armes !

- ? ! ?

- Oui, 300 femmes ont demandé à s'engager pour former un bataillon de pesh-mergas. Mais Barzani a refusé avec raison. Pour l'instant, les hommes suffisent et elles sont utiles ailleurs.

- Et Margarette Georges ?

- Oh oui, elle aussi a combattu... Je l'ai connu.

D'un geste évasif, Zakkai élude la question.

Ah, Margarette Georges ! Elle est restée vivante dans toutes les mémoires même si l'on refuse de parler d'elle, d'évoquer le souvenir de cette passionaria chrétienne. Combattante aussi farouche que les hommes, elle partageait leurs dangers. Toujours première au combat, les pesh-mergas l'ont vénérée d'autant plus qu'elle leur offrait ses faveurs les soirs de victoires !

Griserie provoquée par l'odeur de la poudre ? Plaisir des sens excités par le danger toujours possible ? Désir de profiter au maximum de la vie quand on ignore si elle ne finira pas demain ? Nul ne sait ce qui s'est passé dans la tête et dans le corps de Margarette qui vivait jusqu'alors sagement avec son mari...

Bafoué, jaloux de l'amour et des vertus guerrières de sa femme, le mari assassina froidement sa compagne. Il n'eut rien à redouter car aux yeux de tous, il n'avait fait que son devoir de mâle.

Depuis, aucune passionaria ne s'est levée pour reprendre le flambeau ! Pourtant, le portrait de l'amazone figure en bonne place dans quelques maisons de thé !

Elles sont attentives comme des élèves. Depuis une minute, Zakkai leur parle, consciente de son rayonnement, de son charme, de son autorité naturelle qui tranchent nettement avec l'effacement de ses assistantes. Elle aurait pu être Margarette Georges : une aventurière de haute lignée. Elle a choisi de se dévouer pour son peuple en mettant ses capacités, ses talents au service des femmes du Kurdistan.

D'un sac en matière plastique gris, Zakkai extrait un objet qu'il m'est impossible d'identifier.



- Le premier masque à gaz de notre fabrication, annonce-t-elle. Lors de la précédente guerre, ils ont essayé de nous intoxiquer par ce procédé. Par bonheur, les dépressions d'air, dues à la circulation du gaz dans les montagnes, ont renvoyé sur l'ennemi les émanations dangereuses ! Les services de renseignements que nous possédons à Bagdad, nous ont appris que les Arabes ont acheté 50.000 masques à gaz aux Russes et des tonnes de produit nocif. Nous n'avons pas le choix... Le Ministère de la Santé m'avait demandé d'étudier le problème, d'où ces masques que vous voyez là... Aujourd'hui, c'est une date importante pour nous !

L'information a été reprise par la presse : l'Irak aurait acheté des masques et des produits toxiques ! Le gouvernement bassiste n'a formulé aucun démenti... Si, une toute petite note déclarant que les stocks étaient constitués pour faire face à une agression extérieure ! Et les gens trouvent normal que l'emploi des gaz se trouve justifié dans ce cas précis alors que la convention de La Haye en interdit formellement l'usage ! Mais dans le domaine du respect des lois internationales, il est vrai que les peuples ont avalé des couleuvres d'une autre taille !

Démonstration du fonctionnement et de la mise en place du fameux masque : une assistante enfila sa tête dans un grand sac en nylon et fixe devant sa bouche et son nez un cylindre de carton contenant du charbon de bois concassé. Le sac est maintenu autour du cou par une fine ficelle ou un élastique. L'appareil est on ne peut plus rudimentaire... Mais il est très efficace paraît-il !

- Ce soir, nous nous réunissons pour présenter ce prototype et recevoir l'agrément de la Commission de la Santé. Si c'est d'accord, alors, dès la semaine prochaine nous commençons à les fabriquer à la chaîne pour les guerriers et pour nous, les civils. Il faudra en faire plus d'un million. Toutes les 70.000 femmes membres du P.D.K. et les 3.000 étudiants venus des grandes villes s'y mettront. Il le faut. Nous craignons vraiment ces attaques aux gaz. Ils ont déjà essayé. Pourquoi auraient-ils acheté 50.000 masques ? Cela représente un masque par soldat engagé sur le front kurde, ou presque !

- Et si ce masque n'est pas accepté ?

- Il le sera, répond-elle avec un sourire à la fois angélique et narquois... Mon mari est le président de la Commission !...



VIII

YONAN

Assoupi le jour, notre hôtel reprend vie le soir venu quand pesh-mergas et « invités » se retrouvent pour le repas de dix-huit heures. A dix-neuf heures, ce sera Radio Kurdistan et de nouveau le silence, une immense communion, l'instant tant attendu où les cœurs battent à l'unisson... A dix-neuf heures, chaque jour, le temps suspend son vol !

Je n'écoute pas les nouvelles, je les sens, je les détecte sur ces visages d'hommes. Seuls quelques mots peuvent faire écho : Barzani... Klachnikov... Bagdad... Mollah Mustapha... Les autres ne sont que silence pour moi.

Un rictus, un battement de paupières, des sourcils qui se froncent, des yeux embués, des poings qui se crispent, un sanglot qu'on retient parce qu'on est homme de guerre avant tout, une bouffée de haine qui fait remonter la pomme d'Adam... Tristesse... Révolte... Indignation !

Tous ces visages ouverts comme des illustrés disent la même chose. Ce soir, la voix du Kurdistan a été dure. Quatorze Kurdes de Kirkouk détenus depuis deux ans, viennent d'être pendus après avoir été cruellement torturés. Cette nouvelle a jeté la consternation. Réza ne prononce aucune parole. L'inutile lâcheté est accueillie sans mot.

Révolution aux multiples visages... Cet après-midi, elle avait revêtu le charme et la grâce d'une femme. Ce soir, toute de noir vêtue, sinistre et cruelle, c'est la mort !

✓ - C'est toujours comme ça... Dès qu'ils sont incapables de remporter une victoire, ils viennent nous bombarder ou ils se vengent sur nos otages.

Samir Abdullah, Ahmed, Abbas, Kaka, Abdul, Wahid, Jwaner, Tahsen... Et les autres, les sept autres... J'aurai pu vous rencontrer au milieu de vos frères d'armes qui vous pleurent et qui ne comprennent pas pourquoi on rend plus cruelle une guerre qui l'est déjà beaucoup trop !

Toutes les victimes sont évidemment des membres du P.D.K., en prison depuis deux ans, donc pendant la fameuse trêve :

- Pour un sabotage... C'est un complot monté par la Sécurité irakienne. Ils en ont arrêté des dizaines ainsi alors que nous étions en paix. Ils savaient que la guerre recommencerait. Ils la voulaient, surtout Saddam Hussein... N'importe quel prétexte était bon pour justifier l'arrestation de nos membres. Lorsque l'armée irakienne, en 1972, chassa 40.000 Kurdes des tribus Feilis pour mettre des Arabes à leur place en prévision de la prochaine répartition des territoires en fonction du pourcentage de la population... Oui, vous n'ignorez pas qu'on allait déterminer la limite géographique du futur Kurdistan autonome... Eh bien, le P.D.K., respectueux de la trêve, se refusa à prendre les armes !

Mais les potences fonctionnent toujours bien à Bagdad, et la méthode s'étend... des juifs aux Kurdes ! Le nationalisme arabe du parti Baas montre son vrai visage, celui de la haine, du racisme primaire qui consiste à trouver mille bonne raisons pour éliminer la minorité non arabe ou non musulmane. Et Bagdad qui croit affaiblir les Kurdes avec de tels procédés... Belle erreur ! Les quelques énergies défaillantes qui faisaient encore défaut, les quelques hommes manquants à ce rendez-vous de Naoperdan, pas très convaincus de la nécessité de reprendre les combats, Bagdad, en ce soir du 14 avril 1974 les a envoyés rejoindre les rangs de « la clique du Mollah Mustapha ! ».

Réza me désigne un homme mûr, grand, très maigre, cheveux blancs très courts, lunettes fumées. A la manière dont les Kurdes le saluent, main sur le cœur, je devine un personnage important..

- Soleh Youssefî, un ministre kurde qui siégeait à Bagdad... Ils nous ont tous rejoints !

Je me demande à quoi devait servir un ministre kurde de ce gouvernement... Le ministre lui-même, ou plutôt, l'ancien ministre, me confiera :

- A rien !

Si j'avais dû le reconforter, je lui aurais avoué qu'il n'est pas le seul dans ce cas... Et que, si on organisait une réunion au sommet de toutes les excellences inutiles de par le monde, la grande salle de conférences de l'ONU n'y suffirait pas !

- A rien ! ... Notre rôle était de prestige, pas plus. Aucune décision ne se prenait avec notre accord. Nous n'étions au courant de rien. Mon collègue et ami, Mahomed Mahmoud, Ministre des Affaires du Nord, n'a même pas été informé de la nationalisation des industries pétrolières en Irak au mois de Juin 1972 alors que les neuf dixième du pétrole irakien se trouve dans notre province. Nous faisons acte de présence, c'est tout ! Même nous, ministres, personne ne nous a demandé notre avis lorsque le gouvernement dans lequel nous siégeons a acheté pour plus de 400 millions de dollars d'armes à l'URSS... Et pour cause... Ces armes servent contre notre peuple. Ils préparent la guerre et nous parlent de paix ! Dire que nous avons failli croire ces fascistes ! Ah, les derniers Conseils des Ministres n'étaient pas très gais ! On se disait quand même bonjour !

- Kak Emmanuel, voici un interprète. Il parle très bien le français. Dès demain, il restera avec vous.

Et Yonan rentre dans ma vie...

Yonan ! Quoiqu'il arrive, je ne l'oublierai jamais, lui, ses colères, son amertume, son rire dévastateur et ses un mètre soixante !

Il était à Bagdad voici encore deux jours. Interprète au Ministère de l'Information le matin ; journaliste l'après-midi à « Al Taaxi », journal kurde dont Darah Tawfik, l'actuel chef de l'information était le rédacteur.

- Demain, vous ne me reconnaitrez plus ! J'aurai quitté mon costume bleu, cette chemise, cette cravate car je suis pesh-merga. J'ai déjà fait la guerre et j'ai apporté mon habit kurde.

Ils sont des milliers ainsi, docteurs, professeurs, ingénieurs, qui arrivent à l'européenne et retrouvent leur costume kurde et avec lui, le sentiment d'identité nationale.

- Oui, j'étais pesh-merga... J'avais vingt-deux ans à l'époque. J'en ai maintenant vingt-sept, mon cher ami - expression favorite de Yonan -. Puis, je suis retourné travailler à Bagdad dès la fin des combats et la signature de la paix. Amnistie générale pour tous les pesh-mergas ! Tout le monde savait que j'étais pesh-merga à Bagdad ! Je lisais tous les journaux français et je devais en faire une synthèse pour le ministre.

Il est aussi très fier, Yonan, d'avoir servi d'interprète lors du voyage de Michel Jaubert :

- Il n'était pas plus grand que moi, je pouvais lui parler d'égal à égal...

Tandis qu'avec Monsieur Charbonnel, je devais me hisser sur la pointe des pieds !

- Yonan, voilà trois jours que je suis ici... Tu sais, j'aime bien Naoperdan, le bazar de Chouman et les gens qui m'entourent... Mais il faut que j'aie filmer les combats et que je rencontre le général Barzani... Je n'ai que dix-huit jours à consacrer au Kurdistan !

- Vous, les journalistes, vous croyez que c'est un jeu... On verra demain. Il faudra en parler à Kak Darah. C'est lui qui sait si vous pouvez partir. Nous sommes responsables de votre vie, vous savez !

- Merci Yonan... Mille fois merci... Mais « ma vie » n'appartient à personne ici bas... Pas même à moi ! Si je dois mourir sous les bombes, les bombes viendront me chercher ici ou ailleurs. C'est écrit, on ne force pas le destin.

- Mon cher ami, il y a un très important combat en ce moment à Spillic, après Rawanduz. Si on peut y aller, je vous le promets, nous partirons le plus tôt possible... En attendant la nuit porte conseil, alors, avant de vous y rendre, réfléchissez bien !

... La nuit porte conseil ! Oui, Yonan... Même quand à deux heures du matin un vacarme infernal, un bruit terrifiant, un ronflement bien connu, celui des avions, vous tire du sommeil pour vous entraîner vers l'abri ! Les Tupolevs et les Sukhoys, dans la vallée, cette nuit, s'en sont donné à cœur joie ! Il ne s'est pas trompé le toubib lorsqu'il m'a dit que les oiseaux de mort n'allaient pas tarder à apparaître... Toute la montagne a frémi au bruit sourd de l'explosion. Ça devait se passer pas très loin de Naoperdan, vers Gallala, à une quinzaine de kilomètres. Dans le boyau qui nous sert de refuge, les visages sont graves. Nous avons tous devant les yeux les mêmes images angoissantes.. Universel pouvoir de l'imagination... Là-bas, dans la vallée des femmes, des enfants, des vieillards, tirés comme nous d'un profond sommeil, n'ont pas eu le temps, peut-être, de gagner l'abri... La mort les a surpris en plein repos... Ils ne verront pas, demain, le jour se lever sur les crêtes neigeuses...

- Alors, mon cher ami, vous avez toujours envie d'aller sur le front ? Ce n'est rien ici à côté de là-bas... Tout le temps des bombardements, et pas d'abri ! Alors, Kak Emmanuel, toujours partant pour le front ?

- Oui... Plus que jamais, Yonan !

IX

L'ENRÔLEMENT DES VOLONTAIRES

Dans le bureau de Darah Tawfik une dizaine de personnes sont assises. Hossein prend congé de nous. Son rôle est trop important pour nous servir de guide. Réza, son remplaçant nous attend. Réza avec ses grosses moustaches, ses yeux pleins de bonté et de malice, sa merveilleuse décontraction... Aussi conciliant et prudent quant à l'avenir de cette guerre, qu'Hossein était cassant, affirmatif, certain de lui et de la victoire. Il arrive de Bagdad « comme plus de cent mille Kurdes qui vivaient là-bas » ajoute-t-il. Le chiffre, avancé depuis par les autorités kurdes est difficilement vérifiable, mais tous les journalistes l'ont repris. Le refus de cette autonomie à bon marché, de troc, de marchandage de vendeurs de tapis, proposée par Bagdad, où aucune garantie sérieuse ne leur était accordée, a soulevé l'enthousiasme d'un peuple !

- C'est merveilleux, jamais, nous les militants du P.D.K., nous n'aurions cru à l'adhésion générale de tout le peuple... et surtout des intellectuels. Nous avons accueilli en moins de quinze jours une centaine de docteurs, des avocats, deux cents ingénieurs... trois mille instituteurs et professeurs... plus de quatre cents officiers... tous les chefs religieux du Nord et deux mille étudiants... Oui, tout le monde nous a rejoints. Si nous le désirons, nous pouvons aujourd'hui former un gouvernement kurde... Même nos cinq ministres qui siégeaient à Bagdad avec les ordures du Baas ont regagné Naoperdan !

1977
IL EXISTE ENCORE...

Qu'EST-CE, au sens de l'anglais, au sens de l'anglais, au sens de l'anglais

Ce gouvernement n'existera jamais ! Le général Barzani me le confirmera par la suite d'un air las. Aucune nation ne le reconnaîtrait et l'Irak aurait alors beau jeu pour faire intervenir ses « frères » arabes dans le conflit, en leur démontrant le danger d'un Etat kurde dans leur dos. Les Russes, trop liés pour l'instant au monde arabe, ne pourraient tolérer que leurs intérêts soient mis en cause dans ces zones pétrolières. L'empereur d'Iran - dont certaines unités d'artillerie opèrent depuis peu en territoire kurde pour aider ces derniers - vient de déclarer qu'il était hostile à la création d'un Etat kurde... et pour cause !

Mais il est vrai qu'en ce début de guerre l'enthousiasme devant ces ralliements massifs fait oublier aux militants les réalités politiques et le prolongement de l'enjeu d'un conflit qui dépasse de très loin leur vision comprimée du problème.

Pour la première fois dans toute l'histoire du mouvement kurde, l'élite intellectuelle de cette nation, jusqu'alors dispersée, désunie, divisée en autant de courants que d'opinions, s'est ralliée à l'appel du Mollah Barzani. L'adhésion du peuple était acquise. Mais l'apport des intellectuels, futurs cadres d'une hypothétique nation kurde, devenait indispensable pour donner à la révolution ses lettres de noblesse... ainsi qu'une nouvelle dimension. Maintenant on va pouvoir soigner les blessés, éduquer les enfants, construire des maisons, prévoir, dresser avec l'aide de toutes ses têtes pensantes les plans du futur Kurdistan autonome... Et en assurer la gestion !

- Pourquoi des techniciens arabes, des ingénieurs arabes, des juges arabes, des policiers arabes, des professeurs arabes ! Nous avons les nôtres aujourd'hui, et quand nous posséderons le pétrole qui nous appartient rien ne pourra nous empêcher de faire de la province la plus arriérée de l'Irak un paradis que nous n'aurions jamais dû perdre !

Manifestement, le P.D.K. a été pris de court par l'afflux des volontaires en tout genre. Un attroupement, immense cercle bariolé sur un vaste pré, un peu à l'écart des bureaux. Impossible de se frayer un passage au milieu de cette foule tranquille, mais compacte, soudée dans son immobilité.

- Les volontaires... Ce sont les volontaires qui viennent s'engager ! Chaque matin, les nouveaux se rendent ici, et attendent leur tour... me chuchote Réza qui parvient à se faufiler.

Le cercle humain entoure deux petites tentes de campagne devant lesquelles, assis face à un bureau métallique, je retrouve les deux toubibs de l'hôpital.

- Nous commençons à travailler très tôt. De six heures à neuf heures



Les volontaires et l'enrôlement.

au dispensaire, puis ici. Nous pouvons tout juste en ausculter quarante dans la matinée et il en arrive des centaines par jour ! C'est épuisant, mais quel réconfort !

Plus que le docteur, je suis le centre d'intérêt... Et quel merveilleux public ! Un ancien me demande ma nationalité. Il hoche gravement la tête, se penche vers son voisin... De bouche à oreille le message passe, circule.

- França télévision ! França télévision !

Impressionnés par la caméra, soudainement promus au rôle de vedettes, conscients d'occuper la scène, certains rectifient leur tenus. La curiosité satisfaite, le calme revient. Aucune anxiété sur les visages. Aucune angoisse perceptible. Une tranquille assurance, celle de remplir son devoir. Si la guerre n'est pas souhaitée, et je n'ai jamais rencontré quelqu'un ayant exprimé un tel désir, elle n'est pas crainte.

- Nous avons repoussé les Arabes tellement de fois, que nous les ferons reculer une fois de plus !

Sur des troncs d'arbres superposés en gradins, les plus veinards ou les premiers arrivés, ont pu trouver de la place et s'asseoir. De ce lieu je domine la foule agglutinée des volontaires. Un vieux camion délabré, sans capot, né du temps où l'Irak était encore un protectorat

de sa gracieuse majesté le roi George VI, s'arrête au bord du champ et déverse sa cargaison.

- Huit ... douze ... quinze ... dix-huit !

Le compte est bon ! D'une minuscule plateforme, dix-huit hommes sautent sans se presser. Etonnant calme des Kurdes contrastant agréablement avec l'agitation fébrile et permanente des foules d'Orient. Chaque geste est dosé, tout effort est mesuré.

Ceux qui ont déjà participé à la précédente guerre ont ressorti les fusils entretenus avec amour durant la trêve. Les autres iront après l'enrôlement percevoir une arme. Les nouveaux venus se dirigent vers les baraquements derrière les arbres. Dans leur poche, une feuille de papier froissé :

- Le billet du représentant du P.D.K. de leur village attestant qu'ils habitent bien cet endroit et sont de bons Kurdes. Notre seule manière de vérification pour éviter les espions du gouvernement.

- Et dans les villages sans représentant ?

- Il n'en existe pas beaucoup. Alors le chef du village envoie ses volontaires au premier endroit où se trouve un de nos délégués. Si ce dernier fait confiance au chef, les volontaires sont acceptés, sinon nous ne les prenons pas. Nous n'avons pas d'autres moyens de contrôle. Les saboteurs, les espions, les ennemis de notre cause qui tentent de s'infiltrer sont vite découverts. Notre service de renseignements en a arrêté plusieurs ces derniers jours !

Véritable brevet de civisme et de patriotisme que cette petite feuille blanche !

Les hommes ressortent. Tous du même secteur. Il ne doit rester là-haut, dans un village de montagne, égarés au milieu des chèvres et des moutons, que quelques vieillards, de tout jeunes enfants, et des femmes pour veiller à la bonne marche de la maison.

- Nous pourrions avoir plus de deux cent mille hommes sous les armes, mais soixante mille suffisent pour l'instant car la vie ne doit pas s'arrêter avec la guerre. Il faut cultiver les champs, labourer, rentrer les moissons, garder les troupeaux, aussi nous ne prenons que les premiers arrivés... C'est la raison pour laquelle ils se pressent tellement ! Ils savent que le nombre de place est limité et ils tiennent tous à avoir la leur. Nous en garderons quarante mille pour les réserves, il ne nous en faut pas plus... et nous n'aurions pas assez d'armes pour tous !...

J'ai donc sous les yeux le résultat de quatre ans de trêve. Alors qu'au maximum des combats les pesh-mergas engagés étaient au nombre de quarante mille lors de la dernière guerre, il est passé à cent mille !

Et je ne parle pas des laissés pour compte, des défavorisés qui ne pourront participer à cette grande fête de la guerre, des armes, de la virilité, et s'en retourneront en maugréant chez eux. La Révolution a dû mettre beaucoup d'eau dans son vin "rouge" (!) pour obtenir ces résultats.

Dans sa première Constitution, l'article cinq du programme du P.D.K. stipulait : « Nous nous inspirons des théories marxistes - léninistes... ».

Un grand nombre de chefs traditionnels ne voulurent point suivre les chemins de la révolution et de leur propre condamnation. On leur demandait en même temps de faire preuve de nationalisme intransigeant à l'intérieur de leurs frontières et d'adhérer à des principes contraires aux bases du nationalisme. La révolution avait aussi pour but avoué de détruire toutes les vieilles structures féodales en éliminant les représentants de ces structures. Les grands féodaux, les feudataires, régnant depuis des temps immémoriaux seraient devenus des potiches qu'on aurait gardé l'espace d'une transition nécessaire pour élaborer de nouvelles mentalités. Mais les grands fauves acceptent mal de disparaître, malgré la lente et irréversible désagrégation de leur pouvoir... Ceux qui régèrent en maîtres absolus des dizaines de villages, dont on baise les mains en s'agenouillant, n'étaient pas préparés à ce renoncement, bien qu'aussi intransigeants que les meneurs du P.D.K. Cruel dilemme ! Défendre le concept de nation au nom de Marx et de Lénine - premier paradoxe - et devenir les chantres des vertus révolutionnaires qui s'établiraient à leurs dépens - deuxième paradoxe -. D'où les dissensions, les refus, les « oui mais » proférés du bout des lèvres ayant marqué la période d'entre 61 - 70. Et s'ils n'empêchaient pas leurs hommes d'aller rejoindre Barzani, ils n'ignoraient pas que très peu d'entre eux le ferait puisqu'un Kurde ne se bat que sous les ordres ou sur les conseils de son chef. Semi-défection, semi-participation... Aide, refuge aux pesh-mergas, mais pas de véritable engagement à l'exception de la tribu de Barzani, heureusement les plus nombreux !

Les guerriers de Barzani à cette époque sont des héros qui, pour reprendre la théorie de Mao, se déplacent comme des poissons dans l'eau. Tout le monde les soutient moralement, se sent concerné, mais autant de chefs qui refusent l'acte d'allégeance, autant de fusils en moins. Au plus fort de la dramatique bataille de Rawanduz, les Irakiens attaquant en masse faillirent bien passer. Idriss Barzani, pour éviter de trop dégarnir les autres points chauds du front, ne put mobiliser que deux mille pesh-mergas. Contre-attaquant à un contre dix sur les versants brûlés par le napalm, sans autre possibilité que la victoire,





Institut kurde de Paris

les Kurdes mirent en déroute les meilleures divisions irakiennes, laissant sur le terrain des centaines de morts et quelques paires de souliers abandonnés par des propriétaires à la nationalité douteuse. Peut-être des Egyptiens ? A moins que les mœurs soient identiques au Caire comme à Bagdad !

Le Kurdistan eut chaud et en 1970 les dirigeants du P.D.K. retinrent la leçon. Réunis en congrès, ils modifièrent l'article cinq et leurs principes s'inspirent aujourd'hui des théories scientifiques progressistes, ce qui est plus flou et leur permet une plus grande liberté de manœuvre.

Durant quatre ans, formation accélérée pour les militants, énorme travail à la base. Les féodaux reçoivent des assurances, voient s'estomper le danger de disparaître ; leur prestige n'est plus remis en cause, et beaucoup d'entre eux se rallient à Barzani après l'élimination des théoriciens marxistes. Chaque village est doté d'un représentant élu par ses camarades et dont la nomination est confirmée par le Comité régionale dont il dépend...

Très structuré, le Parti. Tout part de la base pour arriver après filtrage au Comité central et enfin parvenir au saint des saints, le Bureau Politique. Méthode d'organisation calquée sur celle de l'appareil communiste. Elle a fait ses preuves ! Ce n'est pas pour rien que Barzani a séjourné pendant douze ans en URSS et que beaucoup d'intellectuels ont reçu une formation à Moscou ! Mais la comparaison s'arrête là.

Les résultats, eux, ne se font pas attendre. Reconnu comme chef historique de la révolution kurde, héros légendaire, Barzani réussit à mobiliser toutes les énergies sur le programme national de son parti et obtient l'adhésion de tous les caciques, peu soucieux auparavant de voir leur autorité battue en brèche et leur prestige rogné. De vingt-cinq mille membres, en 1970, le P.D.K. se retrouve aujourd'hui avec quarante cinq mille adhérents, et de trente mille pesh-mergas au combat, avec plus de soixante mille, et deux fois plus qui piaffent d'impatience derrière !

Une guerre populaire devient l'affaire de toute une nation et la multitude bigarrée qui se masse autour de ces deux minuscules guitounes en est l'expression la plus authentique.

Deux heures de défilé ininterrompu, de va-et-vient incessants, entre ceux qui, bons pour le service vont toucher leur armement, leur solde, et les autres.

Les autres ! Ils dévalent les montagnes, ils fuient les plaines où les avions ont trop beau jeu. A dos de mulet, en tacots, véritables taxis de la

Marne, qui assurent une constante permanence entre les volontaires trouvés sur la route et ce centre de recrutement ; sur des charrettes, en camion, à vélos, et le plus souvent à pied, ils viennent se mettre au service du général Barzani. Et de lui seul ! Dans une quinzaine d'années les esprits se seront ouverts, les mots « socialisme » ou « révolution » auront une signification, un contenu. Pour l'instant, pour ces analphabètes au grand cœur, seuls l'éclat de Barzani, son charisme, et il s'agit bien ici d'un véritable rayonnement personnel frisant l'envoûtement, les amènent par tous les chemins de mules à ce lieu de rendez-vous de toutes les espérances. Ne vous y trompez pas, révolutionnaires de tous poils, "Guevara" de salons, champions de la contestation permanente, le mot « Révolution » dans la bouche d'un philosophe pensant et dans celle d'un paysan kurde, prend un sens très différent. La guerre est le ferment d'unité, le ciment du peuple kurde.

Pour ce combat, on a fait appel à la notion la plus élémentaire et la plus profonde qui habite le cœur de chaque être humain : l'amour de la patrie. Vous qui en avez une, vous ne cessez de la renier ; eux n'aspirent qu'à en posséder une. Le Kurdistan libéré, s'il existe un jour, possèdera ses diverses tendances et la révolution sera difficile à appliquer. Elle se fera d'abord dans les mentalités. On ne change pas en quelques années et sans contrainte physique ou morale le mode de vie d'un peuple ancré dans ses traditions et attaché à ses propres valeurs... Ou alors, cela s'accomplit dans un bain de sang. Substituer la notion de guerre civile à celle de guerre libératrice, soit ! Mais les Kurdes peuvent bien soutenir la dernière avec leurs vieux fusils, leur armement de récupération ; ils ne se guériraient jamais de la première. Les esprits sages du P.D.K., les modérés, dont Barzani en tête, l'ont compris et donné un sérieux coup de frein aux objectifs immédiats de la révolution, sans en abandonner la finalité.

Les nouveaux arrivants font enregistrer leur nom par un aide préposé à ce rôle. La liste échoit sur le bureau des docteurs. Ensuite, ils vont faire cercle, ces dix-huit hommes, et prennent patience. Discussions sérieuses, à voix basses ; une période de retrouvailles pour certains. On se donne l'accolade en bavardant, main dans la main.

Le docteur prend une feuille, la tend à l'assistant :

- Omar... Hussein... Stéphan... Khaleb...

Les hommes désignés s'extraient du cercle et se mettent en file indienne devant la minuscule table. Peau brunie par le soleil, burinée par les vents, les intempéries... Vêtements rapiécés, décolorés... Et des rangées de moustaches... Elles ont fait mon bonheur de cinéaste



Examen médical des volontaires.

ces bacchantes kurdes ! Belle époque, hitlériennes, conquérantes, en crocs, arrogantes, daliennes, provocantes... Toute une sonorité à créer suivant la taille, la densité et l'élan. Toute une symphonie pour les yeux !

Le bruit de la mitrailleuse lourde, je le connais pour l'avoir entendu à l'armée. Ici, dans ce décor où la réalité a pris le pas sur la fiction, il m'a surpris. La supercherie est achevée, la partie de cache-cache commence. Mille turbans s'envolent dans tous les sens...

- Couchez-vous, couchez-vous. Ne bougez plus !

Autour de moi, le silence lourd de menace. Une seconde D.C.A. entre dans la danse à quelques centaines de mètres de l'autre côté de la rivière. Vindicative, rageuse... Les Kurdes font donner l'artillerie lourde, de vieilles batteries de trente millimètres, dangereuses jusqu'à quatre mille mètres. Très haut, hors de portée, deux flèches lumineuses, deux bombardiers aux caractéristiques inconnues.

- Des Tupolevs, me dit Réza en suivant des yeux les avions, heureusement, les D.C.A. nous ont averti de ce passage.

Bien sûr, elles ont conscience de leur inutilité en de pareils cas... Leur seul mérite est de prévenir. Un rassemblement de cette importance, une bombe au milieu, quelle charpie ! Mais comment distinguer, faisant corps avec les herbes, les rochers, les arbres sous lesquels ils

se sont dissimulés, les mêmes hommes qui tout à l'heure riaient, bavardaient sagement ? Pendant quelques minutes, personne ne bouge. Un coup de sifflet, les hommes se relèvent, les yeux fixés sur le bleu du ciel d'où risque de venir la mort... D'où elle viendra sans doute pour certains d'entre eux !

Première alerte dangereuse. J'ai vu ces hommes rudes, courageux, ne craignant pas de se battre contre un ennemi supérieurement armé, courir comme des enfants apeurés par un chien, plonger dans les herbes, derrière les rochers. La guerre en dentelle, par imagination interposée, c'est fini. Les visions cinématographiques du premier soir, les impressions délirantes, au placard ! Non, je ne suis ni Cécil B. de Mille, ni Monfreid. Je ne suis que moi, avec ma peur au ventre rétrospective et depuis dix minutes, je sais qu'elle restera accrochée à ma peau, à mes vêtements, jusqu'au retour en Iran. Comme pour un accident, on se dit : « Cela n'arrive qu'aux autres, pas à moi... Pas possible, je suis un privilégié des dieux et de la vie... ».

Mais la bombe, elle, une fois lâchée, tombe... Question de chance, de hasard... Elle frappe aveuglément, et l'illusoire abri de la tente n'aurait rien changé.

Le groupe de volontaires se reconstitue. Les docteurs reprennent leur poste et l'assistant consulte ses listes. La file est reformée, la visite continue. Examen de la bouche, du fond des yeux et le stéthoscope biauriculaire se balade dans le dos, sur le poumon...

- Toussez... Toussez...

Docile, un grand gaillard se laisse manipuler, triturer. Pas souvent qu'on doit lui ausculter le fond de l'œil et s'inquiéter de la nature de sa toux !

- C'est bon, ça va, au suivant.

Avec une telle carrure, le contraire m'aurait surpris.

- Nous vérifions la tuberculose... Ils arrivent ici en ignorant qu'ils sont malades. Alors nous les soignons avant de les renvoyer dans leurs villages ! Mais nous n'engageons pas les malades. Si c'est indispensable, nous les verserons dans une troisième réserve pour assurer le courrier entre les différents points du front... Après tout un malade léger est aussi efficace s'il vise bien, qu'un autre pesh-merga. Mais vraiment, il faudrait que la situation soit catastrophique, et même si le nombre de malades est important, nous n'avons pas encore besoin d'eux.

Je me joins à un groupe d'enrôlés. L'afflux est tel que des guerriers sont montés sur les arbres. Accroupis sur les branches faîtières, ils

contemplant le spectacle dont ils sont les acteurs. Disparité des vêtements, diversité des coloris, gammes de pantalons aux multiples rayures maintenus par des molletières. Ceux que j'ai rencontré hier portaient le costume national kurde, mais en uniforme strict couleur kaki exception faite de la ceinture de toile et du bonnet.

Sur un terre plein, un bâtiment en boue séchée. Photo de Barzani à l'intérieur, accrochée au mur par deux punaises. Une table en bois derrière laquelle un homme compulse un grand registre... Des piles de classeurs entassés se chevauchent en attendant un mouvement qui les fera dégringoler. Au fond de la salle, des caisses. Des grandes, des longues, toutes tailles, tous formats, empilées soigneusement. Des inscriptions indéchiffrables pour le profane, inscrites sur leurs flancs. L'une d'elle est béante. Dans ses entrailles, des fusils. Au mur, sur des râteliers, les Klachnikovs attendent un propriétaire. Un des pesh-mergas s'approche, décline son identité, donne son adresse et tend la feuille médicale signifiant qu'il est bon pour le service. Le préposé au registre note avec de magnifiques arabesques. Le garçon est jeune. Dix-huit, vingt ans, tout au plus ! Peut-être moins ? Question d'appréciation. Mais comment savoir l'âge exact d'un individu dans une région sans état-civil ?

- On juge approximativement... Quand un gars paraît trop jeune, alors nous le traitons de menteur et il avoue qu'il n'a pas l'âge mais qu'il veut se battre. On en a plusieurs, des dizaines... Mais si le garçon fait plus vieux que son âge, et sait mentir, alors impossible de deviner... On fait semblant de le croire.

Fusil, cartouchière luisante à force d'avoir été astiquée, deux chargeurs... Ça y est ! Une croix en guise de signature, et le rituel : « au suivant » !

Et ainsi, toute la matinée, de visites médicales en bureaux, le pesh-merga découvre Naoperdan, le quartier général. Il est curieux le paysan d'un petit village de montagne. Tout l'intéresse, l'attire. A la sortie de l'armurerie, des groupes se constituent autour d'un instructeur permanent. En quelques minutes, ce dernier leur explique le démontage et le remontage des armes. Assis sur l'herbe, les futurs pesh-mergas l'écoutent attentivement avant de l'imiter. Claquement sec d'une culasse... Introduction d'une balle... Ejection... Démontage et nettoyage de l'ensemble... Une minute suffit. Remontage. En moins de deux minutes, les gestes immémoriaux de l'homme d'armes ont été appris ou réappris.

Abdula, dans son groupe, est le champion incontesté. Sec, maigre, noueux comme un sarment de vigne, moustaches imposantes, sourcils



épais, il a fait toute la guerre précédente avec son vieux compagnon, un antique fusil "BRNO" d'origine tchécoslovaque et il l'a ressorti avec un évident plaisir. D'un geste plein de mépris, tout à l'heure, il a refusé la Klachnikov. Rien ne remplace, en précision, à ses yeux, ce fusil au coup par coup. Sur le chemin du front, au contact direct des guerriers, cet avis est partagé par beaucoup d'entre eux qui préfèrent le "BRNO" à la Klachnikov russe et cette dernière à la chinoise encore moins précise. Car les Chinois sont aussi de la partie ! Impossible d'avoir des mitraillettes russes... Exceptées celles récupérées sur l'ennemi ou dévalisées dans les stocks des forts pris d'assaut. Les Chinois les fabriquent sous licence. La reproduction est parfaite. Mais, selon les spécialistes, l'utilisation reste plus complexe. Comment les Chinois font-ils parvenir leurs armes jusqu'ici, par quel chemin détourné ?

GRACE au C.C.I.A

PAR le C.C.I.A
Les Kurdes sont toujours restés très discrets sur leurs sources d'approvisionnement en matériels de guerre, sur le mode de paiement, et les moyens de véhiculer les armes. Sans nul doute, l'Iran joue le rôle d'intermédiaire qui a établi depuis peu de temps des relations diplomatiques très cordiales avec la Chine rouge. Mais les Chinois, c'est connu, aiment bien savoir à qui vont leurs armes, quitte à ne pas réaliser de bénéfices ! Vendre pour vendre n'est pas encore la devise des fils du ciel... À moins que tout simplement les Russes ayant choisi leur camp, l'approvisionnement en Klachnikovs ne soit effectué que pour compenser l'aide russe et les empêcher, par Irakiens interposés, de gagner trop facilement une nouvelle bataille du pétrole.

Les Kurdes deviendraient alors l'enjeu d'intérêts qui dépassent largement leurs motivations... Sont-ils une fois encore des manipulés de l'histoire, des marionnettes dont on tire les ficelles, chaque partenaire de son côté... Des jouets inconscients, dont se servent les grandes nations pour réaliser leur but de domination, des pions sur un échiquier que l'on déplace au gré des ambitions ?

Les armes chinoises sont-elles des cadeaux de la Chine rouge, une simple affaire commerciale, ou alors, comme le prétendent les Kurdes, sont-ce des trafiquants internationaux, sans aucun préjugé politique, qui les leur fournissent ? Et dans ce cas, ces trafiquants ne sont-ils que de simples trafiquants ? Je le répète, car voilà un nouvel aspect de cette guerre à la fois très simple et très complexe, les Chinois veulent savoir la destination de leur matériel, et donc, à quel titre le livrent-ils ou le font-ils livrer ?

Cette question, je l'ai posée à Réza, puis à Idriss Barzani, puis au docteur Osman et enfin au général Barzani lui-même : je n'ai jamais eu de réponse ! Toujours des sourires, et l'art oriental de la restriction mentale... « Ne vous en faites pas, les armes ne manquent pas, et les trafiquants non plus ! Nous ne pouvons pas tout dire, pas encore... Le moment n'est pas favorable... ».

A défaut d'une réponse très nette des responsables, j'é mets donc des hypothèses. Mais après un jour de présence, voilà, en dehors de la guerre proprement dite, le fait qui me paraît le plus important : la présence chinoise sous l'aspect des Klachnikovs fabriquées à Pékin sous licence russe !

La visite médicale achevée, son paquetage sur l'épaule, et une arme à la main, le pesh-merga se dirige vers le bureau militaire. Même petite porte basse, deux fenestrous, l'éternel poster de Barzani, table en formica, des classeurs métalliques et une machine à écrire pour collectionneur d'antiquité, sur un second bureau près du mur. La salle est vaste, en terre battue. Impression de propreté, de compétence aussi. Aucun mot vain. On note, on inscrit, on répond laconiquement aux questions posées.

- Le chef du bureau est chargé de placer le pesh-merga dans une unité qu'il devra rejoindre avec ses compagnons de combats. Quand ils arrivent d'un même village, nous essayons de les envoyer au même endroit. Heureusement que les chefs de village ont compris le sens de cette guerre et son importance. Ils nous dépêchent leurs hommes, même si ceux-ci ne se battent plus directement sous leurs ordres. Cela nous permet une plus grande facilité de manœuvre...

A la base de cette organisation, le Dast : trente hommes, eux-mêmes intégrés dans une compagnie d'une centaine de personnes, le Pal. Les Kurdes ont une affection particulière pour le Pal. Unité légère de nature caméléon, elle peut se déplacer sans laisser de trace de son passage, se confondant avec le paysage à la moindre alerte. Au-dessus du Pal, le bataillon. Puis la brigade ou HEZ, unité importante composée de deux bataillons. Le Hez compte six cents guerriers. Enfin, au sommet, la division, le Chker, environ deux mille huit cents soldats. Les chefs de division sont en grande majorité des fidèles de Barzani, choisis à l'intérieur de son clan, parmi ceux qui, jeunes étudiants, ont réchappé à cette longue marche de 1946. Le "Vieux" a placé ainsi ses hommes à tous les postes clés de la hiérarchie révolutionnaire civile ou militaire ! Les chefs de section et de compagnies sont interchangeables suivant la nature de la mission à accomplir.

Pour tendre une embuscade, les qualités de Saabdullah sont incontestables. Spécialiste des embuscades, le chef de division sait que pour aller poser des mines à l'intérieur même des régions tenues par les Irakiens, Ibrahim fait merveille et possède une vision globale très rapide d'une situation, capable de l'évaluer en quelques secondes. Alors, dans le même Dast, Saabdullah redeviendra dans cette circonstance un pesh-merga de base, et Ibrahim, pendant la durée de sa mission, sera le chef à qui tous devront obéissance, même le responsable désigné par le bureau militaire... Armée révolutionnaire appliquant les principes de la meilleure compétence possible en un temps donné. Equivalent du fameux "principe de Peter" qui part du raisonnement suivant : tout individu, à un moment précis atteint son seuil d'incompétence. Les Kurdes n'ont pas attendu Peter pour appliquer ce principe !

Devant le bureau militaire, grand rassemblement... Ceux qui sortent et que l'on questionne :

- Et toi, Kak, où vas-tu ?

Ceux qui pénètrent en groupe pour partir ensemble au front; et l'isolé, venu d'une modeste ferme, et qui ira là où on lui indiquera, trop heureux de pouvoir participer à cette guerre libératrice. Le chef du bureau consulte ses documents...

- Tu vas à Agrah, Kak... Tu rejoins la division, et sur place on te dira où te rendre...

Agrah, cinq jours de marche à travers les montagnes... Aucune autre possibilité puisque deux camps retranchés irakiens solidement tenus surplombent la route y accédant. Les forts sont eux-mêmes encerclés depuis le début des hostilités par les Kurdes, paralysant ainsi six mille hommes. Drôle de guerre où, à cause de quelques canons à longue portée, les maîtres du terrain doivent effectuer de fastidieux détours de plusieurs dizaines de kilomètres pour éviter d'emprunter les axes routiers sur quelques centaines de mètres !

Je décide d'accompagner ce pesh-merga dans la poursuite de son périple administratif. Quelle paperasserie... Toutes les révolutions pèchent par leur pesanteur bureaucratique... Seul point commun ici avec l'esprit révolutionnaire !

Il s'appelle Ismail, notre solitaire. Il habite à une vingtaine de kilomètres, dans la campagne... Sa seule richesse : un poste transistor acheté voici deux ans au bazar de Galala. Depuis, il vit au rythme de cet appareil, suspendu chaque soir à la voix au pouvoir mystique du speaker de Radio Kurdistan. Alors, hier il a quitté sa maison. Il a dit au revoir à son vieux père, à une femme silencieuse et résignée, et à

une petite fille trop jeune pour comprendre. Il ne lui reste d'eux qu'une photo jaunie, aux bords écornés. Avec elle il emporte une part de paradis, un réconfort, un lien quasi charnel, car rien ne compte plus pour le Kurde que sa famille. Il a obéi à ses impulsions et il a fait siennes les convictions de ceux qui l'ont appelé. Maintenant, il se rend chez le trésorier car la révolution n'est pas ingrate. Les pesh-mergas touchent dix liras irakiennes par mois, soit trente dollars... Cent cinquante francs par mois, autant, sinon plus, que ce que gagne la plupart d'entre eux aux champs, derrière leurs troupeaux, ou dans leurs minuscules boutiques. Les chefs de sections gagnent deux cents francs ainsi que les serveurs de mitrailleuses lourdes. Quant aux artilleurs des pièces plus importantes - DCA de 30 mm, canons - leur salaire s'élève à trois cents francs mensuels, une petite fortune pour le secteur. Le niveau de vie en temps de paix est sensiblement inférieur. Le revenu mensuel moyen par habitant est estimé à cent vingt francs pour un Irakien arabe, et cinquante francs pour un Kurde. De plus le P.D.K. verse à chaque famille privée d'un père ou d'un fils, une somme de cent cinquante francs tous les mois. Et en sus de ce salaire, le P.D.K. accorde une prime d'engagement de deux cents francs afin que le pesh-merga puisse, s'il le désire, aller se faire tailler un uniforme de combattant en toile beige et acheter ce dont il estime avoir besoin. Ce n'est pas une obligation. Si le guerrier veut garder sa tenue quotidienne personne ne l'en empêchera et cette prime servira d'argent de poche. Mais la fierté de posséder une vraie tenue l'emporte sur le désir d'employer ailleurs cette allocation et les marchands de tissus et les couturiers - souvent le même homme ! - sont les commerçants les plus heureux de la terre aujourd'hui dans le bazar de Chouman.

Ismail aussi désire porter l'uniforme strict.

Dans les rues, en cette fin de matinée, peu de monde par rapport à hier soir. Les pesh-mergas se cantonnent dans les maisons de thé ou se rencontrent chez les tailleurs. Comme par hasard, ils ont réapprovisionné leur stock en tissu. Les étagères débordent, regorgent de pièces. Sept mètres pour tailler un pantalon et un blouson. Quatre vingt dix francs à verser lors de la remise de la tenue de combat... Allons, la guerre n'est pas perdue pour tout le monde et ne fera pas que des victimes ! Les mensurations sont prises, notées soigneusement, le tissu est choisi. Le tailleur épingle le patron dessus, le porte près de sa machine à coudre "Singer" belle époque au pied de laquelle d'autres coupons attendent d'être débités, tranchés, taillés, cisailés et de ressortir sous la forme bouffante du charroual, le pantalon kurde.



Dans le bazar de Chouman, un artisan travaille le bois.

- Ce soir, Kak, ce soir à sept heures ce sera prêt, promis.

Et le tailleur se replonge aussitôt sur sa vieille machine qui lui permettra d'affronter sans problème les longs mois d'hiver où les affaires sont plutôt mauvaises. En voilà un qui ne doit pas maudire la guerre ! Il est vrai que c'est la première où les Kurdes revêtent l'uniforme. L'A.R.K. (Armée Révolutionnaire Kurde), émanation militaire du P.D.K., est très fière d'acquiescer par le truchement du costume un semblant de discipline. Psychologie de masse. Parez les gens d'un bel uniforme, ils se sentiront concernés, solidaires. Napoléon déjà l'avait compris.

Ainsi, sans en avoir l'air, par des touches subtiles et imperceptibles, le brave paysan kurde, dénué de toute culture politique, se met au service d'une idéologie. Sans son uniforme, il manifeste son individualisme foncier. Avec celui-ci, il accomplit en l'ignorant un pas dans la révolution. Membre à part entière de l'A.R.K., plus tard, lorsqu'elle aura besoin de lui dans d'autres domaines, il n'oubliera pas qu'il en aura fait partie en se fondant en elle...

Un dernier thé brûlant avec Ismaïl, pesh-merga de la révolution... Adieu, Ismaïl, adieu et bonne chance... Que ta première guerre soit la dernière et que ta petite fille puisse te voir vieillir et que les enfants

de tes enfants bercent tes vieux jours ! Je ne te reverrai sans doute plus, Ismail... Les tourments provoqués par la démence des hommes nous ballottent de tous côtés... Il me restera de toi, plus tard, le flou d'un visage, un sourire nostalgique et la vision de ton magnifique charroual aux grosses rayures violettes et blanches... Tu avais l'air d'un seigneur, Ismail, dans la maison du chef de bureau militaire... Reste-le. Une fois ton pays libéré, laisse les hommes pris de vertige, s'abandonner à la folie des mots, des verbes et des vérités... Retourne à ton champ, à tes trente moutons, à tes quelques chèvres, à ta femme, à tes enfants... Et fais l'union autour de ta sagesse plutôt que de participer à leurs folies...

Institut kurde de Paris

X

LES NUITS DE LA CLANDESTINITÉ

Deux jours passent...

Deux jours d'angoisse... Les avions montrent leurs ailes de plus en plus souvent. A midi, nous avons dû courir aux abris à toute vitesse et le ragoût de Kak Chahaba s'est refroidi. Ils ne nous laisseront même pas manger en paix ! Une partie de cet après-midi s'est déroulée en d'incessants va-et-vient entre l'hôtel et l'abri. Impossible de descendre à Chouman ou Naoperdan. La route est interdite aux véhicules, sauf cas d'urgence. Vautours, ils tournent sur la vallée et viennent prendre leurs virages au-dessus de nos têtes... Au loin, on distingue des gerbes grises... Pas de doute, la grande offensive de printemps débute !

Cette situation de gibier est éprouvante pour les nerfs... Et les DCA qui ne se manifestent même plus... Impuissance ou ruse de guerre ? Pas rassurant en tout cas...

Un gamin, muni d'un seau, d'un balai et d'une serpillère salit les vitres de l'hôtel. En effet, les grandes baies vitrées du hall, du salon de la réception, deviennent un danger. Elles renvoient la lumière et, à cinq ou six mille mètres, les pilotes des bombardiers attendent leurs reflets pour ajuster leur tir... Le gamin mouille consciencieusement la serpillère, la plonge dans un seau de boue et avec le balai la promène sur la surface vitrée. L'intérieur du bâtiment s'assombrit peu à peu. Kak Chahaba perché sur un escabeau place de grandes tentures noires

ou vertes devant les fenêtres... Deux précautions valent mieux qu'une ! Sur le toit, le camouflage s'organise aussi, il est l'objet d'une activité intense... La réverbération des dalles de ciment devait fatalement être visible... Des hommes, de la cour, y projettent des pelletées de terre. D'autres arrosent cette terre, la répandent sur le ciment, la tassent, l'écrasent... Deux heures après, notre hôtel a pris vaguement l'aspect d'un blockhaus. Vitres souillées, rideaux tirés, toit enseveli sous quelques centimètres de croûte marron... Mais à l'intérieur la vie continue avec toujours ces alertes incessantes !

Hier encore, j'ai insisté pour partir au front... Kak Darah, toujours très aimable ne peut satisfaire mon désir. Il attend les ordres du commandant des bataillons massés autour de Spillic. Lui seul pourra donner l'ordre de venir.

- Vous comprenez, il y a 6.000 Irakiens encerclés dans leur camp... Et nos hommes sont dissimulés par les rochers. Ils ne bougent pas, restent toute la journée terrés sous les bombes ! Alors, vous, vous allez marcher pour monter sur les crêtes, il faudra vous déplacer. Et si un avion vous repère, il risque en même temps de découvrir les planques des pesh-mergas... C'est dur pour eux... C'est très dur ! Mais grâce à leur art de la dissimulation, les avions bombardent au hasard. Si à cause de vous ils les aperçoivent, le chef de bataillon en portera la responsabilité. Nous devons donc attendre son accord.

- Mais, Kak Darah, je peux marcher la nuit, je peux rejoindre les crêtes dans l'obscurité et personne ne me verra. je veux simplement voir, c'est tout. Je tiendrais bien une journée sans bouger et sans manger... Quitte à me pisser sur les chaussures !

Cette image le fait sourire. Il faut attendre. Alors, je subis les démarches protocolaires dans tous les bureaux de Naoperdan ! Ah, combien en ai-je rencontré d'hypothétiques ministres du futur Kurdistan libéré ? De directeurs de ceci ou de cela. De présidents de comités des minorités : chrétiens, Assyriens... Tous ont rejoint la révolution. Que de discours sur le futur Etat kurde, de références au socialisme, à la révolution, de chimères, de rêves traduits en chiffres, de visions improbables !

Comme je préfère mille fois ces pesh-mergas de bases, directs, simples dans leur contact, sans ce jargon socio-philosophique trop bien appris et mal digéré, sans les complexes du colonisé, sans la notion de frustration éprouvée par tous les intellectuels de tous les pays dits en voie de développement qui veulent à tout prix justifier les maux dont ils souffrent en accusant les nations riches d'en être la source...

Que signifie le mot « révolution » pour tous ces cadres frais émoulus

des universités de Bagdad, Londres ou Moscou ? Travaillent-ils pour leur peuple ou pour leur révolution telle qu'ils l'imaginent ? Toute réforme, même la plus minime, prend forcément ici, l'allure d'une révolution. Réduire le pouvoir des anciens féodaux est une réforme... La révolution consisterait à éliminer toute trace de ces derniers, tout vestige pouvant rappeler leur existence... Amener les femmes à prendre conscience de leur rôle dans la société kurde est une réforme... La révolution consisterait à les rendre adeptes de nos égéries du M.L.F., bien favorisées dans notre société ! Et plusieurs réformes additionnées font-elles une révolution ? J'ai le sentiment que chacun possède sa petite idée, et aucune réponse bien définie du terme ne peut être fournie. Révolution, au Kurdistan, n'offre pas le même sens que chez nous. Le rêve de la démocratie, dans sa véritable expression, en prenant modèle dans ce domaine sur nos sociétés, paraît être le but recherché par beaucoup.

Privés de journaux, de radio, de possibilités d'expression, plusieurs me demanderont si je vais pouvoir écrire ce que j'ai vu sans problème, si quelqu'un pourra publier mon livre...

Cette liberté sur laquelle trop de nos concitoyens crachent en lui trouvant des airs d'hypocrisie, ils en rêvent... Cela leur apparaît fantas-tique de pouvoir exprimer une pensée sans crainte de représailles, de pouvoir militer dans un parti d'opposition sans se retrouver emprisonné...

- C'est ce que nous voulons pouvoir réaliser en Kurdistan... Une véritable province autonome où chacun pourrait s'exprimer librement. Nous avons déjà tenté de faire comprendre aux paysans que le système féodal était achevé. Si nous pouvons leur apprendre à lire, à réfléchir, alors notre but sera atteint en grande partie, car ils ne sont pas bêtes les paysans kurdes, vous savez. Ils comprennent très vite, mais heureusement que nous possédons beaucoup d'étudiants et d'enseignants depuis un mois. Je crois que nous allons pouvoir agir !

A l'extrémité d'un pré, entre la voie Hamilton et la rivière, à l'entrée de Naoperdan, avant le pont, une école... Deux classes à l'extérieur, deux à l'intérieur « afin de pouvoir évacuer sans trop de bousculade en cas d'alerte... ». Derrière l'école, des tranchées, profondes, en forme de Z. De temps en temps, exercice d'alerte... Un maître sort de sa classe, frappe l'une contre l'autre deux lames de cuivre, les couloirs voûtés amplifient le bruit, le répercutent, l'acheminent...

Très vite, sans bousculade, les petits écoliers en blouses noires évacuent les classes, se précipitent en courant dans les tranchées.





Là, ils se mettent en boule et je ne vois plus que des dos, de petits dos ronds et noirs. Les mains sur la tête, oreilles protégées, ils font semblant... Semblant ! Mais jusqu'à quand ? Enfants de la guerre, ils apprennent les gestes qui peuvent les sauver... Des dizaines de milliers d'enfants ainsi apprennent à se terrer, à s'accroupir, à se servir du moindre repli comme cachette, comme abri... Entre deux alertes, ils découvrent la lecture, retiennent quelques notions d'algèbre. Comment peut-on soupçonner les ravages moraux de cette guerre sur ces enfants ? Vivre en sursis, courir, ramper...

Cinq maîtres, une maîtresse. Quatre classes d'une trentaine de gosses chacune.

- C'est le dernier jour que nous faisons cours matin et après-midi. Les alertes deviennent trop fréquentes et les enfants ne peuvent pas apprendre dans le calme, comme ils en ont besoin... Voilà ! Et après on dira que nous sommes une nation d'analphabètes... Mais comment étudier dans ces conditions ? Dès demain, la classe aura lieu la nuit, elle ne durera que trois heures seulement.

Quelques bancs, des bureaux d'écoliers. Ils évoquent le cauchemar de mon enfance. Tout noir de patine, avec le petit encrier de faïence blanche, et l'encre violette qui fait les doigts studieux... Des générations d'écoliers ont défilés dans cette pauvre école. Beaucoup d'entre eux se battent actuellement et je formule le vœux que ces enfants, pris dans cette confusion de l'héroïsme et de la mort, ne soient pas les écoliers de la relève !

Aussi attentifs que tous les enfants du monde, aussi turbulents, ils suivent avec intérêt les explications des maîtres. A la récréation, ils se précipitent autour de nous, sourient, regardent la caméra. Quelques-uns me tendent la main avec dans le fond de leur regard de gosses passés sans transition à l'âge adulte, un je ne sais quoi de gravité qui me surprend. La guerre développe les instincts, accentue la maturité.

Ecole historique. La trêve de 1966 avec le Premier Ministre Bazzaz fut signée ici. Bazzaz est sorti de l'histoire de l'Irak, mais le vieux Barzani est encore là !

- Vous allez voir les fils du général ce soir... Une réunion du Bureau Politique. Ils sont d'accord pour que vous y assistiez.

A 22 heures, une " Land-Rover " vient nous chercher. Elle traverse un Naoperdan éteint, mort en apparence. Pourtant, dans tous les bureaux, à la lueur des lampes-tempête, des hommes écrivent, dictent, notent, tandis que des courriers s'apprêtent à partir sur tous les chemins, sur toutes les pistes, pour transporter, là où le téléphone de campagne ne



peut arriver, les messages.

Nous roulons sans phare suivant une mesure décrétée hier soir, c'est-à-dire depuis que les avions ont effectué leurs premiers raids de nuit. La "Land-Rover" escalade un mauvais chemin de boue et de pierres. La côte est raide. Les crabots sont nécessaires. La voiture s'arrête en pleine nature, dix minutes plus tard. Durant le trajet, nous avons pu discerner quelques feux de camps avec des silhouettes armées autour des flammes. A la lueur volontairement restreinte des lampes électriques, nous poursuivons notre chemin à pied. Sous une cabane, les mains tendues vers les flammes d'un feu de camp, une dizaine de pesh-mergas nous suivent du regard. Notre guide fournit le mot de passe. Quelques marches creusées à même la terre. Un fil dans lequel je m'embrouille... Me voilà descendu plus vite que prévu en pestant dans un français rabelaisien contre ces maudits téléphones de campagnes et leurs fils passe-partout !

J'ai au moins le privilège d'apercevoir le premier la porte ouverte, la lueur des torches, un couloir dans lequel nous nous engouffrons. Yonan nous abandonne quelques minutes pour nous introduire dans une vaste pièce sobrement meublée. Au fond, un bureau, un téléphone et derrière le tout, Habib Karim, secrétaire général du P.D.K., virtuellement Vice-Président de la République d'Irak... dès le moment où le tout puissant Conseil national de la révolution du parti Baas respectera les accords conclus au mois de mars 1970. Grand, plus grand que la moyenne des Kurdes, visage austère, sans régularité. Homme d'une valeur certaine, aujourd'hui le n° 2 du P.D.K. après le général Barzani. Un mystère plane sur ses origines. Habib Karim appartient à la tribu des Lauri, une des plus pauvres et aussi des plus guerrières de ce pays. Mais certains ethnologues soutiennent que les Lauri ne seraient pas d'origine kurde. Querelle byzantine bien dépassée et dont personne ne tient compte ici. Et si cela était vrai, voilà en plus une belle démonstration de l'esprit de tolérance des Kurdes !

Bagdad a toujours essayé de jouer sur ces rivalités ethniques ou religieuses pour semer la discorde au sein du peuple kurde. En acceptant l'éventualité d'un vice-président kurde aux origines ethniques douteuses, une occasion supplémentaire se créait de dissocier les Lauri des Kurdes. Une spéculation hasardeuse, sans résultat apparent.

Il est timide, Habib Karim, et s'exprime d'une voix douce. Pourtant pour briguer cette fonction de secrétaire général, la timidité n'est pas une nécessité, et la douceur, une vertu ! Sous ses apparences fragiles,

il cache un tempérament de fer. Un orthodoxe avant tout dévoué à Barzani et hostile à toute concession contraire aux intérêts du peuple kurde...

Tout est structuré sur l'organisation type " communiste ". Avant d'être membre du P.D.K., le candidat est soumis à une période probatoire de six mois... Le temps de se renseigner sur sa conduite, sur ses actes passés, son honnêteté et son éducation politique. Admis dans une cellule de village (cellule de base), s'il le désire par la suite, il sera élu à la majorité membre du comité de secteur, qui dépend lui-même du comité provincial, dont les liaisons avec les comités de secteurs sont assurées par un comité d'organisation nommé à cette fin. Chaque comité provincial est soumis aux directives du comité de district dont les membres sont toujours choisis très démocratiquement par les comités provinciaux. Ce comité de district reçoit directement ses ordres du comité central, élu par un congrès réuni en principe tous les deux ans, assemblée de tous les représentants des cellules et des comités. Le comité central désigné par ses représentants secrète son Bureau Politique, le saint des saints dont Habib Karim est le secrétaire général actuel... Un long chemin qu'il a mis près de dix ans à parcourir !

Ce soir, quatre membres du Bureau Politique sont présents, assis sur des chaises en fer, inconfortables, alignées le long du mur. Une quinzaine de chaises. Des tables basses. Le thé. Au fond de la pièce, un lit de camp, un matelas replié en deux et quelques couvertures. Habib Karim couche ici à la fin des réunions. Seize à dix-sept heures de travail par jour le retiennent dans cette pièce...

Un volumineux poêle en fonte, éteint. Deux lampes à soufflets illuminent la salle dont les fenêtres sont dissimulées par de larges rideaux. Le ronflement bruyant des lampes à pression domine la rumeur des conversations. Yonan nous désigne les présents :

- Là, à gauche de Habib Karim, le docteur Osman... Il est ministre de la Santé, mais c'est le conseiller de Barzani le plus écouté. Près de Iūī, Mohamed Mahmud, vous l'avez vu à l'hôtel. C'est un ministre... En face, les deux fils de Barzani : Idriss et Massoud...

Le docteur Osman parle français, anglais, russe, arabe, kurde, farsi... Une véritable boulimie... Apprendre les langues étrangères dans ses moments de loisir. Petit, corpulent, il aurait pu être le secrétaire général, mais Barzani a préféré le garder comme conseiller privé. Ses fonctions officielles démentent son pouvoir occulte. Un ordre d'Osman n'est jamais transgressé ou discuté puisque c'est le général qui s'exprime par sa bouche ! Et malgré le caractère démocratique du P.D.K., nul ne

se risquerait de discuter les ordres du " Vieux " sans encourir ses foudres ! La fermeté du général pour maintenir la discipline à l'intérieur du parti, pour se séparer des " troublions ", de ceux qui par leurs conceptions différentes risquent de mettre en danger l'avenir du mouvement, ne déplaît pas aux Kurdes.

Idriss Barzani, lui aussi est de petite taille. Mince, fluet. On a du mal à croire qu'à 22 ans, voici dix ans, il a repoussé les meilleures divisions irakiennes à Rawanduz, commandées par des officiers formés à l'anglaise ! Il suffit d'examiner ses yeux fougueux, brillants, son visage émacié toujours en mouvement, pour saisir l'intelligence qui émane de ce regard acéré. Il parle à une vitesse folle à Mahmoud Osman. Le poing gauche frappe la paume de sa main droite à la fin de chaque phrase, comme pour mieux ponctuer son argumentation. Je cherche, en contemplant le portrait du général épinglé au mur, les points communs aux deux hommes. Peut-être le regard qui vous fouille jusqu'à l'âme ? Dans 20 ou 30 ans, quand le fils aura vieilli, se sera empâté, cette différence s'amenuisera...

Massoud est calme. Visage plus arrondi. Souriant. Ouvert... On a tout de suite envie de s'en faire un ami !

Barzani a été marié trois fois. De sa seconde femme, il a eu Idriss. Puis, pour sceller son alliance avec le clan hostile des Zibaris, il a épousé la fille du grand chef. Ce qui n'a rien arrangé puisqu'il a fallu une guerre fratricide se terminant par la défaite des Zibaris. De cette union est né Massoud voici 27 ans.

Idriss est membre de droit du Bureau Politique. Le " Vieux " tient toutes les courroies mais lâche du lest. Il est le dernier rouage à qui l'on rend compte de tout, mais il se décharge de plus en plus sur ses hommes de confiance. Ses fils le remplaceront. Il faut donc les former aux débats, aux confrontations d'idées, à l'exercice du pouvoir. Très tôt, dès vingt ans, Idriss occupa des responsabilités de plus en plus lourdes, avec Massoud en arrière plan, son ombre, son second. Massoud et Idriss ne forment qu'une seule et même personne aux yeux de beaucoup, de Yonan particulièrement :

- C'est pareil pour nous, nous les aimons tous les deux de la même manière... Ils ont fait la preuve de leur courage, de leur intelligence. Les pesh-mergas les adorent. Ils se feraient massacrer pour eux !

Barzani, le père... Les deux fils... Une même personne. La révolution dirigée par la Sainte-Trinité ! Les apôtres : le Bureau Politique. L'inévitable Judas : Aziz Akraoui, passé aux ordres de Bagdad pour reprendre la direction du journal kurde " Al Taakri ".



*Réunion secrète des chefs militaires et politiques du mouvement insurrectionnel kurde.
Premier plan : Idriss Barzani. Second plan : Massoud Barzani. Fils du général Barzani.
Au fond, derrière le bureau, le Secrétaire général du P.D.K. : Habib Karim.*

Je demande au docteur Osman si, comme par le passé, le P.D.K. ne va pas le condamner à mort :

- Autrefois, oui... Mais nous avons mûri. Les traîtres, par définition, trahissent. C'est leur vocation, leur raison d'être... Alors, nous attendons qu'ils commettent leur prochaine forfaiture en rejoignant nos rangs. Quand on délaisse ses frères pour passer à l'ennemi, on peut toujours trahir l'ennemi pour rejoindre ses amis !

Le grelot du téléphone. Habib Karim décroche, tend le récepteur à Idriss.

- Un message de Spillic. Ils ont été bombardés toute la journée. Mais les pesh-mergas n'ont pas eu de morts. Trois blessés seulement. Ils ont abattu un hélicoptère et un Mig et deux chars qui tentaient une sortie. Ils téléphonent pour demander ce qu'ils doivent faire. Les Irakiens sont complètement encerclés maintenant. Seulement il reste de petits forts avancés sur les crêtes qui gênent nos hommes. Le chef de bataillon voudrait les prendre d'assaut. Il faut qu'Idriss soit d'accord...

Tout un système de relais, un réseau de transmissions complexe, très compliqués, tenant autant de la technique que du système D, permettent aux Kurdes de communiquer entre eux. Talkies-walkies,

émetteurs-récepteurs, téléphones de campagne assurent le relais. Dans la nuit, le message passe, d'autorités en dirigeants, de talkies-walkies en coursiers, de crêtes en vallées...

L'ordre d'Idriss est formel : resserrer l'étau autour du camp retranché de Spillic et faire tomber les petites fortifications avancées irakiennes.

Une inspiration !... Dès qu'Idriss repose le récepteur, je suis tout étonné d'entendre ma voix :

- Kak Idriss, cela fait trois jours, quatre même, que je suis ici. Je veux aller à Spillic pour filmer votre combat. Personne n'ose prendre une décision. Je vous demande de partir le plus tôt possible...

Echanges de propos entre Idriss et Yonan, décontenancé par mon initiative. Personne d'autre n'intervient, si ce n'est Massoud co-responsable des affaires militaires avec Idriss. Ibrahim Amhed poursuit une discussion avec Mahmud Osman et se désintéresse de la question. On vote. Deux voix sur deux... Aucune abstention... Ça y est, enfin nous partons, demain à quatre heures. Merci Idriss !

XI

SUR LA ROUTE DU FRONT

Journée d'impatience et de fièvre...

Cette nuit, les avions ont survolé la vallée, mais, signe des temps, habitude de la guerre dans laquelle on s'enfoncé peu à peu, inexorablement, seul Kak Chahaba a réagi en frappant sur sa gamelle.

- Airplanes... Airplanes...

- Oh ! merde avec tes « airplanes », Kak Chahaba, dort... Et laisse-nous dormir ! C'est déjà pas facile comme ça, ce soir, avec ces idées qui me cassent la tête...

Demain, c'est le front... Et l'inévitable réminiscence... Le palmarès de tous ceux morts en reportage ! Gilles Caron, Synn Flynn, Puisseuseau, Auerbach, Laurent... J'aurais dû la fermer, me contenter de voir les choses de loin, de l'hôtel, comme certains confrères ! Et puis, zut, tiens ! Il y en a qui réchappent, quand même... Bodart court les guerres depuis... Depuis combien de temps au fait ? 30 ans ? 40 ans ?... Et Kessel, le vieux lion, il est toujours là avec sa crinière blanchie par les tempêtes de ses contemporains... Et Lartéguy... Et Hemingway... Et la kyrielle de reporters moins célèbres, de caméramen de toutes les chaînes de télévisions du monde qui nous rapportent, chaque soir, entre la soupe et le fromage, notre guerre quotidienne, ils sont bien vivants, eux ! Et puis, au fait, c'est vrai, aucun journaliste n'a été tué ou blessé au Kurdistan en dix ans de combats... Bon d'accord, ils ne sont pas venus nombreux, mais entre 67 et 70, on a commencé à s'intéresser aux Kurdes, une vingtaine s'y sont relayés... Tous ressortis vivants, en bonne santé. Donc, mon vieux Manu, aucun problème, tu ne crains rien...

J'ai dû m'endormir sur cette pensée rassurante lorsque les premiers

rayons du soleil m'ont tiré du lit.

Ma dernière journée à Naoperdan. Nous avons besoin de nous aérer un peu, de sortir de ce climat étouffant, de ne plus voir ces têtes pensantes du mouvement, de nous trouver en contact avec le peuple kurde, celui qui se bat, au front, dans ses montagnes...

- Non, Yonan, je ne bouge plus de l'hôtel, je n'en sors plus ! Tant pis pour le président des chrétiens, j'irai le voir au retour.

Et la petite boule de l'angoisse serre de plus en plus mes tripes. C'est noué ! Même symptôme lorsque j'allais attendre une fille dont j'étais éperdument amoureux dans ma jeunesse en me demandant toujours si elle serait présente au rendez-vous ! L'amour et la mort engendrent les mêmes malaises... « Si l'homme tremble devant l'amour comme il tremble devant la mort, c'est que l'amour comme la mort le met face à l'éternité ».

La grande toilette avant le départ. Quelle que soit la nature de mes rendez-vous, j'éprouve le besoin de m'y présenter propre, net, Et toujours cette angoisse qui s'agrippe à ma peau... Quel parasite !

Mes huit années de voyage et d'expéditions m'ont apporté de magnifiques paysages, des rencontres pittoresques, des cailloux sur le pare-brise, des crachats à la figure, quelques prises de bec avec les représentants du pouvoir, mais je n'ai jamais éprouvé la sensation de jouer au poker avec ma vie. Aujourd'hui, oui ! Cette idée noire me taraude depuis hier soir. Elle est là quand j'enfile mon linge propre. Elle est encore là quand je me rase. Elle sera toujours là quand la voiture viendra me chercher... Quinze jours avec l'angoisse !... Rien de plus affreux comme sensation ! Tout ceci accuse la victoire des canons, des bombes. Je me retrouve dans ma fragilité à travers cette mort qui pèse sur moi comme l'épée de Damoclès... L'ennemi devient envahissant !

Pour la première fois depuis mon arrivée, je vais dépasser Naoperdan. Un bref arrêt pour un ultime contrôle.

- Saafi... Françaoui saafi. (des journalistes français).

La barrière se lève sur notre escorte de seize hommes entassés dans deux Land-Rover. La route de Rawanduz nous absorbe... La route de l'inconnu, du danger, de l'insécurité.

Dans notre véhicule, le chauffeur, Yonan, Réza, David, un pesh-merga et Duan, journaliste turc qui manifeste plus d'attrait pour les Klachnikov que pour le stylo et l'appareil photo. Un cas ce Duan ! Une perruque cache sa calvitie. Il ne quitte jamais son transistor et le mystère qui l'entoure ! Ancien baroudeur des régiments turcs en Corée, il est d'origine kurde, prétend-il ! Nous le soupçonnons aussi d'appartenir

à quelque service de renseignements, ce qui accentue son côté fascinant. Un dur. Il le prouvera en avalant des kilomètres sans une plainte malgré ses cinquante ans ! Il a marché comme une bête en trouvant toujours la force de rire et de faire rire alors que nos jambes ne nous portaient plus ! Il faut dire que le bataillon turc en Corée était réputé pour sa bravoure... Logique quand on sait qu'il était composé de 70% de Kurdes !

what a statement.

Les Land Rover, dans le jour finissant, battent leur record de vitesse malgré les rochers qui encombrant la route, malgré les virages de plus en plus prononcés alors que les montagnes se resserrent pour former d'étroites gorges. De temps en temps, quelques Mig audacieux prennent la vallée en enfilade, en rase motte, après avoir aperçu une proie. Aussi les Kurdes préfèrent attendre la nuit pour circuler, mais nous devons être en place à l'aube. Pas moyen d'agir autrement... Réza et Yonan scrutent le ciel. Le chauffeur garde les yeux rivés sur le bitume tandis que nous confions nos âmes à Allah !

Comprimés sur les étroites banquettes, hanche contre hanche, nous ne pouvons rien distinguer. Nos sacs de matériels divers, la valise de la caméra, les besaces des guerriers, les armes s'amoncellent pêle-mêle entre nos jambes. Remuer la main relève de l'exploit. Alors, s'il faut s'éjecter en catastrophe ! Mais pourquoi imaginer le pire ?

Rawanduz est contourné par la droite. Les falaises s'espacent. Le paysage est doux avec ses larges vallées, ses rivières, ses chênes. Un paysage d'amour et de rêves...

Juste avant que les dernières visions de Rawanduz ne s'estompent, Yonan nous indique un filament blanc qui se dirige vers Naoperdan, au-dessus des gorges que nous longions voici un quart d'heure. Pourvu que là-bas, le gibier ne se montre pas... A moins qu'une DCA bien placée ?... Oui, la grande surprise de cette guerre vient de ces défenses anti-aériennes kurdes réparties le long de la voie Hamilton, sur les différents fronts, dans des endroits soigneusement choisis, aux sorties des étranglements naturels, là où vraiment le tireur ne peut pas rater l'audacieux qui a voulu jouer avec les troupeaux, les hommes, les automobiles ! Plus d'une trentaine de Migs irakiens ont ainsi été abattus et si les bombardiers les remplacent à 6.000 mètres ce n'est pas pour rien ! Fini le bon temps où n'importe quel apprenti pilote de chasse allait faire ses classes sur les villages et les troupeaux kurdes, histoire d'avoir la main !

Le temps nous paraît long sur cette route. Des fortins, aux croisements des voies, ont été abandonnés par les troupes irakiennes dès la reprise des combats. Certains ont été démantelés. Un fort énorme,

imposant, domine la vallée. Devant la porte d'entrée, des femmes kurdes, à une fontaine, remplissent des seaux, font la vaisselle.

- Des familles habitent maintenant le fort. C'est plus confortable que chez eux, et il y a de la place ! Au moins ils auront servi à quelque chose d'utile..., nous crie Yonan pour dominer le bruit du moteur.

La nuit tombe et notre course contre la montre continue. Et bientôt, à la route se substitue une mauvaise piste à peine ouverte. C'est pour cela que nous ne nous arrêtons pas souvent. Juste pour manger au prochain village.

Les rues sont désertes et les maisons éteintes. A la sortie, quelques jeeps et des camions stationnent, soigneusement garés sur le bord de la chaussée. La lampe à pétrole d'une maison de thé à la porte entr'ouverte diffuse un rond lumineux. A côté, les restaurants de Chounan, sont de véritables palaces... La pauvreté du décor est agressive. Les hommes nous dévisagent sans manifester l'ombre d'un sentiment. Chacun tient une arme à la main. Les informations transmises par la voix du Kurdistan accaparent leur attention. Sol en terre battue visqueuse. Au mur, des chromos, une multitude de chromos. Ils dégagent par leurs couleurs violentes une naïve gaieté. La Vierge Marie, Joseph, Mahomet, Ali... Toutes religions mélangées ! Les musulmans ont une vénération particulière pour la Sainte Vierge et aiment bien ce brave Joseph !

Les yeux sont brillants ; la peau envahie par la barbe, tannée. Voici les " vrais " pesh-mergas, ceux qui se tapent des dizaines de kilomètres à pied chaque jour dans les montagnes, avec des chaussures de ville ou des clash... Fini Naoperdan et les guerriers trop bien habillés pour faire authentique ! Fini les intellectuels-conquistadores ! Ici, on porte le turban à damiers rouge et blanc.

Le chef du bled est un neveu du général Barzani et dirige cette unité de pesh-mergas dont les premiers représentants n'ont pas des visages de chérubins. Une extraordinaire détermination se devine dans la fixité de leur regard et la sûreté de leurs gestes. Lents, précis, compacts... Une impression de force, un sentiment de sécurité. Je n'ai jamais assisté à des scènes d'enthousiasme collectif pour cette guerre. Les Kurdes, dans la manière de dévoiler leurs états d'âme diffèrent profondément de leurs voisins. Et ceux-là qui s'agitent, qui parlent, qui fument, possèdent, face à l'événement, le même comportement des paysans du monde, des hommes de la terre, qui connaissent la valeur de chaque geste, la portée de chaque parole !

Deux brochettes, une soupe au gras de moutons... Notre dîner ! Le chef du village souhaite nous recevoir. Sur une place, j'aperçois une DCA enterrée sous des sacs. Seul dépasse le tube d'acier dont un

fanal renvoie le reflet. Un couloir dans lequel stationnent une vingtaine de pesh-mergas ; des sacs de sable devant les fenêtres.

Tous les notables du secteur sont assis en tailleur, sur des tapis, à même le sol. Ils se lèvent à notre entrée. Je serre un nombre interminable de mains. Le thé circule. Nous avons pris place à leur côté. A son tour, le chef pénètre accompagné de ses gardes du corps, main sur la culasse de leurs Klachnikovs. L'éclat de ce regard acéré, je l'ai déjà rencontré chez Idriss et je le retrouverai plus tard chez le général. Comme les autres Barzani, ce chef se tient solidement campé sur ses jambes. Sa taille au-dessous de la moyenne n'efface en rien la densité de sa présence. Il nous dévisage avec acuité, un sourire égaye son visage émacié. Tous ses mouvements sont empreints de noblesse. La manière de mettre la main gauche sur son cœur, ses paroles de bienvenue. Cette noblesse de l'attitude se retrouve partout et toujours au Kurdistan où le guerrier a conservé des manières de seigneurs... Il est manifestement très étonné que nous nous rendions au front. Curieux aussi de savoir pourquoi nous sommes venus voir son peuple.

Je lui parle de notre métier, notre attachement réel pour les Kurdes, pour la justesse de leurs combats. Yonan traduit au fur et à mesure dans un silence religieux. Pas le moment de se tromper dans le choix des mots ! Les Orientaux sont des poètes. Il faut leur exprimer poétiquement les choses les plus sérieuses. Leurs sourires, leurs acquiescements de la tête me permettent de penser qu'ils comprennent mieux maintenant les mobiles de notre présence ce soir parmi eux.

Très aimablement, le neveu du général nous fait remarquer que nous risquons notre vie. Est-ce que nous en sommes conscients, au moins ? Pensons-nous vraiment que la lutte des Kurdes vaut cet enjeu ? Il s'enquiert de nos familles, nous demandent ce que nos femmes pensent de notre venue ici... Vraiment très perspicace ! Je sens qu'il n'arrive pas à réaliser que leur guerre puisse intéresser la presse internationale... Mais il en est fier en même temps ! Il sait que la télévision nous a précédé et, sans en être certains, nous lui confirmons que cette guerre révélera enfin à l'opinion mondiale le sort réservé aux Kurdes, et fera connaître leurs revendications...

Ces paroles émeuvent toute l'assemblée qui nous remercie chaleureusement d'avoir accepté de prendre tous ces risques pour eux. Nous leur avons, bien malgré nous, apporté un peu de réconfort. Nous avons été, l'espace d'une conversation, une petite lumière au fond du tunnel où ils se trouvent depuis si longtemps. Leur mal essentiel a été cette absence d'information à leur sujet... Alors, même si dans mon for intérieur,



je ne crois pas que la grande presse va faire un battage autour de cette guerre, je les ai laissés rêver... Que peut le lecteur ? De quel moyen dispose-t-il pour parachever l'œuvre d'information du journaliste ? Il faudrait un véritable matraquage d'opinion, style guerre au Viet-Nam pour que soient sauvés les Kurdes.

De nouveaux remerciements, de chaleureuses poignées de mains, et nous retrouvons la piste... Une véritable coulée de boue dans laquelle notre Land s'enfonce, s'embourbe, patine, malgré le double crabot. Le moteur hurle dans la nuit, tandis que dans un bruit de suscion, les pneus tentent de s'extraire du magma qui sert de voie de passage. Par sauts de puce, nous nous déplaçons, nous espérons progresser...

Une heure du matin. Naoperdan, à vol d'oiseau, est à cent kilomètres... Cent kilomètres que nous avons parcouru en sept heures ! Sept heures de voyage inconfortable pour se retrouver, en pleine nuit, prisonniers de ce borbier ! Le véhicule est pris jusqu'aux essieux. Par acquis de conscience, nous essayons de pousser. Pour améliorer la stabilité du sol, des pesh-mergas convoient sous les roues du véhicule des pierres et des branches d'arbres. Mais en vain ! Avant d'abandonner, une ultime tentative, un dernier effort... La Land-Rover, après une courte hésitation du moteur s'extirpe de cette fange, surprenant le chauffeur et nous-mêmes. A cheval sur les ornières, elle file devant nous, gazelle ! Essoufflés, maculés de boues, nous la rattrapons plus loin, en haut de la côte où l'eau de la fonte des neiges supplée à la boue et noie le moteur. L'arrêt est définitif cette fois-ci. Les compétences conjuguées d'Abdul, le chauffeur, des pesh-mergas et de Duan le journaliste s'avèrent négatives... Et c'est à pied que nous devons finir le voyage !

Là-bas, à quelques kilomètres, sur les crêtes, les balles éclairent le paysage. Aux coups sourds du canon, répondent les aboiements rageurs des mitrailleuses lourdes... Le bruit du moteur nous empêchait d'entendre quoi que ce soit tout à l'heure.

En silence, nous regardons ce joli feu d'artifice dont le but, hélas, n'est pas de distraire ! Un trait rouge survole la montagne. Parti de nulle part, il va on ne sait où... Encore des fusées lumineuses... Les Kurdes se déplacent la nuit, changent leurs positions afin que les canons et les bombardiers ne puissent les repérer avec certitude. Les Irakiens essaient de deviner leurs mouvements et veulent dissuader les patrouilles spéciales qui vont poser les mines anti-chars, parfois à quelques dizaines de mètres du camp dans lequel l'ennemi est retranché !

Vu de loin, l'effet de ces illuminations est très réussi ! Mais le bruit du canon est inquiétant, chargé des odeurs de la mort qu'il traîne avec lui. A chaque coup, je sursaute un peu, pourtant je ne me sens pas encore directement concerné !

Juste avant un village, une ferme, grande bâtisse rectangulaire. Le braiment d'un âne nous accueille ainsi qu'un poêle autour duquel nous tendons nos mains glacées. Je m'allonge à même le sol, comme les pesh-mergas qui dorment là. La fumée nous incommode mais nous sommes trop épuisés pour nous arrêter sur ce détail. A peine assoupi, une main me secoue...

- Levez-vous ! Allez, il faut aller plus loin. Dans deux heures le jour va se montrer et les avions risquent de bombarder le village.... Debout !

Yonan et Réza son nerveux, tendus. Responsables de notre vie devant les autorités kurdes, ils cherchent avant tout à nous mettre à l'abri du danger. Nous traversons le village tandis que les crêtes, au loin, s'embrasent de nouveau. Nous franchissons des haies de buissons qui délimitent des champs spongieux... Les pataugas prennent l'eau et les haies sont hérissées de minuscules épineux ! Si on ne lève pas le derrière assez haut, ça pique ! Et avec ce maudit sac photo je ne peux pas me livrer à un numéro de haute voltige...

Allons bon, les guides se sont trompés de chemin ! Depuis dix minutes nous pataugeons dans une rizière... Demi-tour, les haies sont franchies une fois de plus, une ronce me laboure la jambe sans délicatesse ! Dans la nuit opaque, difficile d'apprécier les formes, les objets, les distances. Nous contourmons des maisons. Les chiens aboient... notre caravane passe ! Les occupants ont l'habitude de ces va-et-vient nocturnes, personne ne bouge. Nous nous embarquons dans les rizières, en équilibre sur de minuscules terre-pleins... Mon pied glisse sur la terre visqueuse et ma jambe s'enfonce dans la boue. La valise de la caméra, hermétique, est recouverte de cette tourbe...

- Merde, merde, merde !

Cela ne change rien à l'affaire, mais les mots libèrent, défoulent de ce trop plein de fatigue, de sommeil, d'anxiété.

Derrière nous, les montagnes clignotent de mille petits feux. Les Kurdes suppléent au manque de radio par des centaines de lampes électriques qui scintillent en autant de signes incompréhensibles pour les profanes que nous sommes. Les lumières se croisent, s'interfèrent, se parlent, tandis que du côté invisible du versant retentissent des explosions impressionnantes... Et le cirque des montagnes répercute à l'infini l'écho inquiétant.



Institut kurde de Paris

Enfin, un bosquet de grands chênes se découpe, ombre dans l'ombre de la nuit. C'est la fin de l'enfer boueux... Des rondins de bois empilés me servent de lit et d'oreiller. Pas pour longtemps, hélas. La fraîcheur me tient réveillé. Les reins cassés par le matelas de fortune, épuisé, je me laisse glisser à terre où sommeillent déjà les pesh-mergas qui nous accompagnent. Rapidement, l'humidité me saisit, me transperce. Comment peuvent-ils dormir sur ce lit de feuilles mouillées ? Vivement le jour, le soleil, les avions... La chaleur d'un rayon de soleil sur mon corps ! Les nuits de guerre sont longues, plus longues que les autres, parce qu'on attend. On attend d'avoir peur. On attend le bruit des armes. On attend le combat de demain.

Le creux d'un tronc d'arbre sera mon dernier refuge de la nuit. Lové dans ce repli comme un fœtus, je guette l'aube qui viendra tirer le grand rideau noir.

- Emmanuel, levez-vous. Il faut encore un peu marcher. Se mettre à l'abri plus loin ! Si les avions bombardent le village, nous sommes encore trop rapprochés...

Comme un automate, je marche en fermant les yeux chaque fois que je le peux ! Quelques rochers, des arbustes, un chêne solitaire. Tout le monde s'arrête. Quel froid ! La tête de mes compagnons me rassure. La fatigue n'est pas mon lot personnel !

Dans une anfractuosité, entre deux rochers, j'installe mon trépieds de campagne, ma caméra. Tout est dissimulé par les buissons. Impossible d'être vus. J'ai l'impression d'être le metteur en scène d'un ballet bien réglé où chacun aurait sa place. Ainsi, si l'aviation irakienne franchit les crêtes pour venir bombarder, je serai aux premières loges ! Spectateur privilégié d'un théatre où la mort des autres tient le rôle principal et peut apparaître sous plusieurs déguisements ! Une dernière mise au point. Gros plan sur le village. Zoom sur les sommets lointains. Plans généraux... La répétition générale est terminée...

Dans la brume, un groupe de pesh-mergas passe devant nous. Un « Hez » à cheval sur les rizières. Fusil mitrailleur, porteur de mortier de 60 mm, bazooka... Le chef, à l'aide d'un talkie-walkie est en pleine conversation avec un guerrier invisible, là-haut dans la montagne. La section marche vers le front, dans les premiers rayons du petit matin. Je me couche sur le côté après un dernier coup d'œil à la caméra...



XII

SPILLIC, LA PREMIÈRE BATAILLE

Un bourdonnement de frelon perturbe mon sommeil ! C'est écrit, je ne pourrai jamais dormir tranquille ici.

- Les avions... Attention, vite, les avions.

Yonan s'est réveillé le premier. Il a parfaitement compris. A demi conscient, œil dans le viseur, je me ballade dans le ciel. Le bruit est toujours là, sinistre, mais rien...

Il fait beau. Un temps splendide pour la gaieté, pour le rire, sûrement pas un temps pour la mort qui rôde dans les montagnes.

Au loin, au-delà des camaïeus de verts, des volutes de fumée noire se détachent des crêtes... Vert foncé des rizières, vert tendre des prairies, vert-gris des grands chênes...

- Ils bombardent au hasard, ils ne distinguent rien. Nos hommes sont cachés dans des trous, derrière des pierres... Alors de temps en temps une patrouille sort du camp. Ils les sacrifient. Dès que les pesh-mergas commencent à tirer, on indique l'endroit aux avions qui pilonnent un secteur déterminé... Mais comme nos hommes attendent le dernier moment pour tirer, il leur est encore plus difficile de bombarder sans risquer d'atteindre leurs propres troupes !

Toute la matinée se passe à attendre. Seules les explosions, les volutes de fumée, le "tac-tac" sporadique des mitrailleuses nous rappellent le violent combat qui se déroule à quelques kilomètres.

Insensiblement, l'angoisse, la nervosité s'atténuent. Oui, c'est ça !

Nous sommes des spectateurs, rien que des spectateurs...

Le village est calme, désert. Exceptés quelques groupes de pesh-mergas qui ont fait d'un ancien bâtiment de la sécurité irakienne, leur P.C. opérationnel. Le jour, les habitants vont se réfugier dans les grottes, sous les rochers, emportant des galettes de pain pour toute nourriture. Les troupeaux restent à l'intérieur des maisons abandonnées ou, parfois, logent à mêmes les grottes. Aucune fumée pour évoquer le moindre soupçon de vie.

Sous l'arbre, nous nous partageons un morceau de fromage et deux galettes de pain. Les estomacs crient famine et, bien sûr, personne ici n'a pensé à notre venue et à notre ravitaillement. Mais les pesh-mergas sont généreux, ils consentent à sacrifier le peu de nourriture dont ils disposent pour notre plus grand plaisir ! Jamais je crois, je n'ai mastiqué avec autant de satisfaction un morceau de carton !

- Yonan, les avions ne sont pas venus jusqu'ici... Alors, il faut qu'on aille sur les crêtes !

- Mon cher ami, la guerre n'est pas un jeu de football. Ce n'est pas un spectacle. C'est très dangereux et je ne crois pas que vous puissiez aller sur les crêtes...

Allons bon, tout recommence ! S'expliquer, expliquer toujours et encore, sans se lasser, le pourquoi de nos insistances...

David prend Yonan et Réza à partie pour leur établir une comparaison entre le comportement d'Israël qui lui a offert toutes les possibilités pour réaliser un bon reportage de guerre, et l'attitude des responsables kurdes, toujours réticents, toujours soucieux de protéger notre vie avant tout. Certes, ils sont mus par un bon sentiment... Mais nous ne leur en demandons pas tant de ce côté là !

- Yonan, mon cher ami, crois-tu que nous avons abandonné tout ce qui nous est cher pour le plaisir d'une sensation plus forte que les autres, pour une excitation malsaine devant vos souffrances, vos malheurs, vos cadavres ? Notre présence parmi vous témoigne d'un choix. Nous sommes dans votre camp pour crier haro sur les injustices... Bagdad nous aurait accueillis à bras ouverts. Nos promenades nocturnes, nous les accomplirions en jeep, sur d'excellentes routes, avec de distingués officiers, bien habillés et sortant tout droit des plus brillantes écoles militaires britanniques ou russes. Au lieu de mastiquer du carton-pâte avec un bout de fromage, nous serions dans un mess avec une bonne nourriture... Oui, notre présence vaut aussi bien par la valeur toute subjective que nous accordons à ce reportage qu'à la sympathie profonde que nous vous portons !

Plus tard, un journaliste anglais ayant couvert une bonne dizaine de guerres, du Viet-Nam au Biafra, me confiera que tous les hommes rencontrés en temps de guerre, les Kurdes sont de loin ceux dont le comportement force le plus la sympathie...

- Les tourments de la guerre ne les empêchent pas de sourire, de plaisanter comme si ce n'était qu'un inconvénient mineur...

En attendant, Yonan demeure sur ses positions :

- Les crêtes... Pas maintenant... C'est impossible. Il fait jour, les avions pourraient nous repérer... Mais, sans doute, cette nuit... Peut-être !

- Mais, Yonan, tu es sûr que...

- Attention, ne bougez plus... Couchez-vous !

A une allure vertigineuse, un Mig a surgi dans la vallée. Encore un ! On le croirait sur nos têtes, mais il s'intéresse à une batterie kurde en position au sommet d'une colline, entre le village et les crêtes du front. Le dialogue s'est engagé entre la mitrailleuse du rapace et les aboiements de la Douchka... Un dialogue bref et virulent ! Le temps d'un éclair dans le ciel, le temps d'ajuster la caméra et déjà c'est trop tard. Trop tard pour la prise de vue... Après l'impact des balles dans les roches et le sifflement strident qui accompagne la piquée du monstre, le silence est revenu chassant les restes de peur. Un à un, les pesh-mergas autour de nous se relèvent. Ils sourient... Une bonne plaisanterie de plus à l'actif de Bagdad !

- Allons, mon cher ami, vous voyez bien qu'on ne peut pas se déplacer en plein jour... Ce serait de la folie !

L'émotion m'a donné soif. La mort dans l'âme, Réza et Yonan me regardent partir vers la source d'eau fraîche qui surgit entre deux rochers et autour de laquelle des pesh-mergas préparent le thé. Directement posée sur les braises rouges, une bouilloire, qui a dû surmonter toutes les guerres, fume avant de livrer son liquide noirâtre. Chacun à notre tour, dans un même quart en aluminium, nous avons bu le thé... Un thé bien différent de celui que nous buvions à Naoperdan ! Un thé moins raffiné et qui convient mieux à ces "brigands" au grand cœur, aux vêtements rapiécés, aux chaussures en matière plastique aux contreforts écrasés, pas rasés, crasseux... L'hygiène n'est pas leur préoccupation majeure et plus tard, les médecins auront beaucoup à faire pour inculquer à ces hommes rudes la nécessité de ces précautions élémentaires... Mais au Kurdistan, de quoi sera fait « plus tard » ?

Tous portent le vieux fusil Brno tchécoslovaque aux armes impériales



d'Iran. Ces fusils datent de quinze ans et c'est miracle de pouvoir tenir tête à l'armée la mieux équipée du monde arabe avec un armement aussi désuet ! Mig 23 contre fusil Brno... Tupolev contre Douchka de 12 mm... mortier contre batterie de 120 mm... Mulets contre T.U. 24 ou auto mitrailleuses Panhard...

Un cœur gros comme ça ! Un fol espoir, un rêve insensé permet à cette lutte inégale de ne pas se transformer en un massacre kurde... Rêver à la liberté, c'est déjà faire ce premier pas d'homme libre. Accomplir ce pas, réellement, activement, c'est avoir un peu brisé, vaincu, dompté même les chaînes de la servitude ! Invaincus dans leurs montagnes, les Kurdes n'ignorent pas qu'une victoire totale est impossible car, dans la plaine, sans armement lourd, sans aviation, sans missile, ils sont très vulnérables... Et la finalité de leur guerre, l'or noir de Kirkouk et de Mossul, trône dans la plaine !

Les Kurdes possèdent ce pétrole, historiquement et géographiquement, et, du haut de leurs montagnes, ils ne songent qu'à entrevoir au loin les lueurs rouges des torchères pour lesquelles certains vont mourir !

Le pétrole...

Les Kurdes savent bien qu'avec les revenus du pétrole ils peuvent changer leur vie, développer leur économie, accélérer le processus de modernisation de leur province, le rendre irréversible, créer des écoles, des hôpitaux, lutter contre les maladies endémiques qui règnent en maître à cause de la malnutrition, d'une carence alimentaire, de la saleté, des tabous. Ils ne demandent pas grand-chose. Même pas leur indépendance... Oh non ! Barzani sait trop bien que ce désir est irréalisable car la revendication à l'indépendance en Irak pour les Kurdes tarirait la source d'approvisionnement de l'Iran qui aurait peur en cas de réussite de voir ses quatre millions de Kurdes entrer en dissidence, et durcirait la position d'une Turquie déjà hostile et prête à tout pour empêcher les six millions de Kurdes vivant à l'Est de son territoire de se révolter... Alors, même si l'indépendance peut paraître l'aboutissement logique de quinze ans de combats, même si le mot trotte dans toutes les têtes, eh bien ! pour des raisons de diplomatie internationale, et pour ne pas se mettre à dos trois Etats, dont deux sont bien plus redoutables que l'Irak par la puissance de l'armée et la vaillance de leurs soldats, Barzani joue le jeu de l'autonomie avec pour seul principe le partage des revenus du pétrole au prorata des populations kurdes et arabes.

Bien sûr, ce sont les Anglais qui ont mis ces gisements en valeur pour leur profit. Après leur retrait, ils continuèrent à toucher une grande

partie des bénéfices de l'exploitation, jusqu'au renversement du roi Fayçal. La nationalisation s'ensuivit... En Irak, donc, les Arabes n'ont aucun droit direct sur ce pétrole ! Leur pays a été fabriqué de toute pièce par les Anglais et les territoires d'où ils extraient 80% des 100 millions de tonnes de pétrole qu'ils revendent, ne leur appartiennent pas... Ils n'ont même pas la ressource de revendiquer la découverte des gisements ! Ce n'est qu'un héritage falsifié.

L'Irak, future puissance mondiale, respectée, doit son développement au pétrole qui se trouve au Kurdistan comme toutes ses principales richesses : tabac, marbre, minerais, etc... Quant aux gisements fabuleux connus et non encore exploités, eux aussi sont en territoire kurde ! Alors, ou les Kurdes vaincront, ardeur décuplée par les possibilités d'expansion pour leur province, ou les Arabes, plus nombreux, mieux équipés, disposant des derniers gadgets en matière d'anéantissement, pourront se livrer impunément à leur génocide, le reste du monde se voilant la face et se lavant les mains !

A-t-on assez blâmé ce malheureux Ponce Pilate !

Et si l'on rêvait encore un peu ?

S'il prenait fantaisie, demain, aux nations occidentales, d'accorder aux Kurdes leurs revendications, de leur laisser l'exploitation du pétrole... Alors, adieu les centrales nucléaires, les autoroutes, les grosses voitures américaines, les pétro-dollars, le pouvoir et l'ivresse du pouvoir : bédoins vous étiez, bédoins vous redeviendrez... Et les Kurdes, les nouveaux maîtres, verront débarquer chez eux des tas de gens bien habillés, bien propres, avec un compte en banque épais comme l'Empire State Building. Barzani, de chef de bande, deviendrait un personnage respecté, une des personnalités les plus en vue du XXe siècle. Chaque chef d'Etat, fut-il dix fois plus vaste et cent fois plus peuplé, s'honorerait de l'avoir à sa table...

Le rêve... C'est ce qui reste quand la réalité ne veut pas changer ! Mais qui peut prévoir le XXIe siècle ?

Regardons les extraordinaires mutations des esprits depuis ces trente dernières années, les bouleversements historiques survenus en cent ans, les pays qui naissent à chaque décade, souvent dans la douleur d'une révolution, d'un bain de sang, et ceux qui ont cessé d'exister. Pourquoi le rêve et la réalité ne se rencontreraient pas un jour en pays kurde ?

Oui, l'Iran a abandonné les Kurdes... Oui, ces derniers ont déposé les armes et cherché refuge au pays de Darius. Mais une situation n'est jamais immuable ; et si demain le Chah révisé ses conceptions

et trouve un prétexte pour déchirer le traité de Mars 1975 qui le lie à l'Irak ? Vous croyez à une simple hypothèse de stratégie de Café du Commerce ?

Le Chah peut, mieux que les Irakiens, réclamer ces territoires. Face aux visées expansionnistes arabes sur le Golfe Persique et sur les territoires d'Hormuz, pourquoi le Chah, en contrepartie n'aurait-il pas, lui aussi, des vues d'annexion sur le Kurdistan irakien ? Les origines des Perses et des Kurdes descendants des Mèdes sont identiques, la langue est très peu différente. Le Chah d'Iran est un réaliste atteint de crises de mysticisme aigu et de mégalomanie ! Depuis la réussite de la Révolution Blanche dans son pays, il a de plus en plus tendance à se considérer comme l'élu d'Allah ! Choisi par lui. Cela peut le mener loin. Il porte le titre officiel de "Aryamehr" - protecteur de la race aryenne - dont sont issus les Perses et les Mèdes. Vous souriez ! Plusieurs journalistes sérieux ont évoqué cette hypothèse d'un Chah protecteur d'une vaste fédération kurde réunissant les Kurdes iraniens et irakiens, en leur accordant une autonomie complète moyennant un intéressement substantiel sur l'exploitation du pétrole kurde qui, de toute manière, serait cette fois obligé de passer par l'Iran...

Pipe-line direct Kirkouk - Abadan ! Il suffirait pour cela que les Russes - protecteurs des Irakiens - et les Américains - protecteurs des Iraniens - s'entendent sur le dos de Bagdad... Les Russes laissent tomber l'Irak et le régime de Saddam Hussein, et les Américains donnent le feu vert au Chah qui n'attend que cela...

Un rêve ! Mais l'histoire en a vu bien d'autres qui se sont traduits par la création de véritables Etats bidons qui, avec des centaines de dialectes, autant de tribus, avec des guerres moyenâgeuses, des fétiches et des frontières mal définies et à peine reconnues, ont pignon sur rue, voix à l'ONU !

Les renversements d'alliance qui précèdent les retours de situations sont monnaie courante. Les rois mariaient bien leurs progénitures avec leurs pires ennemis afin de s'assurer quelques garanties... et les républiques, bonnes filles, n'ont rien innové en ce domaine. Mais les descendance, n'étant pas assurées, l'idéologie ou les intérêts d'un moment précis, y suppléent... L'argent fait le reste.

C'est pour cela qu'on peut espérer un jour, voir Russes et Américains se mettre d'accord sur le dos d'un régime honni par les Kurdes, subi par les Irakiens et redouté par les pays limitrophes ! Supposons un instant que l'URSS se voit accordé, en cas de création d'un grand Kurdistan indépendant sous protectorat iranien, des avantages pétroliers

plus importants que ceux accordés jusqu'ici par le gouvernement de Bagdad... Supposons cela et faisons un saut en arrière, en 1946, au moment où les Russes occupent l'Azerbaïdjan iranien et soutiennent la jeune république de l'Azerbaïdjan, ainsi que la première - et dernière à la fois - république kurde de Mahabad. A ce moment-là, l'Iran n'existe plus que sur le papier. Un empire démembré, un empereur inexpérimenté, mais du pétrole !

- Majesté, moyennant des concessions de pétrole, nous abandonnons à leur sort les Républiques kurde et d'Azerbaïdjan...

Affaire conclue, avec en prime la bénédiction américaine qui, à cette époque, vaut son pesant de dollars !

Que croyez-vous qu'il advint ? Retrait de l'Armée Rouge des provinces iraniennes occupées et pénétration de l'Armée Impériale. Fini le temps des républiques et vive l'empereur !

Imaginons le même dialogue trente ans plus tard...

- Majesté, si vous nous accordez d'importantes concessions pétrolières, nous abandonnons l'Irak à son sort et nous vous laissons le soin de prendre sous votre protection une fédération kurde.

Bénédiction des Etats-Unis qui valent encore leur pesant de dollars, même dépréciés... Adieu le régime Baas, vive la République Kurde !

Si je devais rechercher depuis vingt ans tous les nouveaux Etats créés, ceux qui ne continuent à survivre, politiquement ou économiquement, que par la volonté ou la grande tolérance des autres, j'énumérerais un catalogue. Mais par politesse pour de trop nombreux Etats, restons muets !

Je voudrais me persuader que ce rêve n'est pas insensé et que le conditionnel deviendra réalité. La vision du bonheur de ceux que j'aime m'emplit de joie... Et ce peuple kurde a pris l'aspect d'un être cher à qui on voudrait éviter tous les maux qui guettent une existence. Ma plume de journaliste, mon verbe de conférencier et mes images de cinéaste seront-ils des remèdes suffisants ? Je n'ai pas la prétention de formuler une réponse positive...

Un groupe de pesh-mergas nous croise. Il monte vers les sommets pour assurer le relais d'une cinquantaine d'hommes qui en reviennent profitant de l'installation des grandes zones d'ombres dans la plaine pour circuler sans crainte des avions. Les guerriers discutent, les regards convergent vers un même point, au flanc de la montagne, à gauche des crêtes où se tient le front. Le commandant suit à la jumelle l'action d'une section de pesh-mergas qui essaie de faire tomber les îlots de résistance avancés, les petits camps isolés autour du grand



En embuscade.

camp de Spillic.

- Ce sera le Dien Bien Phu des Irakiens. Ils ne peuvent ni sortir, ni rentrer. Les seuls renforts qu'ils reçoivent s'effectuent par hélicoptères et parachutages. Aujourd'hui encore nous avons descendu deux de leurs engins, des Alouettes...

Un regard de reproche non formulé... Le commandant sait que nous sommes Français et il ne comprend pas que notre matériel militaire se trouve entre les mains de ses ennemis (!) tandis que nous, journalistes nous sommes dans son camp ! Pour lui, homme simple, nous devrions en ce moment être de l'autre côté. Les principes démocratiques restent au Kurdistan au niveau de l'admis non appliqué !

L'homme me tend ses jumelles et me désigne un point. Sur les pentes rocailleuses de grosses fourmis s'enfuient pendant que d'autres avancent. Les fourmis qui avancent ont un turban, celles qui se replient, une casquette. Des armes automatiques crépitent. Les fourmis irakiennes veulent s'installer au sommet de la crête. Une fourmi trébuche tout juste avant de franchir le sommet. Trois autres lèvent les bras... Une dizaine de pesh-mergas entourent les soldats irakiens... Il fait vraiment trop beau et le ciel est encore trop bleu pour accepter de mourir !

- Ils tentaient de rejoindre le poste irakien qui se trouve de l'autre

côté de la montagne... Une fois que ces postes seront tombés, alors plus rien ne nous gênera...

Les derniers rayons du soleil luttent encore contre l'ombre envahissante. En dessinant des courbes avec un bâton sur la terre, des peshmergas m'expliquent le but de cette fin de journée : couper les fortins avancés, empêcher toute communication et tout ravitaillement. Toutes les pièces d'artillerie que possèdent les Kurdes sont acheminées ici dans cette intention pour faire taire toute forme de résistance...

Institut kurde de Paris

XIII

LE VISAGE DE LA MORT

Quel visage peut avoir la mort ? A quoi ressemble-t-elle ?

A une immense gerbe de fleurs, le 1er Novembre, au pied du Monument aux morts ? Ou à cette nouvelle explosion, au milieu de la piste, cent mètres devant nous ?

Monstre aux visages infinis omniprésent en pays kurde d'Irak !

Il y a quelques secondes, sur le chemin du retour, on m'expliquait la victoire... Et maintenant, nous fuyons de nos jambes trop courtes pour échapper aux vaincus ! On me parlait de Spillic qu'on allait transformer en Dien-Bien-Phu irakien... Et partout des hommes en armes s'agitent, crient, hurlent leur peur !

Pour être réussi, le Dien-Bien-Phu des Irakiens, il est réussi !

- Ils nous cannonent... Vite, ils nous cannonent...

Yonan me tire par la manche m'incitant à courir.

Les guerriers de Barzani sont impuissants devant la puissance des puissances : le canon ! Un claquement sec, un sifflement strident, un plongeon sur le sol presque dur, un souffle qui passe, une déflagration, de la terre qui retombe comme les dernières larmes brillantes d'un feu d'artifice... Puis, le silence. Un court silence avant que tout recommence, une fois, deux fois, vingt fois suivant le même processus...

Dans ces cas-là, la sagesse enseigne de rester immobile, cloué au sol, confondu avec l'herbe, la terre, les coquelicots, les galets. Mais, une force dont la nature échappe à l'homme le pousse inexorablement à



courir. Un instinct de conservation qui veut nous persuader que l'éloignement change la face du destin.

En courant, en rampant, nous rejoignons les rizières pour atteindre les rochers. Au loin, minuscule, le village témoigne du chemin parcouru.

- De là, on ne risque plus rien, n'est-ce pas, Yonan ?

Le claquement sec... Le souffle... La terre qui retombe me répondent pour Yonan.

- Mais ce n'est pas possible, ils tirent de tous les côtés à la fois ! Yonan, d'où tirent-ils ?

- Du front, sur le côté invisible de la montagne. Il doit y avoir un guetteur isolé qui renseigne le chef du poste par talkie-walkie, et celui-ci rectifie le tir en fonction de notre déplacement !

Et comme pour corroborer ses suppositions, un obus achève sa course tout près de nous, à trente mètres environ, dans les rizières. Une motte de terre nous atteint derrière le rocher qui nous sert de paravent. Nous ne nous sommes pas époussetés, elle s'ajoute à la boue de la veille, à la sueur, à la fatigue... Qu'importe !

La course ? La peur ? Les deux réunies ? Mon cœur frappe dans mes oreilles, aux tempes, derrière mes yeux. Partout je le sens battre. Je crois bien qu'à ce moment-là ma tête est vide de toute pensée. Pas de réflexion métaphysique... C'est pour plus tard, pour après, quand tout sera fini. Une réflexion à posteriori. Je suis presque certain maintenant qu'il faut vraiment être à l'abri du danger, dans le confort d'un bureau, pour pondre des phrases dans le style : « La mort est la néantisation toujours possible de mes possibles qui est hors de mes possibilités »!

... Et le jour n'en fini pas de tomber !

Hier soir, l'insomnie, le froid, l'incertitude du lendemain m'ont fait souhaiter le jour... Aujourd'hui, les obus, le danger tellement palpable, me font désirer la nuit qui fera taire le canon... Oui, souvent homme varie... au gré des événements !

Puis, le canon s'est tu. Subitement. Il laisse parler la montagne autour de nous. Elle ne résonne plus du bruit infernal, non, ce sont des voix inquiètes qui s'élèvent et appellent, un peu partout un ami, un frère, un parent, un compagnon du destin...

- David, Yonan, Réza, Emmanuel... Où êtes-vous ?

Nous avons besoin d'entendre nos voix, de rire, de nous étreindre, de nous embrasser, de nous défouler et de fêter la vie qui ne s'est pas arrêtée.

Notre épopée, elle, s'est achevée dans une grotte, au milieu des femmes, des enfants et des animaux condamnés à vivre sous terre...

Les derniers achats à l'épicerie du village avant le départ.

Un homme tient un chapelet d'ambre. Attitude caractéristique des Orientaux.





Si j'étais le destin, parfois, je crois que je ne serais pas fier de moi !

Certes les scènes qui s'offrent à nous sont bibliques, mais combien tristes, résignées ! Une femme qui allaite son bébé à côté d'une chèvre, une autre qui endort le dernier né ficelé dans un berceau multicolore, une vingtaine de vaches, des enfants qui jouent et une seule lampe à pétrole pour illuminer tout cela.

On a tout prévu pour un long séjour. Des branches et des feuilles en guise de matelas. Des restes de fourrage entassés dans le fond de la grotte. De la paille humide pour les animaux... Et une odeur pestilentielle d'urine et d'excréments ! Les humains, et nous comprenons pourquoi, se sont installés près de la sortie, à l'air frais. Sur un petit feu de bois, l'inévitable théière côtoie une batterie de cuisine, un amoncellement de couvertures bigarrées.

Une impression d'Arche de Noë sur le flot tumultueux des événements. Peu d'hommes. Ils sont aux combats. A la nuit tombée, certains reviennent du front pour y retourner au petit matin, à l'heure où le soleil ne sait pas encore s'il va briller.

Une jeune main m'offre le thé. Une maman de seize ans, un enfant dans les bras. Elle me dévisage avec ses yeux noirs, immenses. Ils sondent mon âme pour savoir qui je suis, ce que je viens faire là. Elle ne demande rien. Ne prononce aucune parole, mais son regard est éloquent qui fixe sans honte, sans fausse pudeur. Les femmes musulmanes n'osent pas regarder un homme en face. Elle, cette fille d'une quinzaine d'années, déjà mère, sait qu'elle est leur égale. Personne ne le lui a dit, c'est un fait acquis par la force des choses, parce qu'en temps de guerre plus qu'en temps de paix, le rôle de la femme est apparu indispensable dans cette société. Le complexe d'infériorité a disparu. Plus tard, si tout cesse un jour, les femmes kurdes n'auront pas à lutter pendant des décennies pour faire admettre leurs droits. Ils sont entérinés depuis longtemps !

Deux femmes plus âgées nous font asseoir et nous apportent une assiette de riz. Luxe suprême. Les pesh-mergas, au front, n'y ont même pas droit.

Maintenant la nuit est bien installée.

- Il faut partir, mon cher ami, il faut rejoindre la Land Rover.

- Mais où ?

- A quelques kilomètres, dans un petit village. Il faut y être avant l'aube, sinon, nous serons bloqués. La voiture ne peut pas venir jusqu'ici, ce serait trop dangereux.

Des pesh-mergas nous attendent à la sortie de la grotte.

Un dernier regard sur ces scènes d'un autre monde, sur ces femmes



Bébé kurde dans son berceau.

qui s'affairent avec lenteur autour de leur cuisine de campagne, sur ces enfants qui dorment bercés par leurs propres souffles... Et la nuit nous absorbe de nouveau, avec ses embûches, ses ronces, ses grosses pierres mal placées. Un simple quartier de lune permet mal d'éviter les obstacles, d'identifier les ombres. Alors, deux pesh-mergas au rêche bonnet de laine beige semblable à notre bonnet phrygien, me prennent par les bras et guident mes pas.

Le chemin n'est pas tracé, mais ils savent où se trouvent tous les cailloux, toutes les failles, tous les affaissements subits du sol. Combien de fois m'ont-ils évité de trébucher ? Combien de fois m'ont-ils soulevé, en une parfaite coordination, pour me faire franchir les obstacles que je n'avais pas distingués ? Par la délicatesse de leurs mouvements, j'ai le sentiment d'être un objet précieux, fragile, avec une énorme étiquette : « Journaliste - prendre soin ». Je ne suis qu'un étranger, un passager clandestin dans leur guerre et dans leur vie, mais pour moi, parce que j'ai choisi leur camp, parce que dix-huit jours durant je partage leur sort, ils offriront leur cœur, leur existence... Ces quelques centaines de mètres en leur compagnie, je ne les oublierai jamais, ni leurs sourires, ni leurs poignées de mains, ni la reconnaissance que j'ai lu dans leurs yeux quand, arrivés dans la plaine, nous nous sommes dits « Adieu ! ».

Au passage, nous avons récupéré Duan, le poste transistor plein son,

hilare, comme si la cannonade n'avait été qu'une joyeuse partie de campagne, ou un jeu de cache-cache géant ! Il en a vu d'autres, en Corée, face aux petits hommes jaunes, bien plus redoutables que les soldats irakiens et combien meilleurs tireurs !

- Normalement, nous n'aurions pas dû en réchapper. Après avoir été localisés de cette manière, il ne leur restait plus qu'à arroser le terrain délimité dans lequel nous nous planquions. Avec un bon artilleur, plus rapide, quels dégâts ! Je n'ai cessé d'y penser... Je ne comprends pas pourquoi ils se sont arrêtés... Peut-être que les Kurdes ont descendu le guetteur avancé. C'est la seule explication !

Elle sera la meilleure. Plus tard, nous apprendrons, en effet, que le guetteur a été fait prisonnier juste avant la tombée de la nuit, raison pour laquelle les Irakiens ne disposaient plus des éléments nécessaires et suffisants pour repérer nos cachettes et ajuster leur tir...

Et la piste s'étire en longueur, en fatigue...

Grâce à Duan, à son poste, sur le vieux chemin inondé, Wagner nous accompagne dans nos incidents de parcours. Un pied qui glisse... Merde ! ... Un faux pas... Merde encore ! De l'eau jusqu'aux genoux, des ronces qui labourent les mains, les mollets... Cambronne et Wagner nous escortent !

De temps à autre, nous rencontrons des garnisons. Yonan crie le mot de passe... Des kilomètres encore, et le lieu de rencontre avec mon matériel ! Décidément on prend soin de nous et le téléphone kurde marche aussi bien que le téléphone arabe. Si je me doutais que j'allais retrouver toutes mes affaires au bord de cette piste !

Chargés comme des bourricots, nous reprenons notre marche nocturne. Impossible de s'arrêter, de se délasser. L'humidité triomphe de la fatigue.

Deux pesh-mergas sont arrivés à notre hauteur. Ils soutiennent un homme qui se déplace avec peine :

- C'est le tireur de la Douchka que le Mig a attaquée tout à l'heure. Une balle lui a transpercé le bras. Nous avons attendu la tombée de la nuit pour le déplacer sans danger...

Comme nous, ils se dirigent vers le village.

Wagner a cédé la parole à un speaker alors que nous venons d'entamer une côte raide à souhait !

- ... Mister Chaban Delmas... Mister Valéry Giscard d'Estaing... The Président...

Je tends l'oreille... Bizarre de se trouver à deux heures du matin, après avoir fuit une canonnade dans les montagnes du Kurdistan, en compagnie de " rebelles ", et d'entendre la voix distinguée d'un speaker



Patriarche kurde et sa famille devant une grotte.

qui m'informe de Chaban et de Giscard !... Chaban-Delmas, Giscard d'Estaing, ce soir, n'appartiennent pas à la même planète que la mienne. Ici, à 6.000 kilomètres de la France, pris dans la tourmente des armes et des hommes, ils font partie d'un fait divers. Ils sont soudainement revenus à leur juste mesure. En France, en ce même instant, tout un peuple doit suivre le déroulement de la campagne électorale la plus passionnée de l'après-gaullisme, et en faire le principal centre d'intérêt du moment. Et, j'arriverai juste entre les deux tours de scrutin... Quelle importance auront alors les Kurdes, chez moi ? ...

Des aboiements sur notre gauche.

- Le village, c'est le village !

Sans les chiens, nous serions passés à côté de notre but, sans le distinguer, en automates. Une lampe à pétrole s'allume devant une maison. Des hommes dorment étendus sur des couvertures ou dans de grands manteaux, à même le sol, devant un feu qui achève de se consumer et qu'avec bienveillance on réanime à notre arrivée.

Toute une section de pesh-mergas a fait halte ici. Dans une minuscule chambre, ils sont une trentaine à dormir, poings serrés. Je jette un regard dans l'espoir de trouver une fente entre deux corps pour m'y insérer. Ce soir, aucune odeur ne pourra m'incommoder, je suis ivre de

fatigue...

Des fusils, des Klachnikovs sont suspendus au mur, adossés contre les piliers en bois qui soutiennent le toit.

Le tireur de la Douchka est étendu dans un coin. Un bandeau épais n'a pu empêcher le sang de former une tâche impressionnante. Des gouttes de sueur et de fièvre perlent sur son front. Un infirmier, enfin... un pesh-merga désigné comme tel, veille sur son sommeil agité et lui passe un chiffon sale sur le visage, pour l'apaiser. Aucun médicament pour faire tomber la température, aucun antibiotique pour enrayer l'infection. Juste quelques compresses et du mercurochrome ! Demain, le malheureux sera acheminé vers l'hôpital de campagne le plus proche.

Quelques hommes ronflent. A regret, je m'installe dehors sur un vieux sac de farine qui m'a préservé quelques instants de l'humidité du sol. Deux guerriers sortent de la pièce pour s'asseoir autour du feu. Duan leur demande si nous pouvons prendre leurs places, à l'intérieur... Quel culot ! Comme ils acquiescent, je ne me fais pas prier et m'installe entre deux ronfleurs. Malgré la lueur de la lampe à pétrole, les respirations saccadées, et l'odeur de la crasse, je sombre aussitôt, mais pas pour longtemps. La Land-Rover est arrivée, elle nous attend à l'extérieur.

Deux heures plus tard, abasourdis d'avoir trop entendu les déflagrations du canon, épuisés d'avoir trop couru, plongé, rampé, marché, nous saluons un cousin de Barzani - un autre ! - chef d'un village. Le temps de se laver les mains, de se laisser tomber sur une paille et d'avoir une dernière pensée pour tous ces événements vécus, nous nous endormons en espérant que cette fois, personne ne viendra perturber un sommeil réparateur.

XIV

QUALA-DIZA : UN MASSACRE EXEMPLAIRE

Combien de temps suis-je resté endormi ? Un jour... Deux jours... Une petite éternité ou tout simplement quelques heures ? Yonan ne me l'a pas dit et je n'ai pas songé à le lui demander. Dans ma tête, c'est le chaos. Un tintamare de pensées contradictoires. J'ai l'impression de sortir d'un très mauvais rêve ; vous savez, ces rêves qu'on redoute parce qu'ils font la nuque pesante et les petits matins tristes...

Le canon, le bruit, les cris, la peur, la course éperdue dans les rizières, la longue marche nocturne... Songe ou réalité ? Ces courbatures dans le creux des reins, les jambes endolories, les égratignures sur les mains... Ceci est bien réel !

Oui, j'y suis maintenant. Petit à petit, tout devient très clair, bien présent dans ma mémoire... Même cette constatation qui, un instant, m'a amusé et fait oublier ma fatigue... On lit des tas de livres dans une vie ! Selon l'humeur du moment, on se lance dans le futil ou dans le sérieux. Dans l'avion qui m'a acheminé jusqu'à Téhéran je lisais du « sérieux », quelque chose qui en substance disait ceci :

« Comment l'homme sait qu'il doit mourir ? ... Il serait trop facile de soutenir que la pensée de la mort vient par une sorte de raisonnement inductif par lequel je suis tenté de rapprocher du fait objectif de la mort les autres faits de l'unité de la condition humaine, ce qui me conduirait à la conclusion hâtive que moi aussi je dois mourir parce que je reconnais alors la mort comme inhérente à l'existence de l'homme... »

J'avais cru oublier ces propos, mais tout compte fait ils m'ont plus impressionné que je ne l'ai soupçonné sur le moment. Confrontée à



leaf

la réalité, à la petite expérience sur le tas, cette émanation de l'esprit a refait surface, dépouillée de ses accessoires de charme, dans sa nue réalité, dans sa suffisance et son insuffisance... Alors, j'ai eu envie de rire fort, très fort ! Et ça m'a fait du bien... Le vrai est tellement plus simple que le produit d'une étude élaborée !

Dehors, l'air est frais. Une grosse rivière charrie son flot de boue que traverse un antique radeau soutenu par des flotteurs en peau de vaches naines. Sur la rive, une femme lave, ou salit, son linge. Tout près, des poules caquètent tandis que des pesh-mergas me présentent le thé chaud, le miel et le fromage de chèvre du déjeuner.

Le front est loin et ici, chacun, dans un calme relatif, vaque à ses occupations. Dans une prairie, des enfants jouent au volley-ball avec un filet imaginaire. A proximité, un hôpital de campagne avec deux pièces dont l'une pour les blessés graves. Il y a là le tireur de la Douchka. Allongé sur un matelas, il dort tandis que les médicaments accomplissent leur œuvre de guérison. Dans la pièce à côté, un autre homme, le pied bandé, victime de sa propre maladresse : il s'est coupé un doigt avec sa hache !

Dans l'armoire à pharmacie, quelques antibiotiques, des ampoules de morphine, des désinfectants... Le tout rangé soigneusement, étiqueté, classé, avec le soin accordé aux objets rares. Sacralisation du produit pharmaceutique qui passe bien avant celle des armes ! Le pouvoir de guérir avant celui de détruire. L'homme de science est vénéré, sorcier-savant du XXe siècle dont la magie est entièrement contenue dans cette collection de boîtes de toutes dimensions et de toutes couleurs !

Nous nous sommes retrouvés dans une maison de thé moderne. Table en matière plastique et formica ! Au mur l'inévitable portrait du général Barzani, des affiches du P.D.K., voisinent avec le poster géant d'une jeune femme aux seins nus... « Si c'est un symbole, j'adhère tout de suite au P.D.K. ! » Ai-je confié à Yonan qui éclate de rire aussitôt.

Ici, pas d'autre solution que de boire du thé. L'eau est toujours suspecte dans un pays où il n'est pas rare de voir des femmes laver leur linge dans un ruisseau tandis que dix mètres plus bas des hommes se désaltèrent en compagnie de leur troupeau...

Un homme est entré, un civil qui s'adresse à Yonan et Réza.

- C'est notre nouveau chauffeur. Il doit nous ramener à Naoperdan. Mais il pense que nous devrions attendre ici jusqu'à ce soir. En venant nous chercher, il a été attaqué par des Mig qui l'avaient repéré. Il craint d'endommager sa voiture et vous avec ! Les avions pullulent depuis notre départ au front... Il a eu très peur.



Pour rejoindre plus rapidement la zone rebelle, ils ont " emprunté " ce camion sur un chantier.

Nous comprenons très bien le souci de ce garçon de maintenir intact son gagne-pain ! Qui possède une voiture au Kurdistan aujourd'hui est assuré de voir fructifier son capital. Les propriétaires des véhicules sont réquisitionnés d'office. Ils doivent mettre leur bien au service de la révolution, assurer le transport des pesh-mergas mais ils sont royalement rétribués par le P.D.K. ! Aussi, avant de rejoindre la terre kurde, les plus prévoyants ont récupéré sur les chantiers des camions, ont " emprunté " de grosses voitures américaines appartenant à de riches irakiens... L'afflux des volontaires s'est doublé d'un surcroît de véhicules qui font sur les pistes et les places des villages, un ensemble éclectique d'imposants Mac 300, d'élégantes Cadillac et d'inépuisables Land Rover ! Quant à savoir si le véhicule appartient à celui qui le conduit, c'est bien le dernier des soucis !

Dans la rue principale au milieu du bourg, un camion fait le plein de bidons d'essence. Le stockage de ces derniers, au cœur des maisons, représente un danger superflu qu'il faut éloigner au plus tôt. Les bidons sont transférés en campagne... Toutes les pistes sont jalonnées de stocks d'essence. Certains attendent, à ciel ouvert, d'autres sont enterrés ou dissimulés sous des bâches astucieusement recouvertes de cailloux et d'herbe ! A côté des dépôts officiels, servant uniquement à l'appro-



Transport de l'essence.

visionnement des véhicules de guerre, les pompistes réalisent des affaires d'or ! Ils achètent le précieux liquide 42 centimes en Iran pour le revendre avec un bénéfice minimum de 50% aux particuliers une fois déduit les frais d'acheminement des bidons depuis Khané jusqu'ici.

Toutes les guerres possèdent leurs opportunistes ! Mais chez les " rebelles ", pas d'hypocrisie... Il faut bien s'organiser, se débrouiller. Les propriétaires d'engins motorisés majorent d'autant le prix de la course. Chacun y trouve satisfaction : les pompistes en réalisant un profit supérieur qu'en temps ordinaire, les conducteurs - surtout ceux qui ont réussi à voler une voiture ! - dont le bénéfice net ne nécessite aucun investissement, et enfin, le P.D.K. dont la trésorerie se trouve allégée puisque les stocks ainsi constitués par des particuliers permettent d'employer l'argent ailleurs, de conserver ses propres réserves et de n'être pas dans l'obligation d'acheter des véhicules pour l'acheminement de ses troupes... Alors quand le comptable du parti additionne les chiffres et fait la différence, il s'aperçoit qu'il est préférable d'employer des chauffeurs " privés " !

A la nuit tombée, dans une confortable Mercedes, nous avons repris la voie Hamilton, cette piste déguisée en route grâce à un goudron chichement répandu par un ingénieur anglais.

Pendant notre absence, peu de changement sinon la fréquence accrue des alertes et des consignes de prudence plus strictes. La période nécessaire à la préparation des combats est achevée. Les volontaires se sont enrôlés dans les montagnes... Finis les grands rassemblements de paysans, de bergers, de montagnards. Tout le Kurdistan vit maintenant à l'heure de l'avion. Il ne peut pas ne pas arriver, ne pas déverser sa cargaison de fer et de feu qui broiera tout, qui emportera dans une même gerbe les hommes et leurs maisons.

Dans le bureau du docteur Osman l'ensemble de la presse, alors présente à Naoperdan, est réunie pour une conférence sur les possibilités économiques d'un Kurdistan libéré. Genre de meeting où chacun veut poser sa question avec des mots doctes et auxquelles le conseiller favori de Barzani répond en un français hésitant et en roulant les r comme un habitant du Rouergue.

- Voyez-vous un Kurdistan socialiste ?

- Oui... Mais avec la nationalisation du pétrole et du tabac et un secteur privé : les petits commerçants et l'artisanat... Grâce au pétrole tiré de notre province le revenu national des Irakiens dépasse 180 dollars par an. Celui des Kurdes est de 60 dollars par an ! Vous trouvez cela normal qu'habitant la région la plus riche en matière première et tabac, nous soyons les plus pauvres... C'est pour ça que nous nous battons et on nous accuse de tous les maux. On répète sans cesse que Israël nous soutient. C'est faux. Totalement faux. Nous ne le désirons surtout pas car le monde arabe n'hésiterait pas alors pour appuyer l'Irak dans son combat contre nous. Si l'on en croit Bagdad, Monsieur Kissinger lui-même est présent parmi nous !

Osman est interrompu par une sentinelle qui lui tend un billet. Subitement son visage si serein s'empreint de gravité tandis que le papier froissé en boule va rejoindre ses semblables dans le fond d'une corbeille...

- Partez... Je vais tout organiser... Partez vite à Quala-Diza. Ils viennent de bombarder la ville. Des morts... Il y a beaucoup de morts... Cent, deux cents peut-être. C'est horrible. Incroyablement horrible ! Il faut vous y rendre... Nous avons besoin de votre témoignage. Si le rapport que l'on vient de faire parvenir dit juste, c'est le bombardement le plus important de toute l'histoire de notre peuple...

Alors, nous sommes repartis par une nuit sans lune. D'abord en voiture et puis, fatalitas, à pied, notre " Buick " ayant très rapidement perdu un essieu !

Réza, dépité par cette nouvelle panne, nous a rassurés :



Derrière les montagnes vers lesquelles nous nous dirigeons : le front.

- Nous ferons deux heures de marche et nous trouverons des mules au prochain village...

Seul cinéaste du groupe, photographe de surcroît, je suis parti avec un handicap sérieux sur mes coéquipiers... Mon sac à dos contient deux caméras, des pellicules vierges, des cellules photo-électriques ; une valise à main protège mes appareils de photo et un nécessaire de toilette. Rapidement les courroies du sac blessent mes épaules tandis que la valise me maintient en un déséquilibre permanent, sur un mauvais sentier de chèvres...

A l'aide d'une torche, Réza envoie un message lumineux dans tous les azimuts, signal de détresse pour les muletiers qui doivent nous attendre à une heure fixée d'avance en un lieu bien précis.

Deux heures de marche pour parvenir au village... Mais pas de mule !

Il a fallu poursuivre à pied, une fois de plus, mètre par mètre, agrippés à la paroi de la montagne. Plus de sentier, mais des cailloux, des rochers, de la terre glissante, des ronces...

Sur l'autre versant, dans un petit village, des gens nous attendent... Mais c'est loin, l'autre versant ! Encore cinq heures et demi nous indique Réza...

La montagne frémit d'une activité intense. Nous ne cessons de croiser

ou d'être dépassés par des files de mulets aux flancs lourdement chargés. Crosses de mitraillettes et canons de fusils dépassent des sacs ficelés à la hâte. Les pauvres bêtes ploient sous le fardeau des caisses compactes de munitions et d'obus. A grands coups de gueule ponctués de jurons et appuyés par la menace de la trique, les muletiers dirigent les caravanes. Voilà donc la raison de la défection de nos mules. Elles doivent se trouver quelque part dans ces convois !

- Nous profitons de la nuit pour ravitailler le front. L'aviation n'effectue que très peu de sorties... Ils ne disposent pas encore de suffisamment d'appareils perfectionnés pour déceler ces concentrations...

Nous quittons cette piste au trafic digne d'une route internationale pour couper droit à travers la montagne. Marche inhumaine, à la limite du possible, où pendant des heures la volonté d'arriver au but et l'envie de renoncer se sont affrontées sans cesse, en sœurs ennemies.

Combien de fois Manu se serait allongé dans la caillasse, en pleine nature, tout seul, exposé aux bombes, tandis que Braquet trouvait encore l'énergie qu'il faut pour avancer d'un pas, d'un tout petit pas. Braquet a plus de cran que Manu... Yonan et David qui l'incitent à poursuivre l'avaient certainement compris !

- On ne peut pas vous abandonner, Kak Emmanuel, les autres aussi sont crevés... Nous sommes tous crevés ! Mais nous sommes sur une montagne dangereuse. Avec le jour, les avions vont venir bombarder le P.C. d'Idriss. Tous les jours, ils le survolent et tous les jours ils lâchent des bombes, au même endroit, là où nous nous trouvons...

- Allez, encore un effort... Je ne t'abandonnerai pas tout seul ici, mais si une bombe tombe, tu seras responsable !

Et une fois encore l'ascension a repris car, en effet, avant le jour nous devons franchir le passage dangereux...

Chacun à notre tour, nous avons connu ce dédoublement de la personnalité, cette lutte d'influence acharnée entre l'individu fatigué, suant, haletant, constamment sur le point d'abandonner et le petit héros, assoupi quelque part dans les jambes ou dans la tête et qui réagit vaillamment au dernier moment !

Les pesh-mergas, entraînés, habitués à la montagne, leur complice des mauvais jours, accusent une moindre fatigue... Et puis, comme tout arrive finalement, nous avons atteint les crêtes. La bise de l'aube nous a réconfortés tandis que dans la brume d'un petit matin encore mal réveillé, nos yeux ont deviné la succession infinie des montagnes, la vallée, le fil d'argent des rivières et un village endormi !

Descendre... Se laisser aller... Le voile de la nuit se déchire. Le soleil jaillit des montagnes. Une sensation de mieux être. Le jour nouveau va effacer les traces de ce marathon harassant, la raideur des mollets, les muscles meurtris par cet effort soudain, inhabituel. L'immense plaisir de ne pas avoir à lever les yeux pour regarder le but. Et puis, la terrible difficulté de freiner pendant des kilomètres et des kilomètres pour ne pas laisser débouler mes 75 kilos, le sac à dos et la valise !

- Le village... Voilà le village !

Je ferme les paupières pendant quelques secondes de peur d'avoir rêvé, de découvrir tout simplement la projection de nos désirs collectifs.

Non, ce n'est pas un rêve. Il est bien là, dans un oasis de verdure. Un vrai village kurde avec ses maisons en torchis, aux toits en terrasses, aux épaisses portes de bois cloutées. Une partie de la population s'est rassemblée à la limite des premières maisons pour assister au spectacle de notre peu glorieuse arrivée ! Douze heures seulement que nous avons quitté Naoperdan !

Un garçon en costume européen se détache du groupe. L'instituteur nous réceptionne. Dans une pièce aux ouvertures calfeutrées, il a déjà étalé matelas et couvertures. J'ai le temps d'apercevoir des casiers remplis de livres avant de sombrer dans un sommeil de brute.

A midi, cependant, notre hôte nous réveille pour un festin de miel, de fromage, de galettes et de thé.

Le soir, des hommes se saisissent de nos affaires.

- Nous sommes invités par le chef du village. Nous allons dîner et passer la nuit chez lui... L'instituteur n'est que le représentant du P.D.K., ce serait un affront pour le chef de ne pas aller dans sa demeure alors que vous êtes les étrangers... C'est la règle de notre peuple...

Les serviteurs nous font attendre dans une salle immense, murs en torchis, sol en terre battue recouvert d'un Kilim. Une impression de nudité. Quelques paires de chaussures sont rangées devant la porte... Nous avons, nous aussi, abandonné les nôtres.

- Notre chef ne va pas tarder, il règle une querelle de villageois !

Il est arrivé enfin.

Arrière petit-fils de seigneur, petit-fils de seigneur, fils de seigneur, seigneur lui-même... Nous voyons surgir de la lourde porte de bois sculpté un suzerain du Moyen-Âge, au faciès de condottière. Il règne sur 15.000 âmes et ses guerriers combattent pour la révolution.

De jeunes gens s'affairent autour de lui et exécutent ses ordres. On nous sert du thé dans des verres Duralex - tant pis pour la publicité -

et un repas fastueux à base de viande de mouton, de riz et d'oignon. Le maître connaît notre fatigue extrême et désire que nous gardions de son village le souvenir d'un lieu merveilleux où nous avons été accueilli chaleureusement, et où nous avons pu trouver un repos salutaire. Il nous laisse donc rapidement à notre sommeil. La seule fausse note provient de la superbe ignorance qu'il manifeste envers notre consœur journaliste à l'A.F.P. Il ne lui serre pas la main, pas une fois ses yeux se portent sur elle. Ce dédain étudié irrite Martine. Elle ne le mérite pas, et si ce matin elle s'est effondrée en larmes, saturée des kilomètres parcourus, au bord de la crise de nerfs, nous ses compagnons, nous n'avons rien dévoilé de cet abandon.

Mais la notion de mérite n'entre pas en ligne de compte pour ce prince au port de tête majestueux et dont la seule distinction par rapport à ses sujets se traduit par deux kandjars aux manches incrustés de nacre passés sous sa ceinture. Des siècles d'éducation ont modelé son comportement et figé toutes ses structures mentales. Quel que soit son respect pour la femme, il veut signifier par son attitude que certaines limites ne doivent pas être franchies... La guerre est une affaire d'hommes et une femme n'a pas sa place dans ce cercle ! Notre camarade est ulcérée et je la comprends sans oser lui avouer que je préfère la noblesse hautaine de ce grand fauve, même si ses conceptions sont erronées, à la démagogie de tous ceux qui s'en réfèrent au peuple pour satisfaire leur soif de pouvoir !

Pendant la nuit, le miracle s'accomplit. A l'aube, des mules nous attendent pour la suite du voyage vers Quala-Diza...

Toute la matinée, nous déambulons à dos de mule, franchissons des cols, découvrons des paysages fantastiques, nous longeons des précipices de trois ou quatre cents mètres, prêts à nous accueillir au moindre faux pas de l'animal, et nous nous enfonçons dans des gorges étroites... Et puis, les montagnes s'entrouvent sur des groupes d'hommes, d'enfants, de femmes et de troupeaux qui fuient avec encore dans leurs yeux, dans leurs gestes la terreur du massacre, du bruit insoutenable, du carnage de Quala-Diza... Baluchon sur l'épaule, ils rejoignent Naoperdan, la rage au ventre, la haine au cœur pour s'enrôler, pour venger un frère, un ami, un parent, ou, tout simplement, pour fuir le cauchemar...

Deux étudiants en soutiennent un troisième par la main, ils lui parlent et le guident. Il regarde, mais ne voit plus... En état de catalepsie, choqué, son esprit l'a quitté. La bombe est tombée à quelques mètres... Tympan crevés, cerveau fou ! Retrouvera-t-il sa raison ?



Bergers kurdes revêtus du « kolov ».



Femme nomade kurde.

Institut kurde de Paris



Même les tracteurs sont mobilisés !

A la sortie des gorges, nous faisons halte. Le déplacement de ce matin nous apparaît comme une promenade après l'exténuante marche forcée d'avant-hier... Avant-hier, déjà, comme le temps passe !

- Les habitants me disent qu'il y a un tracteur au village... Je vais voir si nous pouvons le louer pour aller jusqu'à la ville la plus proche. Quala-Diza est encore à vingt kilomètres. Si nous ne pouvons pas en disposer il faudra attendre la nuit pour repartir. Il serait trop dangereux de traverser la plaine avec les mules durant la journée.

Tous les moyens de locomotion sont bons, et, quelques minutes plus tard, après les mules et nos jambes, un tracteur rouge vif de fabrication russe, avec une remorque, vient faire son plein de journalistes. Des paysans en profitent pour aller à la ville. Il ne va pas vite, notre tracteur et le conducteur appuie à fond sur l'accélérateur... Traverser une plaine, sans abri, est la tentative la plus folle à réaliser. N'importe quel pilote irakien aurait une cible vivante de choix.

Nous nous accrochons tous désespérément, mains crochetées aux ridelles de la remorque.

Un gros bourg. Ce n'est pas encore Quala-Diza...

La rue principale est pleine de monde alors que le soleil bascule à l'horizon. Dans une maison de thé, plus sale encore que les précédentes,

entre le général Barzani et une scène biblique, une femme aux longs cheveux noirs tombant en cascade sur de robustes épaules presque viriles... Pour la première fois, je rencontre Marguerite George, la « Jeanne d'Arc » de la précédente guerre, héroïne légendaire. Du côté de Naoperdan, on se refuse d'évoquer cette amazone des temps modernes. Ici, elle n'a pas encore sombrée dans l'oubli ! A moins que le restaurateur-admirateur soit un privilégié ayant connu les hommages de la trop passionnée Marguerite ? Je n'ai pas le temps de lui poser la question. Une camionnette arrive pour prendre la relève du tracteur.

Un quart d'heure plus tard, Quala-Diza se profile dans le lointain. 8.000 âmes lovées dans l'anse d'une rivière.

De prime abord, rien ne laisse soupçonner le drame. La rue principale connaît l'affluence des grands jours de marché. Mais il n'y a pas de marché ! Et puis.. Et puis l'horreur vous assaille.

Une femme dans un grand voile noir tord désespérément ses bras vers un ciel trop injuste. Elle nous prend à témoin, apostrophe le chauffeur, ses mains toujours dressées vers l'infini d'Allah et les yeux exorbités par une démente soudaine. Un homme ventripotent et distingué la calme avec une douceur extrême, lui parle comme on le ferait avec un grand malade. C'est le gouverneur de la cité. Une foule l'entoure. Chacun veut nous raconter, nous décrire, nous amener visiter les quartiers détruits. La rue est jonchée de gravats. les rideaux de fer des échoppes sont baissés... Certains stoppés à mi-course, n'ont pas eu le temps de rejoindre le sol, tandis que d'autres, soufflés par l'explosion, se tordent désespérément et laissent entrevoir le désastre. Des pièces sans murs, ouvertes sur le vide. Seule la façade qui donne sur la rue est restée intacte pour donner une fausse impression de dégâts légers. Mais derrière, tout n'est que ruine ! Des poutrelles métalliques tordues surgissent des pans de murs pour nous dire l'ampleur de l'attaque aérienne, sa sauvagerie, son acharnement. Des cratères immenses s'ouvrent devant nous.

Des étudiants nous expliquent en anglais l'hécatombe dont ils ont été les témoins :

- Nous avons enterrés les cadavres, ceux des hommes et des animaux pour éviter les épidémies. Les blessés ont été transportés en Iran...

Sur une litière, un jeune homme exsangue dort du sommeil éternel... Ses amis étudiants comme lui, l'entourent une dernière fois. En attendant la mise en terre, il gît, chair blanche, vidée de son sang. Une jambe a été arrachée, un chiffon gris dissimule mal le moignon.

Et, comme si les images qui s'étalent sous nos yeux n'y suffisent

pas, une alerte ! Une nouvelle alerte... La panique... En hurlant, les victimes d'aujourd'hui s'enfuient, abandonnant les victimes d'hier. La foule m'emporte dans son flot tumultueux. Avec ces hommes, ces femmes, ces enfants apeurés, je me laisse tomber à terre, dans un caniveau, les mains sur les oreilles... Le bruit n'est pas venu. Aujourd'hui, le spectre de la mort s'éloigne sans frapper.

- Réza, je vais passer la nuit à Quala Diza pour pouvoir filmer tout cela demain. Ce soir les problèmes techniques m'empêchent de faire mon travail et je veux porter aux yeux de tous le témoignage de ce massacre. Je veux expliquer avec l'appui de l'image, comment un peuple peut disparaître à la suite de dizaines de Quala Diza.

Mes amis vont repartir. Manifestement, personne ne souhaite prolonger son séjour dans ce décor d'Apocalypse et la crainte d'un retour toujours possible de l'aviation n'est pas étrangère à cette fuite. Pourtant, combien j'aurais aimé la présence réconfortante d'un confrère ! Mais, ils n'ont plus rien à faire en ces lieux. Ils en ont assez vu pour écrire, pour évoquer ces femmes aux yeux hagards qui errent dans les rues, ces enfants étonnés, ces hommes qui déambulent sur ce qui fut une place, à la recherche d'un temps passé.

Le gouverneur m'offre l'hospitalité. Sa femme a été blessée dans le bombardement. La main bandée, d'une voix douce, elle évoque cette soirée qu'elle n'oubliera jamais :

- Pendant toute la journée, ce fut l'enfer... C'était impossible. Les avions sans cesse ont survolé la ville... Et puis, les bombes, les morts. Nous n'avons pas pu ramasser tous les cadavres mais nous en avons déjà dénombré cent trente, dont soixante petits enfants, corps déchiquetés. La bombe est tombée sur une classe ! On les ramassait comme des paquets de viande... une boucherie...

Dans la pièce, un transistor diffuse des nouvelles. Après Radio Kurdistan, la voix d'Israël fait passer une émission en langue arabe à l'usage de ces derniers. La puissance des émetteurs est telle que les nouvelles parviennent jusqu'ici... Les Kurdes comprennent l'arabe et accordent plus de crédit à Radio Tel-Aviv qu'à Radio Bagdad !

- Tenez, même les juifs n'agissent pas comme ces criminels... Ils ne massacrent pas les Arabes qui se trouvent sur leur territoire !... Ah, si nous possédions la moitié du matériel dont dispose Israël vous verriez ! Nous aussi nous serions autonome et nous aurions notre propre pétrole...

La tuerie passée, chacun s'interroge. Pourquoi Quala Diza ?

Cette grosse bourgade de plaine ne représente rien. Ni militairement, ni stratégiquement. Aucune concentration de pesh-mergas. Pas d'artillerie pour se défendre. Mais une université ! Quala Diza



a pris le relais de Soleymanie. Six cents étudiants de la grande ville, chassés, se sont réfugiés ici pour fonder l'université libre et trois cents autres les ont rejoints. Une partie de la future élite intellectuelle engendrée par la révolution se trouve concentrée dans cette petite ville.

- Demain, vous verrez comment ils se sont acharnés sur notre université...

Demain, c'est encore loin. Durant la nuit le bruit des réacteurs nous tient en éveil. Nous restons longtemps dans l'abri sans savoir si nous verrons demain ! L'abri... Un trou creusé à même la terre et recouvert d'une planche ! Serrés les uns contre les autres, le gouverneur en pyjama rayé, sa femme protégée par une couverture, le chef de police pieds nus comme moi-même, nous attendons. Dehors, les cris de terreur d'une population qui n'en peut plus d'avoir peur. Mon cœur bat à tout rompre...

Mais pourquoi s'acharner ainsi sur Quala Diza ? N'a-t-elle pas payé assez cher le prix de leur envie de détruire ?

- La nuit qui a précédé le terrible bombardement " ils " ont effectué deux survols... Vont-ils encore nous massacrer, demain ?

Le gouverneur ne peut contenir son inquiétude...

Au petit matin, un à un, nous quittons notre tanière et je visite les restes d'un cauchemar !

Tout un secteur de la ville a été choisi pour cible : l'université, les écoles, l'hôpital ! Les autres quartiers ont été épargnés.

Trois fois ils ont piqué sur cet endroit, à la bombe, aux rockets, puis à la mitrailleuse...

Des pans de murs, pathétiques dans leur solitude, dressés vers le ciel ennemi... Le dortoir de l'université ! Par terre, des tôles arrachées gisent un peu partout, pliées par le souffle de la déflagration.

A l'extérieur, deux hommes tirent un bourricot. Ils s'enfuient avec le strict minimum pour survivre : des couvertures, une batterie de cuisine, une lampe à pétrole, quelques volailles... L'Iran n'est qu'à une vingtaine de kilomètres par la montagne. Ce soir, si Allah le veut, ils seront en lieu sûr...

Le cinéma est éventré. Des fauteuils en plein air attendent le spectateur qui ne viendra pas d'ici longtemps. Une voiture américaine transporte sur son capot un cercueil...

Des pieds aux chairs blanchies, propres, aux phalanges écartées dépassent d'une couverture matelassée déposée au fond de la cour de la mosquée. le corps de l'ultime victime va effectuer son dernier



Qala-Diza : une victime du bombardement.

voyage. Il retourne au pays de ses aïeux, à Soleymanie, la cité des révoltes. Les Irakiens maintiennent les vivants dans la ville, mais laissent pénétrer les morts !

Deux soldats déplient le tissu. L'homme aurait l'air de reposer avec ses avant-bras repliés sur la poitrine, s'il n'y avait cette croûte de terre et de sang mêlés à la base du nez, quelques plaques rouges autour des oreilles et un léger filet de liquide séché aux commissures des lèvres... Et puis, cette extrémité du nez plissée, retroussée, comme si une main géante eut cherché à l'arracher. Les cheveux sont recouverts d'une fine pellicule de poussière. L'étudiant n'a pas été touché par un éclat... Il est mort, poumons et vaisseaux éclatés sous le souffle brûlant de l'explosion.

Le gouverneur me tire par le bras. Il tient à me faire tout découvrir de l'ampleur de ce crime gratuit. Dans l'hôpital, les lits ont été arrachés, projetés les uns contre les autres. Où que l'œil se porte, ce n'est que désolation, anéantissement. Des enfants récupèrent des bouts de bois pour le chauffage du soir. Un père cherche ce qui pourrait lui rappeler un bonheur disparu, un bonheur à cinq, sa femme, ses trois enfants et lui... Il était aux champs quand le destin a frappé. Pas une larme sur son visage, mais un air hébété. Il ne peut pas croire qu' "ils" aient pu commettre un tel carnage. Pourtant leur volonté de tuer éclate partout à la fois.

Dans ce qui fut une classe d'enfants, un cahier souillé, une paire de chaussures, un landeau, quelques vêtements, un bonnet avec des amulettes porte-bonheur... Porte-bonheur ! Ce n'est pas suffisant pour préserver la vie d'un gosse !

Autant de signes qui crient mille peines, mille misères, mille espérances perdues !

Et la souffrance, n'est-ce pas aussi les larmes que cette vieille femme s'efforce de contenir, dans un souci de dignité, et qui, malgré elle, glissent sur ses joues, alors qu'elle évoque son fils, son unique enfant. Et Allah sait si un fils, ici plus qu'ailleurs, est un don du ciel ! Les plaintes sourdent de sa gorge, remontent de son ventre qui ne pourra plus jamais donner la vie... Elles me poursuivent encore deux ans après.

Envie de vomir moralement... Intellectuels inconscients, Tribunal Russel, Ligue des droits de l'Homme, chrétiens de "gôche", la détresse d'une mère kurde n'est-elle donc valable que si elle peut servir de support à votre idéologie ? Ayez au moins le courage de le dire, de l'écrire, pour ne pas dissimuler votre haine derrière un vernis de générosité ; pour éviter de jouer avec les sentiments honorables de ceux que vous

mobilisez derrière votre bannière d'Humanistes-Tartuffe !

Et l'odeur, elle aussi est partout, agressive, écœurante...

Les sauveteurs n'ont pas encore eu le temps de dégager tous les corps. Les pelles, les bras, toutes les bonnes volontés n'y suffisent pas.

Partir... Je n'en peux plus ! Partir... Loin... Rejoindre Naoperdan.

Le bilan définitif, je n'ai pas eu le courage de l'attendre ici. je le saurai plus tard : 336 blessés et 231 morts dont 68 enfants des petites classes. Mais à partir de combien de cadavres l'horreur peut-elle être comptabilisée ?

Une Jeep m'emporte. Les pans de murs béants, les tôles éventrées des commerces défilent une dernière fois devant mes yeux. De bourgade sans histoire, Quala-Diza est devenue en quelques minutes une cité historique. Jusqu'à ce jour, le bombardement le plus sauvage et meurtrier de toutes les guerres du Kurdistan.

Cette rage de détruire, je la constate encore au village où m'attendent mes confrères. Un Sukkoy 7 a ouvert ses soutes. Une bombe a explosé à l'entrée du bourg ; l'autre a glissé sur la terre spongieuse d'un champ fraîchement labouré. Elle gît, monstre froid. Deux bras d'homme déployés n'arrivent pas à en joindre les extrémités. Une vingtaine de paysans, fusil à l'épaule, bêche ou pioche à la main la contemplent, étrangement fascinés, comme tétanisés par la violence contenue se dégageant du métal gris. En crachant, l'un d'eux saisit la poignée de son "kandjar" et, désignant l'espace, trace avec sa main droite un geste évocateur d'une oreille à l'autre à l'encontre des assassins du ciel.

XV

UN SIMPLE AU REVOIR

Deux semaines se sont écoulées depuis mon arrivée au Kurdistan libre d'Irak... Quinze jours difficiles de marche, d'insomnie, de peur. Insidieuse d'abord, peu à peu elle s'est emparée de tout mon être. J'ai vécu les alertes, partagé les angoisses d'un peuple oublié. J'ai couru comme un fou... Un fou de ma vie à travers les rizières pour échapper au canon qui jouait avec nous comme un chat avec une souris et, l'espace de deux semaines, au rendez-vous de Naoperdan, je me suis senti Kurde parmi les Kurdes, et la montagne fut ma complice, ma protectrice...

Rachid, Hossein, vous qui un soir m'avez tenu la main quand mes jambes chancelaient de fatigue, demain je vous quitte... Manière de parler car désormais, liés par ces heures de peine, par cette vie que nous avons jouée à pile ou face, en un fabuleux "banco", nous appartenons à un même passé, pour toujours ! Non, ne souriez pas, lecteur, ce ne sont pas des mots mais un sentiment : l'amitié. Mais lorsque les sentiments maladroitement se servent des mots ils font toujours un peu sourire !... Vous êtes dans mon cœur encore plus que les autres, que les officiels, que les chefs, car vous êtes les guerriers de base, ceux à qui l'on demande tous les sacrifices et vous mourez en silence. Vous retournez dans votre terre comme vous y êtes arrivés, avec discrétion. Mais vous avez trop de pudeur pour souhaiter autre chose qu'un linceul blanc et quelques hommes de votre trempe pour vous accompagner dans cet ultime voyage !

Yonan, Réza, que vous dire maintenant alors que je vous informe de mon intention de partir demain... Je vous laisse... Je vous abandonne ? Non, ce n'est pas tout à fait cela. Avec vous aussi je suis lié par ces quinze jours de vie commune, de fatigue, d'angoisse. Pour vous, j'ai déposé une prétendue objectivité au vestiaire. La cause que vous défendez n'est peut être pas totalement juste - et aucune ne l'est jamais pleinement - mais, je me suis placé du côté des victimes et non pas aux côtés des bourreaux ; j'étais parmi ceux qui recevaient les bombes, et non pas avec ceux qui les envoyaient. N'aurais-je que cette raison, elle justifierait amplement mon intransigeance.

- Au revoir cher ami... Vous allez retrouver votre société et votre femme qui vous attend, vous allez l'embrasser... Moi, j'ai laissé la mienne à Bagdad, je la reverrai peut-être, mais quand ? Vous êtes venu poussé par la sympathie, je le sais, mais vous n'avez été qu'un spectateur. Cette guerre n'est pas la vôtre... Vous ne pouvez pas tout comprendre !

Je n'ai pas oublié cette amertume ni l'écho de cette phrase. Yonan, Réza, si j'ai eu un spectacle, c'est celui d'un peuple fier, immensément fier ! À en crever... Parce qu'après tout, mourir pour mourir, il vaut mieux le faire dignement, en regardant bien en face ceux qui donnent la mort et leurs complices, ceux qui fournissent les armes. Je sais que nous aurons au moins droit à votre estime puisque nous sommes venus voir et que nous allons essayer de réveiller une opinion amorphe, abasourdie, promenée de Sheila en Johnny et de Guy Lux en Menie Grégoire... Et une parcelle de votre estime me réchauffe plus le cœur que les feux de la rampe qui s'allument chaque soir quand j'ai rendez-vous avec mon public... Pour lui, je réalise ce film ; pour qu'il sache, qu'il transmette de bouche à oreille et que pendant quelques heures le peuple kurde tienne en éveil les esprits les plus assoifés de connaissance...

- Voilà, demain je pars... Mais je reviendrai !

Quatre heures de l'après-midi. Temps orageux, lourd. J'ai rangé mes affaires, rassemblé mes notes et rejoint mes amis dans le hall de l'hôtel. Kak Darah nous tient compagnie avec un personnage illustre de l'histoire irakienne, Fouad Aref, général couvert de médailles et de complots. Kurde, il n'est pas inscrit au P.D.K. dont il n'approuve pas toutes les orientations, mais ses avis sont écoutés. La voiture arrive au moment où il nous explique le pourquoi de son engagement dans le mouvement.

Peu après, d'un air bonhomme, Kak Darah nous informe que quelques blessés, des pesh-mergas, viennent d'arriver à l'hôpital :



Quel que soit le destin du Kurdistan d'Irak, eux n'y participeront pas...

- Il ne tient qu'à vous de les rencontrer !

Nous hésitons... Des blessés, des chambres d'hôpital... Encore !

Darah Tawfik nous a menti, sciemment. Dans la cour du sinistre bâtiment, trois voitures en stationnement débordent de cadavres sauvagement mutilés... La bombe est tombée sur un bosquet où ils avaient cherché refuge. Ce bosquet, réflexion faite, m'avait servi d'abri quelques jours auparavant ! C'était aussi le refuge favori des paysans qui chaque jour venaient remettre leurs champs en état, préparer la terre pour les semailles... Aujourd'hui, la terre s'est abreuvée du sang de ses fidèles serviteurs !

Dans le couloir en sol battu, les victimes, celles qu'on vient d'extraire des coffres, figées dans une même raideur, attendent un parent, un ami qui les conduira au cimetière. Sur leurs vêtements souillés, quelques brins d'herbe, une feuille, de la terre et du sang... Beaucoup de sang !

Qu'une vie humaine est fragile quand elle rencontre un éclat de bombe de quelques grammes !

La nausée aux lèvres, nous devons quitter ces lieux. Trop de chairs sanguinolentes, trop de membres déchiquetés, de visages éclatés, de doigts crispés sur une vie qui a fui trop tôt... Trop de ventres souillés,

de corps broyés... Nous n'étions pas préparés pour une telle confrontation... Pourquoi être obligés de quitter ce pays sur des images aussi douloureuses ?

Le Kurdistan a-t-il si peur qu'on oublie trop vite ?... *min du*

Le lendemain, après avoir embrassé mes amis, je me suis retrouvé en l'espace de quelques heures à Rezayeh, en Iran. J'ai dû me pincer le bras pour vérifier si je n'ai pas rêvé, si ces deux semaines dans le brasier kurde, je les ai bien vécues ; s'il est vrai que j'ai appris à me faire tout petit derrière une herbe ou un galet pour échapper à l'ennemi, si ces cadavres démantibulés, disloqués, mutilés, je les ai bien rencontrés ; si ces villages meurtris aux flancs des montagnes étaient bien réels !...

En Iran, les gens sont calmes. Plus de peur dans les yeux. Plus d'alerte dans l'air. Plus cette mort palpable... Aussi suis-je le seul à lever les yeux vers le ciel quand dans un bruit sournois un avion survole Rezayed.

Institut kurde de Paris

Yonan, Réza, Rachid, Hossein, Ismaïl, vous me manquez ! Vous venez troubler mon sommeil. J'ai laissé une partie de moi-même auprès de vous... Et je veux la reprendre...

La-bas, dans vos montagnes où chaque rocher, chaque arbre, chaque grotte est une cachette, un abri, une sépulture, vous avez su donner un sens plus profond à ma vie. Vous l'avez transcendée.

A vos côtés, j'ai connu des heures exaltantes. Celles où la peur, l'appréhension du danger vous font aimer passionnément l'existence. La contraction des boyaux, la terrible boule qui noue la gorge, la nuque crispée, les battements désordonnés du cœur.



Six mois après mon premier voyage au Kurdistan libéré, jour pour jour, je repasse clandestinement la frontière.

NAOPERDAN

octobre - novembre 1974







XVI

ENTRETIEN AVEC LE GÉNÉRAL BARZANI

Naoperdan, octobre-novembre 1974.

« Mollah Mustapha Barzani a été tué... La clique du traître à la solde d'Israël n'existe plus... Les brigands du Nord doivent déposer les armes... »

Début novembre, Radio Bagdad annonce au monde le décès du « traître », du « chef de brigands », du « rebelle » Barzani...

Lui, assis dans son fauteuil a appris sa mort avec un vif intérêt et un large sourire. La nouvelle destinée à l'usage interne n'affole pas les Kurdes... Pour eux, Barzani est immortel !

*

*

*

Depuis quinze jours, je me retrouve au Kurdistan. J'ai serré la main de Yonan et Réza... Omar "Klachnikov", garde du corps et chauffeur du général, est absent, blessé au pied par un éclat de bombe... Rachid et Hossein se trouvent quelque part au front.

En six mois, la guerre a pris de l'ampleur. Bagdad voulait à tout prix en finir avec les "rebelles". Pour Saddam Hussein, l'homme fort du régime, cette guerre ne devait être qu'une promenade de santé.

- En six mois, j'aurai apporté la réponse à la question kurde !...

Et les fiers à bras du gouvernement, les matamores du pétrole n'avaient-ils pas fait imprimer des cartons d'invitation pour fêter la mise en place d'une Assemblée législative kurde, désignée par eux, et ne représentant rien mais leur permettant, sur la scène internationale, de justifier cette guerre et de se cacher derrière la fausse représentativité de cette assemblée pour déclarer :

- Mais il n'y a au Kurdistan que quelques brigands qui refusent l'autonomie que nous leur donnons... D'ailleurs, les Kurdes possèdent leurs députés !

Donc, le 18 septembre, tout ce que Bagdad possède de ministres, de secrétaires, et tout ce que le Kurdistan compte de " Djachs " devaient assister à un grand raût à Gallala. Intronisation en grande pompe de ladite Assemblée dans le fief de Barzani. Symbole de la défaite de ce dernier qui devait en " péter " de rage dans une prison ou en exil !!! Et pour réaliser ce beau programme, les Irakiens n'ont pas hésiné... 600 blindés et 10.000 hommes de troupe occupèrent Rawanduz, et, Quala Diza déjà meurtrie fut profanée par 300 chars d'assaut, et 7.000 soldats... Echecs kurdes que les troupes gouvernementales n'ont pas pu transformer en victoires. L'occupation de ces deux villes n'a pas démoralisé les Kurdes qui n'avaient rien pu faire pour les défendre, se contentant de prendre position sur les hauteurs.

Un soir, je déclarai à Yonan visiblement ravi des bulletins de victoire diffusés par Radio Kurdistan :

- De victoire en victoire irakiennes genre Rawanduz, vous allez bientôt vous retrouver à Téhéran alors qu'on vous attendait à Bagdad !

Cette ironie - expression de ma souffrance devant leurs efforts mal récompensés - a été mal interprétée.

- Comment veux-tu résister aux blindés... Tu le sais que nous n'avons pas d'armes... Et vous, en 1940, est-ce que vous avez résisté aussi longtemps que nous contre les Allemands ? ... Et pourtant, vous en aviez des blindés et des avions...

Quant à l'Assemblée Kurde, elle fut intronisée dans un faste digne des palais des Mille et Une nuits, à Erbil, à 150 km de Gallala. Une trentaine de journalistes se félicitèrent d'une hospitalité semblable à celle de l'ancienne Babylone, en passant sous silence que le pays était déchiré par ces combats ô combien meurtriers et que le régime en place accentuait sa vulnérabilité et son impopularité ! A tel point que le 21 octobre, jour de mon arrivée, 21 officiers aviateurs, qui avaient refusé d'effectuer des missions de bombardement contre les villages kurdes, venaient d'être passés par les armes ! Peu de journaux ont repris

cette nouvelle symptomatique d'un état d'esprit... Un gouvernement obligé de fusiller ses officiers doit s'attendre au pire !..

Depuis avril, les méthodes n'ont pas changé à Bagdad... Et au Kurdistan aussi, la " routine " est toujours la même. Pourtant en cette fin octobre, Chouman a pris un petit air de fête... Des posters géants de Barzani que je n'avais jamais vu auparavant, sont cloués aux murs et aux portes. Des banderoles exaltent la vaillance du peuple kurde en anglais et en kurdmandji. Dessins révolutionnaires naïfs, tous inspirés de la guerre... Le P.D.K. a aussi mobilisé les artistes dans cette lutte.

Avec le système de relais sur le front, tous les permissionnaires échouent ici pour se distraire, boire des sirops colorés, et se faire photographier. Nouveaux princes du bazar, les deux photographes ambulants sont sollicités dès les premiers rayons du jour. Des files de guerriers attendent leur tour pour être figés à la postérité. Les chambres noires datent, elles aussi.

S'activant derrière la caisse, le photographe, mon confrère, n'a pas le temps de se reposer entre les clients. Rideau ! On ne bouge plus... Il tire directement sur positif... Trempe l'épreuve dans un seau à ses pieds, la secoue bien avant de passer la plaque sur une autre émulsion... Et voilà notre guerrier en possession de deux magnifiques photos qu'il contemple avec satisfaction... Un bon souvenir pour plus tard !

... Et puis, l'explosion terrifiante est venue perturber l'ordre des choses à Chouman... La maison de thé oscille sur ses bases... Champignon de fumée, de terre, d'herbe, de pierres, mélangés. Un bon souvenir, ça aussi ! Dérisoire, le trépied du photographe et sa caisse restent debout, seuls, face à une toile noire devant laquelle plus personne ne songe à s'asseoir... Eternel recommencement, hélas ! Des hommes se précipitent dans les caniveaux, se jettent à terre, là où ils se trouvent, d'autres plus audacieux courent vers les abris... Mais plus nombreux sont ceux qui, égarés, s'agitent en un incessant va-et-vient, ne sachant trop où se rendre.

La tentation est grande pour moi de me diriger vers l'endroit où la bombe est tombée... Déjà les sauveteurs s'agitent alors que les dernières volutes de poussière ne sont pas encore dissipées. L'un d'eux dégage une femme coincée sous une porte. Son visage crispé dans le masque de la souffrance est couvert de débris de paille, sa robe déchirée. Bouche ouverte sur un grand cri. Un ultime cri à la vie... Dans les bras d'un guerrier, une petite fille, morte sans doute... Un landau a été pulvérisé... Et le Bébé ?... Il git près d'un mur, comme une poupée, sous des gravats !

Ce soir là, la voiture du général Barzani est venue me chercher. La nouvelle de sa mort ne l'a pas surpris mais il veut que les journalistes présents au Kurdistan puisse le rencontrer pour démentir... De toute manière Barzani a toujours eu la délicatesse de recevoir ceux qui sont venus rendre visite à son peuple. Grand seigneur, il reçoit beaucoup, même les plus humbles lorsqu'ils se présentent devant sa porte, et n'hésite pas à sacrifier pour les autres sa santé et son repos.

Depuis quelques jours, le général a pris ses quartiers d'hiver à proximité de l'Iran, ultime refuge au cas où...

Ce matin, en visitant un hôpital en plein air, le médecin-chef m'a confié qu'à minuit Mollah Mustapha a fait une brève apparition... Naturellement tendre avec ses proches, sensible à la misère et à la souffrance des pauvres gens, il a distribué 5 dinars (environ 75 f) à tous les blessés y compris deux prisonniers arabes récupérés sur le terrain et soignés de la même manière que les pesh-mergas.

Une heure de route sous la pleine lune, deux gardes du corps, un porche devant lequel stationnent des jeeps, des Land Rover et une Mercédès, et un long couloir qui nous achemine vers une salle d'attente. Les silhouettes des responsables politiques dansent sur le mur et m'avertissent que je ne serai pas le seul à attendre le général dans la petite pièce où je vais pénétrer. Ce sont des visiteurs de haut rang dans la hiérarchie de la révolution... Leurs attaché-case en cuir en témoignent. Je serre des mains, je réponds aux sourires... Un moment d'émotion tout de même... Puis, une seconde salle, celle des gardes du corps de Barzani. Guerriers bardés de cartouchières. Une récente série d'attentats rend prudent ! Avant le départ, Yonan a vérifié l'intérieur de mon porte-documents et de mes appareils photos :

- Les hommes en place à Bagdad sont prêts à tout et offriraient une fortune pour se débarrasser du "Vieux"... Personne ici n'a oublié Ibrahim Gabari, cet agent de police secrète irakienne déguisé en journaliste !

- Mais au fait, Yonan, quel âge a-t-il le "Vieux" ?

- Mustapha Barzani, l'un des enfants cadets du chef du clan des Barzani, serait né à Barzan en 1904... L'année suivante, à l'âge d'un an donc, il a connu la prison turque en compagnie de sa mère ! Déjà, son grand-père avait été pendu par les Turcs et son père fut assassiné en 1908 par des voisins ennemis... Quelle histoire !

Aujourd'hui, à 72 ans, le "mort" se porte bien !

L'homme qui s'est avancé vers moi n'est pas très grand mais solidement campé sur ses jambes. On prétend qu'il s'habille à la kurde uniquement



Intérieur du P.C. de Barzani : la lecture des dépêches venues du front.

pour recevoir les journalistes... Mais j'ai du mal à l'imaginer en complet veston. Le kandjar à la ceinture, pardessus kaki, il impressionne malgré une chaleureuse poignée de main et une extrême simplicité. L'intensité du regard surprend. Il cherche la part de bon et de mauvais qu'il peut y avoir en chaque individu et de son jugement dépendra le reste de l'entretien... Yeux noirs qui vous fouillent jusqu'à l'âme, sourcils épais, moustaches drues. Pour beaucoup d'observateurs il demeure le dernier seigneur de la guerre. Cliché en image d'Epinal, mais la personnalité complexe, la vie tumultueuse du général, se prêtent à ce qualificatif.

Qui est-il exactement ?

Incontestablement le chef reconnu de la révolution, un personnage hors du commun notoirement célèbre à l'étranger. Chef politique suprême. Commandant en chef des armées. Président à vie du P.D.K. qu'il a fondé en 1946 avec ses proches collaborateurs.

Lorsqu'il prend les armes en 1961, il doit quitter son terroir avec ceux du clan qui veulent bien le suivre. Ce n'est pas un chef féodal ni un riche propriétaire terrien, il ne possède pas la moindre parcelle de terre.

Grâce à l'appareil révolutionnaire, au P.D.K. et à ses conseillers particuliers, Barzani sait tout, est au courant de tout. Ses ordres ne se

discutent pas, son pouvoir ne se partage pas et s'il abandonne un peu les rênes à ses fils, ceux-ci n'agissent jamais sans recourir à son avis !

Et ses références au socialisme, sont-elles sincères ? Que serait la révolution sans lui ? Que serait-il sans elle ? Suis-je en face d'un despote éclairé à qui il n'aura manqué qu'un Etat constitué pour devenir un dictateur absolu ?

Un vague air de ressemblance avec Staline... Cela proviendrait-il de ses moustaches fournies et de l'aspect massif du personnage ? Beaucoup de légendes circulent sur son compte : on ne prête qu'aux riches ! Douze ans d'exil en URSS après sa "longue marche" lui vaudront les surnoms de "mollah rouge", "général de l'Armée Rouge", "ami de Staline"... Aborder le sujet est délicat ! Le général n'aime pas qu'on parle de lui, de son passé...

- Je suis le serviteur de mon peuple, un parmi les autres.

Il voit "rouge" à l'évocation de cette période de vie en Russie. Je profite d'un instant de détente, au moment où les serviteurs apportent les plateaux chargés de thé, de miel, de fruits secs, de figues, de raisins pour poser ma question avec beaucoup de prudence... Son regard me vaille, la réponse arrive sèche comme le couperet de la guillotine :

- Je n'ai jamais été général de l'Armée Rouge... J'ai été nommé par Mohamed Quazi, président de la République kurde de Mahabad... On a prétendu que j'étais communiste pour dénigrer notre combat ! Staline ne m'a reçu que deux fois en douze ans d'exil... alors notre amitié ! Et les communistes, aujourd'hui où sont-ils ? Avec qui ? Tant que l'URSS ne changera pas sa politique envers le gouvernement actuel nous ne pourrons plus avoir de rapport avec elle.

Songe-t-il, le général, à cette époque où, protégé des Russes, il était invité aux fêtes de la Révolution d'Octobre à la place du président irakien ? Hier, un ami indissoluble, aujourd'hui un paria du monde socialiste avec l'Iran comme soutien.

Oui, depuis la rupture du P.C.I. et du P.D.K., l'URSS a laissé choir les Kurdes pour ne pas voir réduits à néant ses efforts de pénétration dans le monde arabe... Avec une composante de taille, le pétrole !

- Mon général, on vient d'annoncer votre mort, quelle impression cela fait-il de ne plus se savoir en vie ?

- Ils m'ont déjà tué une bonne vingtaine de fois. Ce gouvernement baasiste prend trop ses rêves pour des réalités. Un jour, je mourrai... Et alors, cette fois-là, ils auront raison ! Mais plus tard, quand il plaira à Allah et seulement à lui ! Car nul n'est assez puissant pour différer ses projets, surtout pas les assassins de notre peuple... Mais si je devais décéder demain, cela n'aurait aucune importance. Le peuple kurde, lui, ne mourra pas !



Modeste Barzani, comment peut-il ignorer qu'il est l'homme providentiel de la situation, le seul capable d'arbitrer tous les conflits et de contenir les contradictions internes de la révolution. Homme-Protée de ce pays, catalyseur de toutes les énergies, il suscite l'admiration d'un peuple entièrement dévoué et la crainte chez l'ennemi...

La voix est calme, posée. Seul le tapotement incessant des mains sur les genoux et l'agitation du pied gauche battant la cadence d'une musique imaginaire trahissent la nervosité, la fatigue, voire même l'angoisse... Ces derniers mois ont été éprouvants. Le sort du peuple kurde en a été l'enjeu et, si la formidable concentration militaire jamais mise en place par Bagdad n'a pas atteint son objectif, l'issue des combats est encore incertaine.

Voilà une heure que nous bavardons... L'entretien ne devait durer que trois quart d'heure !

- Général, qu'attendez-vous de la révolution ?

- La révolution nous permettra de devenir les enfants de ce siècle pas les victimes...

- Le problème kurde ?

- Le problème kurde est avant tout le problème d'un peuple qui refuse sa condition d'opprimé. C'est un peuple qui veut prospérer et qui en a les moyens. Le Kurdistan est un pays riche. Nous avons la possibilité d'être autonomes...

- Est-ce le problème d'une nation de 13,5 millions d'habitants ?

- Chef de la révolution kurde en Irak, je ne suis pas le chef de tous les Kurdes. Dans chaque Etat les Kurdes ont des problèmes particuliers inhérent au pays qui les englobe...

- La révolution ne concerne que le Kurdistan irakien, peut-on dire cependant sans se tromper que tout le peuple kurde vivant en dehors des frontières irakiennes se sent solidaire devant l'ampleur de votre événement ?

- Il faut le leur demander... Mais je pense que oui... Nos frères ne peuvent pas rester indifférents. Nos frontières sont communes. A l'Est, le Kurdistan iranien, au Nord, le Kurdistan turc, au Nord-Ouest, les régions kurdes de Syrie...

- Le P.D.K. ?

- C'est l'âme de la révolution...

- Pourquoi, pour faire valoir vos droits, n'employez-vous pas les méthodes que d'autres personnes, en quête d'une nation, utilisent ? Ne pensez-vous pas que les kidnappings, les prises d'otages, les massacres sur les aéroports n'attireraient pas sur vous l'attention du monde ?

D'autres ont réussi grâce à cela...

- Nous ne sommes pas des assassins ! Nous ne sommes pas des Palestiniens... Jamais !

— A l'heure où, grâce à la violence, Yasser Arafat s'impose et fait admettre au monde l'idée d'une nation palestinienne, la réponse de Barzani est plutôt rassurante... Mais est-elle réaliste politiquement ?

- Pourtant, nous pourrions faire pareil... Mais les ordres sont formels. Et si les Kurdes en arrivent à cette extrémité, ils seraient en désaccord avec la ligne du P.D.K... Nous ne connaissons que nos ennemis directs, nous ne voulons pas faire payer les innocents !

Deux heures d'interview. Le temps passe vite en compagnie de Barzani. La discussion est simple, franche, directe, sans mots superflus... C'est un enfant de la terre qui parle. A Barzan, où il est né et où il a grandi au milieu des agriculteurs, des chasseurs et des bûcherons, la vie est saine, simple et rude.

Le général nous a raccompagné en nous tenant le bras. Politesse kurde, urbanité d'un grand seigneur qui a choisi une révolution plutôt que des révoltes s'épuisant en elles-mêmes, pour sortir son peuple des luttes tribales, de son esprit de caste et qui a payé quarante ans de sa vie ce combat sans cesse renouvelé. Puisse-tu vivre assez longtemps Mustapha Barzani pour que tes rêves se concrétisent... C'est à toi, rien qu'à toi, que je pensais, nimbé de grandeur, quand tu as agité la main pour nous dire "salut" une dernière fois. Quand on connaît l'insignifiance de nombreux chefs d'Etat on regrette qu'un homme de ta trempe en soit toujours à réclamer un strapontin à l'ONU pour faire entendre la voix de son peuple sacrifié...

Dehors, l'air vif annonce la neige, l'hiver. Elle recouvre les sommets environnants et ne va pas tarder à blanchir le pays. Les Kurdes l'attendent avec impatience, cette première neige malgré les conditions de vie extrêmement pénibles qu'elle impose. Elle seule arrête la progression des blindés et empêche tout mouvement d'envergure des troupes motorisées du gouvernement. Les hommes du désert, venus des plaines de grand soleil, déjà désarmés dans les montagnes qui leur réservent de mortelles surprises, ne s'habituent pas aux températures sibériennes qui avoisinent le - 10° ou - 15°. Paralyse des véhicules, engourdissement des esprits et un moral qui chute aussi rapidement que le thermomètre pour les soldats irakiens !



XVII

ADIEU KURDISTAN !

Oui, les combats ont été rudes cet été 1974... Mais de leurs montagnes, les Kurdes continuent à harceler les troupes cantonnées dans les localités occupées par l'ennemi : tirs de mortier, patrouilles pénétrant à l'intérieur des camps pour semer le désarroi, pose de mines...

Quatre jours plus tard, vers Quala Diza...

Il est vingt et une heures... Une dizaine d'hommes se sont rassemblés à la sortie du village de X, nouveau P.C. du général Hasso Mikkan, grand patron du secteur et vieil ami de Barzani.

Nous avons marché en silence jusqu'aux abords de l'immense plaine. Parfois, de derrière un fourré, d'une haie, d'un fossé, un mouvement, des branches qui craquent, une voix étouffée, témoignent d'une présence, de la vigilance constante et omniprésente des guerriers engagés en première ligne. A mille détails insignifiants, nous nous sentons surveillés, suivis des yeux, guidés par une main invisible et bienveillante...

Pourquoi dans cette nuit d'encre, ce chemin, ces précautions ? Pourquoi ce détour de deux cents mètres alors que tout droit ... ? Dans un village voisin, apparemment vide, toutes les maisons sont occupées par un bataillon en train de se reposer entre deux déplacements. Enchevêtrement des corps assoupis, ronflements... Quelques veilleurs sur la place centrale... Au moindre bruit, c'est l'alerte générale !

Les Irakiens, la nuit, en auto-chenille organisent des rondes impromptues pour tester le système de défense des Kurdes. Le plus souvent les guerriers restent dans leurs planques, procurant ainsi aux militaires le sentiment illusoire d'être maîtres des lieux et ne courir



aucun danger... Alors que des dizaines de fusils, de mitrailleuses et quelques bazookas accompagnent chacun de leurs déplacements, de leurs gestes, fusées éclairantes prêtes à embraser la plaine !

La plaine... Nous y sommes en plein milieu ! Nous nous déplaçons en file indienne. Le porteur des mines marche devant moi. J'ai retrouvé ce sentiment grisant de l'aventure, une aventure qui à tout moment peut très mal finir... Au fur et à mesure que nous progressons en terre hostile la peur a repris du terrain, envahi tout mon être. Les pesh-mergas aussi ne sont pas rassurés. On en arrive presque à souhaiter l'événement malheureux pour que toutes les énergies retenues et l'anxiété refoulée puissent se libérer... une bonne fois pour toutes.

La colonne stoppe brutalement. A l'imitation, je m'accroupis. Aucun bruit... Si, un crissement furtif, très léger. Un renard, un cheval en liberté, un chien, peut-être. Plusieurs minutes s'écoulent ainsi dans l'attente d'une précision. Rien. La plaine... et le danger toujours possible, toujours latent.

Pour gêner les infiltrations rebelles, dès la tombée de la nuit, des autos-mitrailleuses vont prendre position, disséminées sur le grand tapis vert... Il suffirait que notre patrouille, par erreur, passe devant les canons de l'une d'elles pour que cette "promenade" se transforme en carnage !

A combien sommes-nous des falots lumineux maintenant ?

Notre progression devient plus lente. Les hommes se disposent en tirailleurs... Cinq cents mètres ? Difficile d'évaluer les distances la nuit... Tout est trompeur, sauf la masse imposante des chars d'assaut ainsi que les remuantes silhouettes se déplaçant devant ce que je crois être des tentes ennemies ! Nous avons rejoint la piste de Soleymanie... Chaque matin, les blindés empruntent cette voie de passage. Depuis une semaine les Kurdes ont noté avec précision les mouvements irakiens. Ce soir, des dizaines d'équipes comme la nôtre se sont enfoncées dans la nuit, ombres dans l'ombre, silence dans le silence...

Chacun prend position. Le chef du groupe place ses hommes, indiquant d'un geste autoritaire l'endroit adéquat. Les deux tireurs au bazooka, cachés derrière des remblais, ont pour mission de retarder les blindés afin que le groupe puisse se déplacer et se disperser en bon ordre en cas de découverte. Deux hommes s'affairent en silence. Habitudes des gestes, du travail accompli en commun depuis longtemps. L'un d'eux creuse avec un poignard et une pelle entourée d'un chiffon pour éviter le bruit métallique du choc de l'instrument contre la pierre. L'autre récupère le trop plein de terre dans un petit sac en toile. Aucune trace de notre passage...



Sur le front.

A l'entour, allongés dans les arbres, les pesh-mergas font corps avec le sol, fusils-mitrailleurs et Klachnikovs braqués vers le campement irakien.

Un coup de pelle trop violent sans être fort cependant, une balle lâchée par inadvertance parce que tout simplement le cran de sûreté n'aura pas été mis... Et alors tout s'anima ! Les projecteurs fouilleront les ténèbres, les chenillettes s'élanceront suivies des blindés... Les fusées éclairantes illumineront la scène... Je préfère ne pas imaginer la suite !... Et aucun refuge, aucune cachette, aucun abri. La nuit est complice des bruits, elle joue leur jeu, les intensifie, les propage, les rend suspects... L'hostilité des lieux n'arrange rien à l'affaire et tient les sentinelles éveillées dans la crainte permanente de voir surgir de n'importe où ces diables de guerriers enturbannés... Et oui, du côté de Bagdad aussi, on a peur ! On a du mal à penser que dans une guerre l'angoisse est des deux côtés à la fois, identique, aussi pénible.

Mission terminée... Nous sommes repartis comme nous étions venus, sans bruit, penchés en avant, en file indienne, soulagés de laisser l'ennemi endormi derrière nous. On serait tenter de courir pour voir s'estomper plus vite les lumières du camp... Et ce soir-là, les gouttes de



Institut kurde de Paris



Danse et guerriers kurdes.

sueur qui perlaient sur mon front ne devaient rien à la chaleur de mon parka fourré !

A l'aube, sous les chênes centenaires, les guerriers ont dansé de joie en anticipant sur la destruction effective de quelques blindés... Ils ont dansé comme leurs frères, hier soir, dansaient au bord de la rivière avant de partir au front... Et ils ont chanté d'un même cœur, d'un même amour, la victoire et l'espérance.

“ Mourir pour toi, Kurdistan, rien n'est plus beau,
Etre maître chez soi et fièrement chanter en kurde
Dans la flamme de nos armes célébrant la gloire
De notre race millénaire, de notre terre chérie.
Etre libre, aimer, croire et mourir.
Interroge cette fontaine, elle te dira
Que dans son murmure, il y a mille soupirs,
Mille larmes, mille révoltes et mille espérances... ”

Mélopée douce et monotone, récitative, où l'on évoque l'amour, la fille que l'on aime et que l'on désire, les moissons, la femme qui attend... Puis, la mélopée cède la place à la danse. Le rythme s'accélère, les danseurs tapent frénétiquement dans leurs mains. La complainte



amoureuse devient farandole guerrière. Les mains se rejoignent liées au-dessus des têtes... Tourbillons, ivresse. Un homme saisit un fusil et bondit seul au milieu d'une ronde... Adieu les filles, l'amour, les moissons ! Que vivent la guerre, les armes, la poudre, le courage... et qu'Allah dirige notre tir !

Et le calme revient...

Les hommes reprennent les armes, rajustent la tenue... Ils ont exorcisé la peur, libéré leur angoisse.

Si les actions nocturnes ne peuvent stopper la progression des blindés, elles constituent autant de piqûres douloureuses dans la carapace du colosse au talon d'Achille qui sait bien qu'il doit en finir rapidement avec la question kurde pour retrouver la popularité qui garantit son pouvoir.

Or, en même temps, sur les pentes grillées par les obus au phosphore de Galey Omar Ara, face à Rawanduz, 10.000 fantassins irakiens essaient de déloger les pesh-mergas. La prise de ces lieux revêt une importance capitale pour Bagdad et signifierait le début de la fin des Kurdes... Avec un pays coupé en deux et la lente asphyxie de la province du Badinan impossible à ravitailler, Barzani se trouverait devant l'obligation de négocier sans condition avec l'homme fort du régime Saddam Hussein. Alors les consignes sont formelles : résister jusqu'au dernier homme, jusqu'à la dernière arme, la dernière munition...

Nous venons de contourner Rawanduz. La piste sur laquelle roule notre véhicule est à portée de canon des batteries irakiennes. Au loin la lueur des incendies qui n'en finissent pas de grignoter la montagne. Le spectre de la mort danse autour des feux qui se consomment et vers lesquels convergent les regards fixes des hommes de notre convoi. Chacun pense à demain, à l'obus qui fouillera ses chairs, à la balle qui anéantira vingt ou trente ans de vie, qui brisera l'espérance de revoir une mère, de serrer une femme dans ses bras, de caresser la tête d'un enfant ou d'apporter une fleur à sa fiancée...

Nous sommes repartis en fin d'après-midi après avoir assisté à l'arrivée de deux djachs fait prisonniers la veille... Pauvres bougres en haillons, séduits par 300 f mensuel... Le salaire de leur trahison ! Et les traîtres ont bien la figure de l'emploi, regard fuyant sous un front bas, corps tassé sur lui-même, sur sa médiocrité.

Le mépris des Kurdes pour ces brebis égarées sur le chemin ennemi, pour ces "bourricots", est incommensurable, et ils doivent se faire violence pour ne pas les achever sur place ! Employés aux tâches les plus ingrates, ils sont enfermés dans une forteresse spéciale, à l'écart



Soldats irakiens prisonniers des " rebelles " kurdes.

des soldats irakiens, traités eux comme des prisonniers de guerre, suivant les conventions internationales. Il y a là plusieurs dizaines d'hommes de troupe, des officiers aussi et un pilote de Mig qu'on exhibe à chaque passage de journaliste, tout propre dans sa combinaison bleue !

Les soldats, si l'on en croit les Kurdes, se rendent avec une facilité désespérante, trop heureux de finir vivant cette guerre, quitte à alimenter les géoles kurdes...

- Ils nous coûtent 60 dollars par mois et par homme... me déclare le chef de la prison... Ils mangent de la viande deux fois par semaine, boivent du thé trois fois par jour, ont trois savons mensuels, cinq lames de rasoir et six paquets de cigarettes... Nos pesh-mergas, au front ne bénéficient pas d'un traitement identique... Quant à nos prisonniers !...

A la lueur des fusées éclairantes, je suis le témoin privilégié des assauts furieux des blindés et de l'infanterie, du flux et du reflux des troupes régulières. Impossible d'attaquer en journée. Ce serait un suicide ! Au moins trois kilomètres à parcourir sur les pentes raides et dénudées... Alors, la nuit venue, des centaines de soldats se portent

vers les crêtes. Sitôt la présence décelée, les sommets s'embrasent de mille feux. Canons, obusiers, bazookas, mitrailleuses, fusils entrent dans la danse infernale... Je ne comprends pas grand'chose à la stratégie globale, au sens de cette attaque, à sa conception, mais sur des kilomètres quelle illumination ! Gerbes de flammes, torrents de feu, déluge de fer... Un volcan en éruption, un immense brasier... A mes côtés, le servant d'une Douchka n'y tient plus ! Lui aussi veut participer au feu d'artifice... Des douilles brûlantes éjectées frôlent mon poignet... L'attaque a duré vingt minutes... Et puis, de nouveau le silence, la nuit qui jette un épais manteau sur les morts, les blessés, et tous ceux qui porteront pour toujours les traces de ces quelques minutes où tout a basculé...

La mêlée est trop rapprochée pour que puisse intervenir l'aviation. Galvanisés par les paroles de Barzani, énergies décuplées, les Kurdes n'ont pas cédé un pouce de terrain en un mois de combats !

Nous passons le reste de la nuit tassés dans le trou de la mitrailleuse. Ses servants dont des étudiants de Kurkuk, hirsutes, puants, débraillés, les pieds noirs de crasse... Un mois qu'ils sont là, sollicités nuit et jour ! Eux rêvent d'indépendance totale... Sinon, pourquoi tout ce sang versé et ces années de lutte ? Pour déboucher sur une autonomie trompeuse où ressurgiront fatalement les problèmes posés par la greffe de communautés étrangères séparées par ces années de lutte qui sont devenues des années de haine. Mais la réalité politique ne se place pas sur le même plan que le rêve.

A cinq heures du matin, les premiers avions de reconnaissance apparaissent dans le ciel... Deux heures plus tard, c'est le tour des bombardiers. Ils n'ont pas repéré nos positions et vont accomplir leur sale travail à quelques kilomètres... Une journée d'observation et d'attente. Dans un hurlement de réacteur, un Mig pique sur une défense à notre droite. Les servants des mitrailleuses voisines suivent le combat sans la possibilité d'intervenir.

- Voyez, il attaque en zig-zag, à la russe ! Il y a encore quelques jours, ces bâtards nous attaquaient en piqué... Et nous les descendions plus facilement ! Maintenant, ils ont adopté la technique soviétique...

Le temps d'achever sa phrase et la passe d'arme se termine par un match nul. Les rocketts s'écrasent sur le flanc de la montagne. L'avion s'éloigne salué par une dernière bordée...

Trois mille conseillers militaires russes sont en Irak, suivant les estimations de plusieurs services de renseignements...

De temps en temps, un obus passe au-dessus des lignes de crête



pour aller exploser quelque part dans la nature, n'importe où. Quel gâchis ! Personne n'y prête attention ! Dans la courbe, au bas de notre versant, un village déserté par ses habitants...

En fin d'après-midi, prélude à une nuit qui ressemblera fort à la précédente, les mortiers irakiens arrosent notre secteur d'obus incendiaires au phosphore. Ils vont s'écraser près du village et ce dernier est bientôt cerné par le feu qui s'étend lentement, inexorablement... Il se saisit de tout ce qu'il trouve sur son passage, l'absorbe, et jamais rassasié continue son œuvre de destruction... Un obus explose sur une maison soulevée par le souffle... Un autre tombe à trois cents mètres de notre position et, n'ayant plus rien à dévorer sur cette terre noircie où les herbes et les chênes ne présentent plus que des carcasses rabougries, s'éteint de lui-même...

A toute vitesse nous dévalons la pente pour rejoindre l'abri plus sûr. C'est au moment où nous pénétrons dans la grotte protectrice qu'arrive en trombe le docteur X... Je ne pourrai jamais oublier son air jovial, sa face rubiconde, ses yeux bleus, porcins et malicieux...

- Venez, venez sentir l'odeur des cadavres de nos ennemis... Quelle bonne odeur ! Nos hommes ne peuvent pas rester dans leurs positions tellement ils sont incommodés... C'est la première fois qu'ils fuient... Il y en a eu des centaines... Ah, rien ne vaut un bon fusil en temps de guerre !... Surtout par les stylos de nos intellectuels ! N'est-ce pas Monsieur le Professeur ?...

Pris à partie, Saabdulah, notre nouveau guide, directeur d'école dans le civil, tente de répliquer que le rôle du stylo dans une révolution est aussi important que celui du fusil, et que ce n'est pas avec un fusil qu'on fera connaître au monde le peuple kurde, sa guerre, ses aspirations...

- Et si nous n'avions que des stylos aujourd'hui, est-ce que nous pourrions arrêter l'avance des blindés et l'arrivée en masse des soldats d'en face ? Hein !...

Le débat est ouvert ! En effet, quel est le plus important dans une révolution, le fusil ou le stylo ?

Barzani qui fait peu de cas des intellectuels répondrait peut-être : le fusil ! Car c'est le fusil et lui seul qui a permis aux Kurdes de gagner du temps, le temps qui passe et qui, à ses yeux ne peut que hâter la chute du régime détesté... Un temps précieux qui ronge l'ennemi peu à peu, et favorise les Kurdes.

Barzani sait aussi maintenant que face aux blindés et Tupolev 23 pilotés par des aviateurs russes prêtés avec les avions et dont le P.D.K. possède une liste non-exhaustive - la sortie de cet appareil sur







Sur les hauts-plateaux, des réfugiés attendent l'autorisation de passer en Iran.

le marché est si récente qu'il est en effet impossible que des équipages irakiens aient pu être formés en temps voulu pour la reprise des combats meurtriers - il sait donc qu'il doit compter sur un atout considérable : l'engagement réel de l'armée iranienne à ses côtés ainsi que la livraison de puissantes batteries.

En avril 1974, le dénuement matériel était complet, ou presque. L'Iran ne soutenait la rébellion que du bout des doigts, lui fournissant seulement le matériel juste nécessaire pour ne pas être vaincue trop rapidement. L'Iran n'avait aucun intérêt à voir un Kurdistan trop fort à sa porte ; de la même manière qu'une longue guerre servait parfaitement son économie en lui permettant de conserver une avance sensible sur le régime honni.

Qu'est-il advenu depuis ?

Le "Vieux" élude les questions de ce genre... Ses adjoints, eux, vous répondent invariablement :

- Vous poserez la question à Mollah Mustapha...

Des accords avaient-ils été passés à cette époque avec le leader kurde ? Et sur quelle base ?

Sinon, pourquoi l'empereur se serait-il engagé plus en avant avec le risque grave de voir s'internationaliser le problème ? Rêve d'hégémonie ?





Crainte d'une défaite kurde contrariant ses projets ?

Oui, pourquoi l'armée iranienne était-elle présente auprès des irréguliers kurdes ? Pourquoi le Chah avait-il laissé entrevoir un engagement substantiel de ses troupes ? Pourquoi avait-il accepté de livrer les missiles anti-char qui faisaient tant défaut et étaient générateurs de tant de maux ? Pourquoi avait-il favorisé la création d'une école d'artillerie entre Hadj-Omram et Chouman en prêtant ses canons et en permettant ainsi à trois cents étudiants de s'initier aux nouveaux modèles ?

Maintenant que tout est consommé, toutes ces questions m'assaillent. Le gouvernement irakien n'avait rien réussi de tangible en neuf mois de guerre. La politique du pire à l'encontre des populations civiles ne s'était pas avérée payante. Elle n'avait fait qu'aiguiser la détermination et renforcer la volonté de ce peuple malgré les plus récents décrets répressifs dont l'un obligeait les femmes kurdes des territoires occupés de divorcer si leur mari avait rejoint le camp de la révolte. Même les Allemands d'Hitler n'avaient pas osé atteindre ce degré de barbarie !

Je songe avec une certaine nostalgie à mon ultime entretien avec Idriss Barzani, un soir où les pesh-mergas avaient payé un lourd tribut au pilonnage des blindés. L'armée irakienne avait ratissé le terrain mètre carré par mètre carré et nul n'en était réchappé. Laisant parler son cœur, il m'avait bouleversé en évoquant ses guerriers morts, car l'osmose entre le chef et eux est totale. Il s'identifie à ses hommes, Idriss, et ce soir il venait de mourir 44 fois ! Ecœuré, véhément, il s'en est pris à la politique du gouvernement français, aimant à croire - je ne sais pourquoi - que je pourrais me faire l'interprète de leur cause auprès de nos éminences :

- Dites à vos gouvernants qu'ils jouent une mauvaise carte... au lieu d'aider les Kurdes, la France vend des tanks et des hélicoptères à l'Irak en échange d'un pétrole qui est le nôtre ! Monsieur Chirac va bientôt venir pour de nouvelles négociations... Sait-il bien au moins qu'elles se feront sur notre dos ? Votre pays, par ces transactions, et parce qu'il achète 25.000.000 de tonnes de pétrole par an chez nous encourage l'attitude des Arabes à notre égard. Il devrait plutôt la stigmatiser ! Quelle erreur humaine ! Et quelle sottise politique... Si un jour nous possédons un armement moderne, l'armée irakienne ne pourra jamais nous vaincre... Jamais ! Ce sera la fin de ce régime et nous aurons droit de regard sur le pétrole puisque le prochain gouvernement se fera avec nous... Que vos dirigeants vendent des chars à l'Irak, oui,



Sur les hauts-plateaux : les réfugiés.

mais qu'ils nous livre des missiles ! Voilà une politique réaliste qui préserverait tous vos intérêts... Et croyez-le, nous n'oublierons rien. Mais vous préférez attendre les vainqueurs... Et nous devons tenir, à tout prix... Le temps travaille pour nous, ne l'oubliez pas.

Aux problèmes politiques et militaires s'ajoutent celui des réfugiés. Oiseaux de mauvais augure, ils s'abattent sur cette zone du Kurdistan libéré, précurseurs de la tempête finale, de l'exode massif que rien encore ne laisse supposer.

Je les ai croisés sur chaque piste, sur chaque sentier rocailleux. Innombrables, emportant sur un âne ou sur un mulet le peu dont ils disposent, se terrant le jour dans les grottes où tout un peuple est condamné à vivre, marchant la nuit, ils parviennent épuisés à la frontière.

Ils représentent un souci constant pour le P.D.K. Les structures d'accueil sont inexistantes, inadaptées au nombre croissant des arrivants : 400.000 ! Chiffre avancé par le mouvement. Alors, pour eux, à tour de bras on construit des maisons, des dortoirs, des refuges... Goutte d'eau dans la marée humaine qui déferle de partout, tandis que des milliers d'autres attendent le passage dans le froid et la neige, à quelques centaines de mètres de la frontière iranienne.



Sous une tente de réfugiés, sur les hauts-plateaux.

Combien sont-ils aujourd'hui sur ces plateaux, à la veille de mon départ, cette fois sans retour ? Deux mille ? Trois mille ?

L'Iran en a accueilli déjà 100.000 et les capacités ont été poussées à 250.000, prévoyant de construire des camps en dur, signe d'une guerre qui s'annonce longue...

D'Osnavieh, on peut les apercevoir... Propres et tristes, comme tous les camps de réfugiés, mais havre de paix et de sécurité. Fin d'une terrible épreuve, à condition que le séjour temporaire ne prenne pas une allure d'éternité !

Les tentes sont alignées sur plusieurs niveaux, le linge étendu sèche au soleil. Tente-mosquée où, prosterné vers La Mecque, le Kurde adresse à Allah la même prière que l'Arabe ! Tente-école où des gamins apprennent l'ébauche d'une culture sans crainte que le ciel ne leur tombe sur la tête... Des grappes d'enfants crasseux, désœuvrés nous suivent, ils rigolent malgré tout ! Eternelles fontaines en bout de rue autour desquelles des femmes en habit de rêve s'agglutinent pour chercher l'eau, laver le linge, faire leur vaisselle.

Chaque personne, ici, reçoit 15 kg de riz par mois, du thé, un litre de lait quotidien, du pain et de la viande trois fois par semaine. Tous



Camps de réfugiés kurdes en Iran.

les matins, les infirmières distribuent le lait pour les enfants... Tous n'ont gardé qu'une chose, une seule, bien fragile au Kurdistan, et très précieuse : la Vie !

Et parce que par miracle elles la possèdent encore, des femmes m'ont souri quand je les ai filmées... Oui, heureux ceux qui se trouvent ici !

Les autres, les milliers d'autres s'entassent sous de frêles tentes percées, rapiécées, ou dans les cavités du sol, abrités des vents constants qui balayent le plateau par des cloisons constituées par des matelas, des couvertures, des cartons, des vieux journaux... Ils patientent dix jours, quinze jours... Le temps qu'il faut pour obtenir l'indispensable certificat de vaccination anti-cholérique.

De l'autre côté de la piste, deux tentes frappées à l'emblème du "Lion et Soleil rouge", installation charitable iranienne équivalent de la Croix-Rouge. Trois médecins et des fonctionnaires ne cessent de piquer, vacciner, tamponner... La file des patients est ininterrompue dès l'ouverture, mais, aucune bousculade ! Le réfugié reçoit un papier avec l'indication du jour où il lui faudra se présenter... Un père tient une fillette de quatre ans dans ses bras, la rassure, lui caresse les cheveux alors qu'elle hurle de peur... Combien d'années lui seront



Enfants kurdes réfugiés.

nécessaires pour se remettre des troubles psychiques et moraux dus à cette perturbation ?

Des gamins en guenilles, poussiéreux et multicolores, nous adressent de grands signes avec les mains...

Hier, la première neige est tombée sur le plateau, les sans-abri ont recouvert les tranchées de tôles, de planches, de cartons. Inconfort, froid, manque d'hygiène... Démunis, ils n'ont emporté que le strict minimum et mangé ou vendu depuis longtemps les quelques volailles, poules ou canards qui les ont accompagnés dans ce voyage au bout de la nuit ! Ils survivent grâce aux livraisons de farine, de blé, et de conserves iraniennes. De petits marchands venus d'Hadj-Omran, à un kilomètre, ou de Khane, en Iran, à douze kilomètres, proposent des cigarettes, des biscuits, des bonbons... Le superflu, cette chose si nécessaire !

Et chaque matin, à la hâte, on enterre les moins résistants, les nouveaux-nés, les vieillards, ceux qui n'ont pu trouver les ressources indispensables pour surmonter les épreuves imposées par cette guerre sans nom... Une trentaine de jeunes enfants meurent quotidiennement !
(Rapport publié par « Médecins sans frontière ».)

Dans une tranchée, protégée par des cartons sur lesquels doucement se dépose la neige d'un hiver précoce, une femme fait cuire son pain. Longtemps elle a malaxé la farine avant de l'étaler en une mince couche sur la tôle recouvrant l'âtre... Vite, très vite, elle s'est adressée à notre interprète...

- Oh, frère, frère, dis à l'étranger notre enfer... Dis-lui tout... La misère des femmes, des enfants, des vieillards et des hommes aussi... et surtout, dis-lui combien longue est la guerre...

Institut kurde de Paris

ÉPILOGUE

5 Mars 1975. La dépêche tombe sur les téléscrip-teurs des agences d'informations : le Chah d'Iran se réconcilie à la Conférence d'Alger avec le vice-président d'Irak, Saddam Hussein, l'homme le plus détesté des Kurdes...

Ils avaient contenu la plus forte concentration de blindés jamais alignés au pied de leurs montagnes ; les bombardiers n'étaient pas venus à bout de leur splendide rêve de liberté, et les soldats de l'armée irakienne ne pénétraient sur leur territoire que sous forme de prisonniers...

Mais le poids d'un reniement est plus lourd à supporter que toutes les contraintes imposées par un ennemi déclaré. Huit heures après la signature de l'accord entre l'Iran et l'Irak, l'empereur faisait reprendre tout son matériel de guerre, l'essence, les couvertures et même la farine ! Et il menaçait de lancer ses propres troupes à l'assaut de ceux qu'il soutenait encore en début de journée. Pour se déculpabiliser aux yeux du monde, il accordait l'asile politique à qui en exprimait la volonté.

Dépouillés jusqu'à l'âme, ne pouvant plus recharger leurs armes désormais inutiles, les Kurdes ont cessé le combat. Et tout un peuple a emprunté les sentiers de l'exode, abandonnant fermes, hameaux, villages, boutiques et troupeaux, renonçant à la joie de vieillir là où il est né, malgré les appels réitérés des autorités irakiennes l'incitant à rester ; malgré les assurances du Grand Pardon - mais quel pardon ? - Est-ce pêché que de vouloir vivre libre ?

✓ Quarante mille guerriers ont préféré remettre leurs armes aux mains des soldats d'Iran plutôt que de les déposer aux pieds de ceux qui ne les avaient jamais vaincus.

Ceux qui crurent aux promesses de clémence des bourreaux firent les frais de leur duplicité. Un millier de pesh-mergas furent fusillés sans autre forme de procès... Rien n'est plus cruel que le triomphe des veules.

De rage, de désespoir, d'humiliation, sept cents guerriers se donnèrent la mort, sanctification suprême pour un inutile combat. Ils dorment maintenant, apaisés, dans leur terre qu'ils ont trop aimée, la tête tournée vers La Mecque.

L'erreur de cette révolte ne fut-elle pas d'accepter une guerre de front, nécessitant un matériel qui la rendait obligatoirement tributaire de la puissance qui le lui fournirait ? Mais au moins, pendant un an, le rêve est devenu réalité.... et c'est bien parce qu'il était rêve qu'il n'a pu se prolonger.

Le mouvement kurde semble brisé. Seulement ce peuple d'Irak a une amie, une complice qui ne l'a jamais trahi : la montagne. Il peut compter sur elle lorsqu'un nouveau Barzani entamera la prochaine croisade, à moins que l'échec d'une folle espérance ait enfoui le rêve à tout jamais ?

✓ Mais les vieux démons des peuples sont difficilement exorcisables, et tel Phoenix, renaissent toujours de leurs cendres.

Ouvrages consultés

- ✓ ISMET CHERIFF VANLY : LE KURDISTAN IRAKIEN, ENTITÉ NATIONALE
(Editions de La Baconnière - Neufchâtel)
- RENÉ MAURIÈS : LE KURDISTAN OU LA MORT
(Editions Robert Laffont)
- ✓ R.P. THOMAS BOIS : CONNAISSANCE DES KURDES
(Khayats Editions - Beyrouth)
- ✓ JOYCE BLAU : LE PROBLÈME KURDE
(Initiations - Bruxelles)

L'auteur remercie plus particulièrement de leur aide amicale apportée tant dans la réalisation de cet ouvrage que dans celle de son film « Des Nomades aux Rebelles : Les Kurdes » :

L'Emir BEDIR KHAN et les Responsables du Mouvement Kurde en France,

Anne BRAQUET · Alain BALAS · Marc VINCENT · Patrick MOREAU · Jacques CORNET · Douchan GERSI · Freddy TONDEUR, et Francine et Christian POURQUIER, résidants à Téhéran, et dont l'hospitalité légendaire pour les voyageurs égarés est une source de réconfort.

Institut kurde de Paris

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	7
Pourquoi ?	9
Simple questions de circonstances	19
Les Kurdes : une réputation surfaite	23
 PREMIÈRE PARTIE : HISTOIRE D'UNE PERSÉCUTION	
25 siècles d'Histoire	31
Les brasiers de Tunceli	43
Akta-Amar, l'Arménie morte	53
Diyarbakir-la-Noire	57
 DEUXIÈME PARTIE : IRAK OU LE BRASIER KURDE	
Avec les Rebelles kurdes en Irak	75
Le traité de la honte	87
Si on parlait du Chah	93
Une guerre non souhaitée	107
Première nuit au Kurdistan libéré	119
Le temps des complots	129
Une histoire de femme	141
Yonan,	151
L'enrôlement des volontaires	155
Les nuits de la clandestinité	173
La route du front	185
Spillic, la première bataille	195
Le visage de la mort	205
Qalala-Diza, un massacre exemplaire	215
Un simple au revoir	233
Entretien avec le général Barzani	243
Adieu Kurdistan !	253
Epilogue	275

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE F.O.T.
RUE EUGÈNE HÉNAFF - 69120 VAULX-EN-VELIN
LE 25 SEPTEMBRE 1976
IMPRIMÉ EN FRANCE
DÉPÔT LÉGAL N° 248

Institut kurde de Paris

dans le brasier KURDE

Brigands de grands chemins ? Pillards par atavisme ? Guerriers surgis des contes du Moyen-Age ? Mais qui sont-ils donc ces Kurdes ? Et combien les légendes sont dures à détruire avec leurs joies et leurs peines, plus décevants pour autant. Après trois séjours au sein de ces populations vivantes et parfois au risque de documents passionnants et de particularités est de se trouver et Syrie) représentant eux-mêmes la perse.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	des conditions souvent éprouvées
..... 7	l BRAQUET revient avec des
Pourquoi	ette ethnie dont la moindre des
..... ?	tre Etats (Iran, Irak, Turquie
.....	ions : l'arabe, l'ottomane et

La greffe a-t-elle réussi entre ce peuple fier de ses traditions et de sa culture et les autres races ? Les 13 millions de Kurdes, au contact forcé d'autres sociétés, ont-ils perdu leur âme, leur authenticité ? Ou bien, au contraire, un sentiment d'identité nationale s'est-il forgé dans les persécutions, les oppressions, les génocides engendrés par les soulèvements successifs livrés contre les gouvernements centraux dont dépendent les provinces kurdes ? Une question s'inscrit automatiquement en filigrane tout au long de ce récit : les minorités désireuses de conserver leur particularisme sont-elles condamnées devant le formidable rouleau compresseur de l'uniformisation en cette fin de XXe siècle ? La réponse, ce jeune reporter est allé la chercher en Irak d'où il nous rapporte un témoignage d'une rare intensité sur le combat de tout un peuple mené par les guerriers rebelles du général Barzani. Personne ne pourra rester insensible devant le spectacle de ce peuple de légendes et de soleil, acceptant tous les sacrifices pour ce simple mot : Liberté.

Emmanuel BRAQUET, dont la vie s'est confondue un instant avec celle de ce peuple, fournit les éléments nécessaires pour que chacun soit en mesure de formuler une réponse.

Un document, un témoignage, une aventure... et les KURDES ne seront plus, désormais, les oubliés de l'Histoire.